



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







27

22861 f. 273

23777 f. 11

11

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME ;

Avec une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734 ; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de MONTESQUIEU ; terminés par des Notes & des Lettres servant de pièces justificatives pour la campagne de 1708.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de
LA REINE, de MADAME, & de Madame
la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins,
à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.





MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

A MON arrivée à Versailles, je fus nommé pour commander l'armée en Dauphiné, à la place du Maréchal de Tessé; mais, peu après, cela fut changé. 1708.

L'Electeur de Baviere, depuis la perte de ses Etats, par la bataille d'Hochstet, en 1704, faisoit sa résidence en Flandre, dont il étoit Vicaire général & Gouverneur perpétuel, & par conséquent il y commandoit l'armée des deux Couronnes. Monseigneur le Duc de Bourgogne demandant avec empressement de servir cette année, le Roi ne crut pas

Tome II.

A

1708. pouvoir lui refuser cette grâce, d'autant que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Flandre, le souhaitoit aussi, ~~espérant sans doute d'être plus le maître~~ sous un jeune Prince sans expérience, que sous l'Electeur qui avoit servi toute sa vie, & même commandé les armées en Chef, depuis 24 années. Le Roi résolut donc d'envoyer le Duc de Bourgogne en Flandre; mais, pour cela, il falloit trouver des prétextes spécieux pour engager l'Electeur à se transporter sur le Rhin.

M. de Chamillart fit un projet magnifique qu'il crut praticable: il ne s'agissoit pas moins que de pénétrer en Allemagne; avec une armée formidable, de faire soulever la Bavière, & de se rendre maître de tout le pays, entre Munich & l'Alsace, afin d'établir une communication assurée avec la France. Saint-Fremont, Lieutenant Général, fut chargé d'aller faire goûter la proposition à l'Electeur, qui dans l'instant l'accepta.

sur quoi Mgr. le Duc de Bourgogne fut nommé pour la Flandre, avec M. le Duc de Vendôme sous lui; l'Electeur pour le Rhin, & moi sous ses ordres : le Maréchal de Villars, qui y commandoit alors, fut nommé à ma place, pour le Dauphiné, à cause de l'incompatibilité qu'il y avoit entre l'Electeur & lui. 1708.

Je ne fus rien du projet dont Saint-Fremont étoit chargé, qu'après son retour de Compiègne, que le Roi lui ordonna de me le communiquer. Après l'avoir examiné à fond, je le trouvai impraticable en tout point; ainsi je crus qu'il falloit discuter l'affaire sérieusement avec le Roi, afin de ne me point attirer ensuite le blâme de ne l'avoir point exécuté. Je suppliai Sa Majesté que, lorsque j'aurois l'honneur d'en raisonner avec Elle, Saint-Fremont y fût présent, comme étant mieux instruit que personne, tant du projet, que du pays. Je menai donc Saint-Fremont avec moi dans le Cabinet du Roi à Marli, & là

A ij

~~1707~~ nous eûmes une longue conversation, 1708. dans laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même de Saint-Fremont, le ridicule du projet. Le Roi en fut si convaincu, qu'il me dit que j'avois raison, & qu'il me laissoit le maître de faire ce que je jugerois le plus à propos pour son service. Il ajouta de plus, avec un visage riant : » Chamillart croit en savoir » beaucoup plus qu'aucun Général; mais » il n'y entend rien du tout «. Ce discours me surprit d'autant plus, que M. de Chamillart étoit le Ministre favori, & qui avoit toute la confiance du Roi : je gardai sur cela le silence; mais je compris de là que le Roi connoissoit parfaitement l'insuffisance de son Ministre; toutefois durant le cours de cette campagne, il ne laissa pas que de se laisser aller à ses idées extraordinaires, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Je partis au mois de Mai pour Strasbourg, & l'Electeur y arriva quelques jours après. Notre armée étoit composée

de soixante-quinze bataillons, & de cent : cinquante escadrons ; les ennemis en avoient davantage : cependant , par leurs manœuvres , ils faisoient voir qu'ils avoient dessein de garder la défensive sur cette frontiere. La situation du pays rendoit ce projet très-facile : car , par le moyen des lignes d'Etlinguen , qui barroient depuis le Rhin jusqu'à la montagne , ils nous bouchoient absolument le passage , à moins que nous ne voulussions nous enfourner dans la forêt noire , chose impraticable , vu les difficultés du pays & des subsistances. Il est vrai que quelques personnes croyoient , qu'au lieu de recevoir , pour ainsi dire , la loi des ennemis , nous devions , par nos manœuvres , les retenir sur le Rhin , ou , s'ils s'en éloignoient , les obliger à revenir sur leurs pas , pour la défense de l'Empire ; mais il n'étoit pas raisonnable de croire que le Duc de Marlborough & le Prince Eugene , qui avoient dès l'hiver , concerté leurs projets , fussent

A iij

===== assez mal habiles pour ne pas voir comme
1708. nous, que , supposé que nous pussions
forcer les lignes d'Erlingen , & que
nous nous portassions sur le Neckre , ils
n'auroient rien d'essentiel à appréhender ,
tant que leur armée ne perdrait pas une
bataille ; car se tenant auprès de Philis-
bourg , à cheval sur le Rhin , il ne nous
étoit pas possible de pénétrer plus avant ,
de prendre des établissemens fixes , ni
d'assurer une communication libre avec
notre pays , à moins que d'être infini-
ment supérieurs en nombre , & d'avoir
pris d'avance de grandes mesures pour
les voitures & autres choses nécessaires
pour le service ; ainsi il auroit fallu de
nécessité revenir prendre des quartiers
en Alsace. Ils auroient donc été fort aises
de nous voir nous amuser à des opéra-
tions , qui n'auroient été de nul autre
avantage que celui de la sauve-garde ,
pour le Général , pendant qu'à l'imita-
tion de ce que M. de Marlborough fit
en 1704 , le Prince Eugene se seroit

porté diligemment en Flandre avec des forces considérables, pour y écraser l'armée du Roi, & entamer la France de ce côté-là.

Je fis donc convenir l'Electeur, que nous ne pouvions songer, quant à présent, à percer dans l'Empire, & qu'ainsi il falloit, en attendant une occasion favorable, chercher à subsister aux dépens du pays ennemi, & à veiller à la conservation dū nôtre.

L'Electeur de Brunswick étoit leur Généralissime, & le Prince Eugene commandoit sous lui.

Comme je savois que Mgr. le Duc de Bourgogne avoit de grands desseins en Flandre, je crus devoir principalement avoir attention aux mouvemens des ennemis, afin de lui envoyer des troupes à mesure que les ennemis y feroient passer : aussi, dès la première nouvelle que nous eûmes, que les ennemis en faisoient filer vers le Bas-Rhin, nous détachâmes M. de S. Fremont

A iv

~~=====~~ la Sarre , & nous y formâmes , en diffé-
1708. rens camps , un corps de trente - cinq
bataillons , & de cinquante - deux esca-
drons. Cependant l'Electeur de Brünf-
wick se tint derriere les lignes , & le
Prince Eugene se rendit à Mayence.

Nous avions passé le Rhin à Stras-
bourg & au Fort. Louis , & nous étions
pour-lors campés à Lichtenau ; mais sur
l'avis de la marche du Prince Eugene ,
nous repassâmes le Rhin , & avec une
partie de l'armée nous allâmes sur la
Sarre : pour y déterminer l'Electeur qui
ne vouloit se dégarnir d'aucunes troupes ,
ni rester avec une petite armée , je lui
faisois appréhender pour les places que
nous avions de ce côté-là , comme aussi
que les ennemis ne songeassent à péné-
trer en France par la Lorraine ; mais ma
véritable raison étoit , que je ne vou-
lois pas me laisser devancer en Flandre
par le Prince Eugene , dont je savois que
c'étoit le dessein.

Nous laissâmes le Comte du Bourg ;

Lieutenant Général, dans les lignes de la Loure, avec trente bataillons, & ^{1708.} trente-sept escadrons, pour s'opposer à l'Electeur de Brunswick. Enfin, après bien des marches & contre-marches de la part des ennemis & de la nôtre, pendant un mois, nous apprîmes que le Prince Eugene étoit parti de Coblenz pour la Flandre; qu'il y avoit fait embarquer trente-six bataillons, pour le suivre, & que soixante-dix escadrons avoient aussi pris la même route par terre: sur cela, ayant reçu les ordres du Roi par un Courier, le 7 Juillet, je me séparai de l'Electeur à Rémick sur la Moselle, & il reprit le chemin d'Alsace avec beaucoup de chagrin, voyant qu'il y alloit rester les bras croisés.

J'emmenai avec moi trente-quatre bataillons, & soixante-cinq escadrons. Pour faire plus de diligence, je marchai par brigade à travers des Ardenues.

Nous avions appris à Rémick, que nos troupes en Flandre avoient surpris

A v

1708. Gand ; Bruges s'étoit rendu bientôt après ; de maniere que les affaires y avoient pris une heureuse face : aussi c'est ce qui détermina le Prince Eugene à diligenter la marche de ses troupes , afin de réparer , par le gain d'une bataille , la perte que les Alliés venoient de faire.

Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit d'abord eu envie de faire le siege d'Oudenarde , ce qui auroit été 'le droit' du jeu ; mais ensuite il changea de dessein , & se détermina à celui de Menin. Pour cet effet il envoya à Tournai & à Lille le sieur de Bernieres , Intendant , pour y faire les préparatifs nécessaires. Ce Prince devoit se placer avec son armée entre la Lis & l'Escaut , vis-à-vis d'Oudenarde , & s'y retrancher pendant que le siege se feroit sur ses derrieres par des détachemens. Je devois en même temps m'approcher de Mons , afin d'être également à portée de veiller à la sûreté des places de la Meuse & de la Sambre , aussi-bien que de joindre la grande ar-

mée, si les ennemis se réunissoient pour secourir Menin. J'arrivai à Givet sur la 1708.

Meuse le 11, & j'allai le même jour joindre à Florennes le corps de Saint-Fremont, qui faisoit mon avant-garde.

Le 12, j'allai camper à la Buffiere sur la Sambre, où j'appris que le 11 il s'étoit donné un combat auprès d'Oudenarde. L'armée du Roi ayant passé l'Escaut à Gavre pour s'y venir camper, selon le projet ci-devant marqué, le Duc de Marlborough avoit passé en même temps à Oudenarde, & l'avoit attaqué.

M. de Bernieres qui m'avoit donné la nouvelle, me marquoit que les ennemis avoient remporté l'avantage, & que notre armée se retiroit du côté de Gand, fort en désordre. Quoique j'eusse résolu de séjourner le lendemain, à cause des grandes traites que nous avions faites, je crus qu'il étoit important, dans la conjoncture présente, de pousser promptement une tête à Mons. J'y fis donc marcher les vingt escadrons que j'avois avec

A vj

== moi ; je donnai aussi ordre que le reste
1708. de mes troupes prît la route de Valenciennes à mesure qu'elles arriveroient , & de ma personne j'allai en poste à Tournai , pour voir de plus près de quoi il étoit question. J'y trouvai force débris de l'armée , auxquels M. de Bernieres fit donner la subsistance. Par la revue qui en fut faite , le nombre se montoit , tant à Tournai qu'à Lille & Ypres , à neuf mille & quelques Soldats ; les ennemis nous avoient fait pareil nombre de prisonniers. Mon infanterie ne pouvant arriver de quelques jours , & la frontière se trouvant totalement dégarnie ; je répartis ces débris dans les trois susdites places , & je fis en même temps avancer , des garnisons reculées , le peu de bataillons qui y étoient ; car M. de Vendôme , dans la vue d'être supérieur aux ennemis , avoit tout mené en campagne , ayant à peine laissé de quoi garder les portes. Je ne puis le blâmer entièrement , mais toutefois l'expérience avoit fait voir ,

dès 1706 , que la perte d'une bataille ~~avoit entraîné celle de la Flandre , faute~~ 1708.
de garnisons.

L'armée de Monseigneur le Duc de Bourgogne s'étoit retirée à Lovendeghem , derriere le canal qui va de Gand à Bruges ; & les ennemis , après avoir séjourné quelques jours auprès d'Oudenarde , vinrent camper le 14 au pont d'Espierres , d'où le lendemain ils passerent la Lis , forcerent les lignes de Commines , qui n'étoient gardées que par une centaine de Soldats , & se camperent à Warwick.

Je me rendis le 14 à Lille , d'où , après avoir donné tous les ordres nécessaires , je m'en allai le 17 à Douay pour y assembler mes troupes. J'eus soin de fournir de toutes sortes de munitions les places , & à mesure que mon infanterie arrivoit , je l'y distribuois , afin que , de quelque côté que l'ennemi se portât , il y pût trouver de la résistance.

Le Prince Eugene , de sa personne , s'é-

1708. toit trouvé au combat d'Oudenarde ;
mais ses troupes , quoiqu'elles eussent
plusieurs jours d'avance sur les miennes ,
n'arriverent pourtant en Flandre qu'a-
près. Elles se tinrent dans le voisinage
de Bruxelles & de Louvain , & n'en de-
voient partir que pour escorter un grand
convoi que l'on préparoit.

J'en avertis Monseigneur le Duc de
Bourgogne & M. le Duc de Vendôme ;
je leur représentai la nécessité de battre ce
convoi , ou du moins de l'empêcher de
passer ; je proposai pour cet effet , qu'à
jour nommé ils sortissent de Gand , avec
la plus grande partie de leur armée ; que
je passerois en même temps l'Escaut à
Condé , & que nous nous porterions
tous sur la Dendre , pour attaquer le
convoi , ou lui faire rebrousser chemin.
M. de Vendôme ne voulut jamais y
consentir , alléguant pour raison qu'il
étoit bien posté à Gand ; que , tant qu'il
y seroit , les ennemis n'oseroient rien
entreprendre , & qu'ainsi il ne vouloit

en aucune façon songer à se déplacer. 1708.
 Je savois toutefois que les ennemis
 avoient résolu de faire le siege de Lille,
 & ils ne le pouvoient , sans faire venir
 de Bruxelles l'artillerie & tout le reste
 de l'attirail nécessaire. Autre convoi plus
 considérable se préparoit : je proposai
 que l'on prît des mesures pour l'atta-
 quer ; mais M. de Vendôme demeura
 toujours ferme dans son idée. Je ne lais-
 sai pas que de lui faire encore une pro-
 position dont l'exécution auroit entière-
 ment dérangé tous les desseins des en-
 nemis , d'autant que nous aurions em-
 pêché la jonction de l'armée du Prince
 Eugene avec celle du Duc de Marlbo-
 rough : ce fut que Mgr. le Duc de Bour-
 gogne partiroit le soir de Gand , & vien-
 droit le lendemain camper sur la hau-
 teur d'Oudenarde du côté de Bruxelles ,
 & que je me rendrois en même temps
 de Mortagne à Portes & Escanasse , où
 seroit la gauche de la grande armée.
 Cette situation réunissoit toutes nos

— forces , séparoit absolument celles des
 1708. ennemis , & empêchoit Marlborough
 de pouvoir regagner le Brabant , &
 d'en rien tirer , à moins que de nous
 forcer derriere l'Escaut , chose mora-
 lement impossible , attendu que nous
 étions d'un tiers plus forts. Il ne pou-
 voit y avoir qu'une objection : savoir ;
 que M. de Marlborough marcheroit à
 Bruges , où il arriveroit plutôt que nous :
 à cela je répondois que notre droite étant
 fort près de Gand , nous y pouvions être
 assez tôt pour le secourir ; mais que le
 pire qui pourroit arriver , c'étoit de
 perdre Bruges : or la conservation du
 reste de nos places après une bataille per-
 due , nous en devoit consoler. Bref , rien
 ne se fit , tous les convois & l'armée du
 Prince Eugene passèrent ; après quoi les
 ennemis investirent Lille. J'y avois mis
 vingt-trois bataillons & trois régimens
 de Dragons. Le Maréchal de Boufflers
 s'y étoit renfermé avec MM. de Sur-
 ville , de la Fresliere & de Lée , Lieu-
 tenans Généraux.

Voyant qu'on ne vouloit point se re-
 muer, j'obtrins qu'on m'envoyât le sieur **1708.**
 Cheylader , Lieutenant Général , avec
 quarante-un escadrons pour me mettre
 plus en état de couvrir notre pays , &
 d'inquiéter les ennemis.

J'avois proposé à la Cour , aussi bien
 qu'à Monseigneur le Duc de Bourgogne
 & à M. de Vendôme, de songer à faire une
 entreprise assez considérable, ou pour
 obliger les ennemis à lever le siege , afin
 d'en empêcher l'exécution , ou pour
 nous dédommager de la perte de cette
 ville , si on nous laissoit faire. Je voulois
 que nous marchassions à Bruxelles, &
 que, nous rendant maîtres de tout le
 Brabant , nous établissions par - là une
 communication libre & assurée avec
 Gand & Bruges. Cela ne fut point du
 goût de M. de Vendôme , qui vouloit
 qu'on allât attaquer les ennemis à leur
 siege ; mais qu'on ne s'ébranlât qu'après
 que leurs batteries auroient commencé
 à tirer : car M. de Vendôme soutenoit :

1708 toujours que les ennemis n'oseroient faire le siege , & que le tout n'étoit qu'une feinte pour le déplacer de Gand.

Quelque rebuté que je dusse être du peu de cas que M. de Vendôme faisoit de mes avis, le desir de prévenir les malheurs dont nous étions menacés par le parti auquel on s'étoit déterminé, me fit encore hasarder une proposition. Je ne pouvois imaginer , qu'ayant donné aux ennemis le temps de se placer , ou du moins de reconnoître la situation qu'ils prendroient , & qu'étant présentement aussi forts que nous, il nous fût possible de les attaquer. Du temps que les armées étoient petites, on pouvoit, par des marches dérobées, tomber tout d'un coup sur un quartier foible, & secourir la place assiégée ; mais il n'en étoit pas de même présentement que l'on avoit en tête une armée de cent mille hommes, capable de barrer tout un pays, & d'être de tous les côtés campée sur deux ou trois lignes.

M. de Marlborough étoit pour lors campé sur la Rône, de l'autre côté de l'Escaut, avec son armée. Le Prince Eugene faisoit le siege de Lille, avec soixante bataillons & quatre-vingts escadrons. Cette disposition des ennemis me parut favorable pour le projet que j'avois à proposer. C'étoit, que Mgr. le Duc de Bourgogne, passant l'Escaut à Gand, marchât droit à M. de Marlborough, comme s'il le vouloit combattre; qu'en même temps je partisse de derriere la Scarpe, où j'étois campé avec cent escadrons, & qu'ayant rassemblé quarante bataillons tirés des garnisons, ce que je pouvois faire sans que les ennemis le pussent savoir, je marchasse droit au Prince Eugene, dont j'attaquerois les lignes qui n'étoient pas encore achevées.

La Cour goûta tellement cette proposition, qu'elle m'envoya ordre de l'exécuter, si je le jugeois à propos; & j'avois déjà si bien pris mes mesures, que j'aurois été sur le Prince Eugene, avec

1708. mon armée, avant qu'il eût pu savoir que j'en avois une. Mais M. de Vendôme, qui ne vouloit pas démordre de son idée, de marcher tous ensemble, me fit envoyer un ordre positif de Mgr. le Duc de Bourgogne, pour l'aller joindre incontinent, nonobstant tout autre ordre du Roi. J'aurois pourtant pu ne pas obéir; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à Mgr. le Duc de Bourgogne, dont on n'auroit pas manqué de rejeter la faute sur moi, joint à ce que je ne pouvois être sûr de battre le Prince Eugene, me détermina à marcher pour joindre la grande armée, selon le rendez-vous qui m'avoit été donné.

Je rassemblai donc à Mons trente-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-huit escadrons, & j'en partis le 28 Août, pour aller à Herines, au delà d'Enghien. Mgr. le Duc de Bourgogne arriva le même jour à Ninove; ainsi notre jonction devint sûre, nous trouvant tous deux couverts par le ruisseau de Viane.

La Cour avoit craint que nous ne trou-
 vassions de grandes difficultés , & que 1708.
 M. de Marlborough ne vînt m'attaquer
 dès que j'aurois eu passé l'Haine ; mais
 celui-ci avoit son plan fait , & ne vou-
 loir risquer le hasard d'une action , que
 dans les postes reconnus autour de Lille ;
 il n'étoit même venu sur la Rône , que
 pour la commodité des fourrages , &
 pour être plus à portée de nous observer ,
 & d'avoir des nouvelles de Bruxelles.
 Dès qu'il vit que nous avions fait notre
 jonction , il repassa l'Escaut , & se re-
 tira en dedans de la Marque , près de
 Lille (a).

Le soir que j'arrivai au camp de Mgr.
 le Duc de Bourgogne , je pris le mot
 de M. de Vendôme , le Roi me l'ayant
 ordonné par écrit ; après quoi je restai

(a) Voyez toutes les lettres placées à la fin
 de ce volume , qui regardent cette campagne
 de 1708. Elles sont aussi curieuses & instruc-
 tives pour les gens de guerre , que justificatives
 de la conduite du Maréchal de Berwick.

1708. sans autre fonction, que d'être attaché à la personne du Prince. J'avois fait mon possible pour ne pas venir en Flandre, par la raison que je ne croyois pas qu'un Maréchal de France pût obéir à d'autre qu'à un Prince du Sang, & que je ne voulois pas qu'on me reprochât d'avoir établi un pareil exemple ; mais le Roi voulut absolument que je marchasse en Flandre, & quant à la difficulté de prendre le mot, il voulut que je le prisse une fois par obéissance à ses volontés : il avoit même été si piqué de mon refus, qu'il avoit eu envie de faire partir de Paris les trois plus anciens Maréchaux de France, pour aller prendre le mot de M. de Vendôme ; il en fut empêché par M. de Chamillart & Madame de Maintenon. Il sembloit que M. de Vendôme devoit être fort content de la décision du Roi, & que c'étoit à moi seul d'en être fâché ; toutefois il ne put jamais me pardonner d'avoir osé mettre l'affaire en doute, & il n'y a sorte de

dégoûts qu'il ne cherchât à me donner.

1708.

Le 30 Août, notre armée, composée de cent quarante bataillons, & de deux cent cinquante escadrons, marcha à Lessines, le lendemain à Brac, le 1.^{er} de Septembre auprès de Tournai, & le 2 nous passâmes l'Escaut.

Il fut alors question de savoir par où l'on iroit attaquer les ennemis. Je proposai d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Tressin, la gauche à peu près vers Cisoien, & la droite vers les marais de Wilhem, afin de voir si l'on pourroit tenter le passage de la Marque en cet endroit, & de faire des chemins par notre droite & notre gauche, pour aller vers Pont-à-Marque, ou vers la Basse-Marque, & par ce moyen tâcher de dérober quelques marches aux ennemis. M. de Vendôme fut d'avis de gagner au plus tôt le chemin de Douay, afin d'avoir le gros canon qu'il y avoit ordonné, & avec lequel il prétendoit ruiner & ouvrir les retranchemens des ennemis. Nous

== nous mêmes donc en marche le 3 , & 1708. prîmes la route de Cifoin , d'où M. de Vendôme afsûroit que nous pourrions remonter la Marque par une belle plaine ; mais dès que nous fûmes à une lieue & demie de Tournai , tous les gens du pays & Payfans nous vinrent dire que ce chemin-là étoit très-difficile , coupé de bois & de marais ; ce qui obligea Mgr. le Duc de Bourgogne de représenter à M. de Vendôme , qu'il valoit mieux suivre le chemin d'Orchies , que de se fourrer dans un pays si ferré , & si à portée des ennemis , qui , par les Ponts-à-Tressin & à Bouvines , pouvoient tomber sur notre arriere-garde. M. de Vendôme se fâcha d'abord , & s'en prit à moi , avec des expressions très-vives , auxquelles , par respect pour Mgr. le Duc de Bourgogne , je ne repliquai pas ; mais ayant ensuite lui-même parlé aux gens du pays , il changea son ordre de marche , & nous prîmes le chemin d'Orchies , où nous campâmes le soir.

Quelques

Quelques personnes ont voulu débi-
 ter depuis, que M. de Vendôme vou-
 loit aller attaquer les ennemis par les
 Ponts-à-Tressin & à Bouvines, & que
 c'est moi qui l'empêchai; mais je puis
 asûrer & prouver que dans la dispute,
 que nous eûmes ensemble, il ne fut
 question seulement que du chemin que
 l'on prendroit, pour aller à Pont-à-
 Marque, où M. de Vendôme avoit dé-
 terminé la marche; car pour moi j'a-
 vois toujours été d'avis d'aller droit au
 Pont-à-Tressin.

Le lendemain 4, nous allâmes à Mons
 en Puelle: en y arrivant, nous décou-
 vrîmes l'armée ennemie qui arrivoit aussi
 dans la plaine entre Seclin & Lille, &
 qui étendoit sa droite vers Noyelles; sa
 gauche débordoit les marais de Frerin,
 à deux lieues de Mons en Puelle. Il fut
 résolu de camper le soir dans le terrain
 où nous étions, & de faire seulement
 occuper Pont-à-Marque, distant d'une
 petite lieue du camp ennemi, par quel-

~~1708.~~ 1708. ques brigades d'infanterie. M. d'Arragnan , Lieutenant Général , y marcha , & les postes que les ennemis y avoient se retirèrent à son approche. Nous fîmes aussi occuper les châteaux d'Artiche & de Lasseffoir.

Le 5 , nous allâmes sur les hauteurs d'Avelin & d'Artiche , reconnoître la situation des ennemis. Les avis furent partagés : M. de Vendôme opinoit de les attaquer ; mon sentiment étoit contraire au sien , sur ce que les ennemis se trouvant dans une belle plaine , où ils se pouvoient remuer commodément , nous ne pouvions aller à eux qu'en défilant au travers d'un bois & d'un pays fort coupé de haies , de maniere que , lorsque nous voudrions déboucher , ils nous chargeroient avant que nous pussions nous former ; de plus , la situation du terrain étoit telle , que , quand même ils nous auroient laissé former , nous ne pouvions marcher ensuite en avant sans être pris en flanc par la droite & par la gauche.

La raison en étoit claire ; favoir , que le ~~terrein~~ ¹⁷⁰⁸⁴ terrein entre la haute Deule & les marais de la Marquie ; par où il falloit nécessairement passer , s'élargissoit toujours en allant aux ennemis.

Quoi qu'il en soit , M. de Vendôme continuant dans son sentiment , mais tombant d'accord qu'on ne pouvoit aller aux ennemis sans faire auparavant des chemins pour les colonnes , ordonna qu'on y travaillât dans l'instant ; toutefois , malgré le grand nombre de travailleurs , ils ne purent être faits que le 7 au soir , de manière que les ennemis ayant de leur côté commencé , dès le 5 , à se retrancher , il est aisé de juger que nous n'aurions pas été bons marchands de cette affaire ; puisque leurs retranchemens firent finis & très-élevés le 7. Leur droite étoit appuyée aux marais de la Deule auprès de Noyelles ; leur centre étoit aux deux villages d'Enrières , qui faisoit un ventre en avant , & leur gauche s'étendoit par-delà Fretin.

1708. Il est à remarquer, que M. de Vendôme, en arrivant le 4 à Mons-en-Puelle, ne parla nullement d'attaquer les ennemis, & même il n'étoit pas possible ce jour-là de le pouvoir faire; car, comme le pays étoit fort coupé, la marche avoit été très-lente, & toutes les troupes n'arriverent que dans la nuit.

L'on visita encore la position des ennemis, & mon sentiment, aussi-bien que celui de la plupart des Officiers Généraux, fut, qu'on ne pouvoit, sans une perte presque assurée, les attaquer dans le poste qu'ils occupoient. M. de Vendôme soutint toujours que la chose étoit facile, & qu'il répondoit, avec son gros canon, de chasser les ennemis de leurs retranchemens, sans considérer que leur terrain étoit de beaucoup supérieur au nôtre. Monseigneur le Duc de Bourgogne ne voulut pas décider par lui-même d'une matière si grave & si délicate; ainsi il prit le parti d'envoyer un Courier au Roi pour recevoir ses ordres:

M. de Vendôme écrivit en même temps. =====

La réponse fut qu'il falloit attaquer les 1708.

ennemis ; & que M. de Chamillart par-
roit pour venir à l'armée expliquer plus
amplement les intentions de Sa Majesté.

Jusques-là il n'y avoit que peu ou point
de temps perdu ; car le Courier fut
de retour le 8 au matin , & M. de Cha-
millart arriva le lendemain. Aussi-tôt
l'on tint conseil , où assista Monseigneur
le Duc de Bourgogne , Monseigneur le
Duc de Berry , qui étoit Volontaire , M.
de Vendôme , M. de Chamillart &
moi. Le Ministre déclara que le Roi
vouloit absolument, qu'au hasard de tout
ce qui en pourroit arriver , nous atta-
quassions les ennemis. L'on ne songea
donc plus qu'aux moyens de l'exécuter.
Pour cet effet nous passâmes tous les
fonds & bois , & nous campâmes de
l'autre côté de la Marque , à un quart
de lieue du camp ennemi , notre droite
à Ennevelin , & notre gauche à Phalem-
pin : ni l'une , ni l'autre n'étoit appuyée ,

B iij

1708.

ni couverte par chose au monde. Nous reconnûmes les retranchemens dès le soir , & l'on crut qu'il falloit encore le faire le lendemain matin. Nous nous approchâmes à la portée du mousquet ; notre canon cependant tiroit tout le jour sur les villages d'Entieres , sans d'autre effet que d'obliger les ennemis à n'y laisser que quelques petits postes.

Le rapport que nous fîmes de la bonté du poste , & des retranchemens ennemis , le sentiment unanime de presque toute l'armée , & ce que M. de Chamillart avoit vu par lui-même , joint à ce que M. de Vendôme tomboit d'accord que la chose étoit devenue impraticable , tout cela , dis-je , fit résoudre M. de Chamillart de suspendre toute résolution jusqu'au retour d'un Courier qu'il dépêcha au Roi. La réponse fut conforme à nos avis ; ainsi l'on prit le parti de s'approcher de l'Escaut pour tâcher d'empêcher qu'il ne passât plus de convois ; car il étoit indubitable que ,

sans de nouveaux secours, les ennemis ~~manqueroient~~ ^{manqueroient} de tout, avant que de ^{1708.} pouvoir se rendre maîtres de Lille. Nous ne laissâmes pas de rester encore trois jours à Pont-à-Marque, sans que jamais j'en aye su la raison. Pendant ce séjour, deux convois venant de Bruxelles passèrent tranquillement, quoique nous fussions informés de leur départ, & cela parce qu'on nous disoit, quand nous voulions en parler, qu'il n'étoit pas question de l'empêcher, & que le Roi ne vouloit pas que l'on songeât à autre chose qu'à combattre les ennemis.

Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, voyant la mauvaise position de notre armée, vouloient à toute force, pendant la nuit, abattre leurs retranchemens pour nous attaquer; mais par bonheur les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais consentir, alléguant que, puisqu'ils espéroient prendre Lille sans combattre, il ne falloit pas mettre l'affaire au hasard, sur-tout se trouvant

Biv

1708. si éloignés de chez eux , que la retraite ;
en cas de malheur , seroit très-difficile.
Je suis persuadé que si ce projet eût été
exécuté , nous aurions été battus à plate
couture , d'autant que nos flancs étoient
découverts , & que nous n'avions pas
assez de fond & de terrein pour nous
pouvoir remuer.

Nous décampâmes le 14 Septembre ,
& notre retraite s'étant faite en bon
ordre ; nous campâmes le même jour à
Bersée. M. de Chamillart retourna à la
Cour. Le lendemain nous allâmes à
Orques auprès de Tournai , & le 16 au
matin nous passâmes l'Escaut. M. de
Chemeraut , Lieutenant Général , fut
détaché avec vingt-trois bataillons &
quarante escadrons pour aller masquer
Oudenarde : le reste de l'armée fut éten-
du depuis Berkem , Escanaff , Pottes ,
& Hérines , jusqu'au Saulsoy , où étoit
le quartier général. Comme on craignoit
que les ennemis ne tirassent des convois
d'Ostende , tout autre passage leur étant

bouché , l'on ordonna au Gouverneur de Nieuport de lâcher les eaux , afin d'i- 1708.
monder les bords du canal depuis Plas-
fendal jusqu'à Nieuport , ce qui rendroit
la marche des convois très-difficile.

Le Comte de Bergueick , qui étoit Surintendant des Finances du Roi d'Espagne en Flandre , & qui gouvernoit toutes les affaires de Sa Majesté Catholique en ce pays-là , voyant que la résolution étoit prise de se porter derriere l'Escaut , avoit projeté de surprendre Bruxelles , ou , si cela ne se pouvoit , de le prendre de vive force : il comptoit qu'il étoit possible d'en venir à bout en deux jours , attendu qu'il y avoit une très-foible garnison. Pour cet effet , dès le lendemain de notre arrivée au Saulsoy , l'on déracha dix bataillons Espagnols ; douze François , & quelque cavalerie , aux ordres du Comte de la Motte , Lieutenant Général. Il s'approcha de Bruxelles ; mais , comme les ennemis en ayant eu vent y avoient fait entrer

B v

~~des~~ des troupes de celles qui étoient restées
1708. en garnison dans le Brabant , Bergueick
jugea que l'affaire deviendrait trop sérieuse si on l'attaquoit de force , & que cela nous détourneroit de l'objet principal , qu'on s'étoit proposé , de barrer les passages à tous les convois : on venoit même d'être averti que l'on en préparoit un très-considérable au Sas-de-Gand , à l'Ecluse & à Ostende ; ainsi il fit retourner le Comte de la Motte avec ses troupes derriere le canal entre Gand & Bruges. Le Duc de Vendôme , qui avoit envie lui-même d'aller se mettre à la tête de ce Corps , vouloit que l'on poursuivît le dessein du siege de Bruxelles , & ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le détermina à n'y plus songer ; ce qui retarda de deux jours la marche des troupes du Comte de la Motte , & donna le temps à quatre ou cinq mille hommes nouvellement débarqués à Ostende de se saisir du poste de l'Effingue , & de le fortifier.

Le Comte de Bergueick , qui vint

ensuite à l'armée , me pressa si fort d'aller faire un tour du côté de Gand & de Bruges, que j'y consentis , dans la vue de pouvoir être plus en état de dire mon avis , après avoir visité le pays. Je partis donc le 24 Septembre , & en arrivant à Gand , j'appris que les ennemis faisoient partir d'Ostende un grand convoi pour leur armée devant Lille ; sur quoi j'écrivis , pour diligenter la marche des troupes qui revenoient d'auprès de Bruxelles , & je pris sur moi de faire venir deux régimens de Dragons du camp du sieur de Chemeraut , afin de grossir le Corps de la Motte : je fis aussi partir la nuit les bataillons qui se trouvoient arrivés. Le 25 , j'allai à Bruges. Le 26 , onze bataillons y arriverent avec une partie de la Cavalerie & des Dragons , le reste devoit s'y rendre la nuit ; ainsi le Comte de la Motte m'ayant consulté , (car je n'avois nulle autorité pour commander) résolut de marcher le lendemain vers le canal de l'Effingue , &


Bvj

1708. d'envoyer d'avance tous ses Grenadiers se saisir d'Odembourg. Son corps d'armée consistoit en trente-quatre bataillons & soixante-trois escadrons, dont quarante-deux de Dragons. La même nuit, il eut avis que le Duc de Marlborough marchoit en grande diligence à Rouffelar, avec un corps très-considérable, afin de faciliter & assûrer le passage du convoi. Sur cette nouvelle, qui paroissoit d'autant plus vraisemblable, que la continuation, ou la levée du siège de Lille sembloit dépendre de la sûreté de ce convoi, je conseillai au Comte de la Motte de s'avancer avec le gros de ses troupes, seulement à moitié chemin d'Odembourg, dont il se feroit au plus tôt, & puis d'attendre des nouvelles plus positives par le retour de ses partis, afin de se décider ensuite en exécution des ordres qu'il avoit du Duc de Vendôme, lequel lui mandoit d'attaquer les ennemis forts ou foibles. Il se mit en marche le 27, & je repris le chemin de Gand,

d'où le lendemain je retournai joindre ~~=====~~
 Monseigneur le Duc de Bourgogne. Le 1708.
 Comte de Bergueick avoit de Bruges
 écrit par un Courier, à ce Prince, de m'or-
 donner de prendre le commandement
 des troupes du Comte de la Motte ; mais
 par le retour je reçus une lettre, par la-
 quelle il me mandoit de me rendre au
 plus tôt auprès de lui.

Le détachement envoyé par le Comte
 de la Motte pour se saisir d'Odembourg ,
 avoit été prévenu par six cents hommes
 des ennemis , & nos gens ne les y atta-
 querent pas. Cependant le convoi étant
 sorti d'Ostende sans qu'on en eût de
 nouvelles , chose surprenante, (car Plas-
 sendal n'en étoit qu'à une lieue) avoit
 passé à l'Effingue, & de là à Slippe, con-
 tinuant sa route par le dedans du Mor-
 deick. M. le Comte de la Motte s'étant
 porté avec ses troupes sur le susdit Mor-
 deick , y apprit que le convoi étoit déjà
 passé , sur quoi il marcha droit sur Wi-
 nendal pour tâcher de le joindre : il y

1708. trouva dix-huit bataillons & cinq cents chevaux ennemis , qui s'étoient placés entre deux bois , dans un terrain fort étroit. Il mit aussi-tôt ses troupes en bataille , son infanterie sur quatre lignes , ses Dragons derriere sur trois , & la cavalerie encore plus en arriere sur deux lignes. Après avoir canonné pendant une demi-heure , il fit marcher son infanterie pour commencer l'attaque ; mais aux premieres décharges que firent sur elle quelques bataillons ennemis postés à droite & à gauche dans les bois , elle plia , & il ne fut plus question de la pouvoir faire remarcher en avant : les Dragons s'avancerent un peu pour donner le temps à l'infanterie de se rallier , & essuyerent un très-gros feu , dont ils eurent beaucoup de monde de tué. Pendant tout ce temps , le convoi filoit toujours par les derrieres , & la nuit étant survenue , le Comte de la Motte jugea à propos de se retirer vers Bruges , dans la crainte qu'avant le matin le Duc de Marlbo-

rough n'arrivât sur lui avec des forces 
supérieures. 1708.

Jamais homme de guerre ne s'y prit si mal ; car au lieu de n'attaquer les ennemis que par le même front qu'ils occupoient , s'il leur avoit seulement opposé partie de ses troupes , & si avec le reste il avoit tourné l'un des bois , les ennemis étoient défaits , & le convoi pris.

L'on ne pouvoit sur cela blâmer , ni Monseigneur le Duc de Bourgogne , ni le Duc de Vendôme ; car enfin , malgré le retardement qu'avoit causé l'affaire de Bruxelles , les troupes étoient arrivées à temps , & étoient en assez grand nombre , si le Comte de la Motte eût su s'en servir.

Toutes les fautes, qu'il commit, étoient énormes ; 1.^o de n'avoir pas vu lui-même si l'inondation avoit été faite selon les ordres donnés ; 2.^o ayant commandé depuis six ans dans ce pays , de n'avoir pas eu des gens affidés pour l'avertir dans le moment que le convoi sortoit d'Ostende ;

3.^o d'avoir fait une disposition si ridicule pour attaquer un ennemi qui lui étoit inférieur de plus de moitié ; mais il falloit principalement blâmer la Cour, qui l'avoit placé dans un poste de cette importance ; aussi est-ce le plus souvent ce qui cause les malheurs qui arrivent à la guerre ; l'on n'a pas assez d'attention à ne se servir que de gens capables & expérimentés , & d'ordinaire la préférence est donnée à ceux qui ont le plus de crédit & de faveur.

Le Duc de Vendôme , fâché de ce qui venoit d'arriver , partit lui-même pour Bruges le 2 Octobre , afin d'y disposer toutes choses de maniere qu'il ne passât plus de convois à l'avenir. Dès qu'il y fut arrivé , il rassembla toutes les troupes qui y étoient , faisant cinquante-un bataillons & soixante-trois escadrons , & se campa , la droite au Mordeick , & la gauche au canal qui va de Bruges à Plassendal , ayant son quartier à Odembourg , derrière le centre

de la ligne : il envoya à Nieuport pour faire lâcher les eaux , lesquelles crûrent à un tel point que les bords de la digue , qui va de l'Effingue depuis Steenbrug jusqu'à Ostende , furent inondés. 1708.

Le Duc de Marlborough , sachant la situation du camp du Duc de Vendôme , marcha du camp de Ronques le 7 , avec soixante bataillons & cent escadrons , à dessein de l'attaquer. Il arriva le même jour à Rouffelar , d'où le lendemain il marcha à Tourout. Le Duc de Vendôme eut bien de la peine à se laisser persuader par les Officiers Généraux de se retirer du trou où il s'étoit mis ; car , en cas de malheur , il étoit impossible qu'un seul homme s'en sauvât , & il ne s'y détermina que sur ce que ces Messieurs firent lâcher exprès les eaux , qui commençoient déjà à inonder son camp.

Le Duc de Marlborough , instruit de la retraite du Duc de Vendôme , retourna à Rouffelar : il fit visiter Odembourg & la digue de l'Effingue , pour voir s'il ne

1708. pourroit pas encore faire venir un convoi ; mais comme le Duc de Vendôme avoit mis dans le Poldre nouveau quinze bataillons , & deux régimens de Dragons , sous le feu desquels il falloit nécessairement passer pour aller par la digue à l'Effingue , il ordonna qu'on rassemblât des bateaux , afin de faire venir par l'inondation les poudres & autres munitions nécessaires pour la continuation de leur siege. Le Duc de Vendôme ramassa aussi nombre de bateaux, dont il fit une petite flotte : le sieur de Langeron , Lieutenant Général de la Marine , étant en même temps sorti de Nieuport avec force chaloupes & bateaux , on vint à bout d'empêcher la navigation des ennemis sur les inondations ; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait passer cent cinquante milliers de poudre , de l'argent , de l'eau-de-vie & du sel , dont ils manquoient beaucoup.

Le Duc de Vendôme, jugeant que l'unique moyen d'être en repos de ces cô-

rés-là seroit de se rendre maître du poste ~~de l'Effingue~~ ^{1708.} de l'Effingue, y envoya le sieur de Puyguion, Lieutenant Général. On ouvrit la tranchée sur la digue, & l'on mit du canon en batterie; mais comme la digue étoit fort étroite, on auroit eu bien de la peine à chasser les ennemis du village, qu'ils avoient bien retranché par la tête; ainsi le Comte de la Motte, qui s'y étoit aussi rendu de Bruges avec quelques troupes, fit une disposition pour l'attaquer de toute part. Le 25 Octobre, les Grenadiers & détachemens passèrent au travers des inondations & Watregans, forcerent le village par les derrieres, & y prirent tout ce qu'il y avoit de Soldats, au nombre de douze cents Anglois & Hollandois, & soixante Officiers. On mit à l'Effingue quatre bataillons, qui eurent ordre de s'y bien fortifier, afin de pouvoir, pendant l'hiver, garder ce poste, absolument nécessaire pour la communication avec Bruges.

Pendant que l'on se préparoit à l'ar-

1708. attaque de l'Éffingne , le sieur d'Alber-
gotti , Lieutenant Général , avoit un
jour pressé vivement Monseigneur le
Duc de Bourgogne de passer l'Escaut &
la Lis avec toute son armée , pour se
joindre à Deinse au Duc de Vendôme,
& puis marcher tous ensemble pour
attaquer le Duc de Marlborough à
Rouffelar. Cette proposition n'étoit
point de mon goût , par plusieurs raisons.
Il nous falloit passer deux rivières sous
la vue d'Oudenarde , & puis faire neuf
grandes lieues , le tout sans que Marl-
borough en fût averti , ce qui ne se pou-
voit croire : si donc il nous attendoit
de pied-ferme , il étoit certain que son
poste étoit bon ; & s'il ne l'étoit pas ,
il n'avoit qu'à se replier derrière la Lis ,
& par-là il nous en barroit le retour ,
& nous obligerait , pour revenir der-
rière l'Escaut , à faire le tour par Gand.
Il pouvoit aussi , pendant cette marche ,
trouver peut-être moyen de faire venir
de nouveaux convois de Bruxelles : toute-

fois ne voulant point que mon avis seul empêchât l'exécution du projet , s'il étoit 1708.
 bon , je suppliai Mgr. le Duc de Bourgogne d'en écrire au Duc de Vendôme. Celui-ci fit réponse que la proposition ne valoit rien , alléguant à peu-près les mêmes raisons que moi ; & de peur que Mgr. le Duc de Bourgogne ne voulût l'entreprendre , il envoya un Courier à la Cour , & attira du Roi une défense formelle d'exécuter ce projet. Peu de jours après , Albergotty fut envoyé à Bruges , avec quelques bataillons de renfort : il ne manqua pas de faire la même proposition au Duc de Vendôme , qui alors l'approuva , & en écrivit à Mgr. le Duc de Bourgogne. Ce Prince lui répondit que , comme il ne lui donnoit pas de raison pour détruire celles qu'il lui avoit alléguées auparavant , il ne croyoit pas qu'il dût présentement changer de sentiment. Le lendemain il arriva un Courier de la Cour , avec ordre de faire tout ce que le Duc de Vendôme

1708. proposeroit ; ainsi on fit dans l'instant
 toutes les dispositions pour la marche ,
 & l'on avertit le Duc de Vendôme , que
 Mgr. le Duc de Bourgogne seroit , le 27 ,
 à Deinse. Le Duc de Vendôme récrivit
 pour le supplier de n'y arriver que le 30 ,
 afin que l'affaire de l'Effingue finie , il
 pût mener avec lui toutes les troupes ;
 mais , pendant cet intervalle , nous ap-
 prîmes que , le 22 , le Maréchal de Bouf-
 fers avoit battu la chamade , pour la
 ville de Lille , & s'étoit retiré dans la
 citadelle ; ce qui mit fin au projet , &
 il fallut attendre de nouveaux ordres de
 la Cour , sur ce qu'il y avoit à faire.

Nous avions écrit continuellement de-
 puis notre retour auprès de Tournai ,
 pour savoir les intentions du Roi , croyant
 qu'il convenoit de n'être pas embarrassé ,
 en cas que la place se rendît ; mais non-
 obstant les différens projets que nous en-
 voyâmes , jamais nous n'eûmes d'autre
 réponse , sinon qu'on ne pouvoit se ré-
 soudre à songer que Lille se perdrait ,

& qu'il ne tenoit qu'à nous de l'empêcher, ou du moins d'en rendre la prise inutile aux ennemis. 1708.

Mgr. le Duc de Bourgogne & moi étions d'avis, qu'il étoit impossible de barrer aux ennemis le passage du canal & de l'Escaut, & qu'ainsi il falloit songer uniquement à garder le premier, afin de conserver Gand & Bruges. Pour cet effet, nous voulions mettre derrière le canal un nombre de troupes capable de le défendre, & nous porter, avec le reste de l'armée, dans l'Artois, pour couvrir la France, & empêcher les ennemis de continuer à vivre à nos dépens. Nous fûmes confirmés dans notre sentiment, par la nouvelle que nous eûmes, qu'ils avoient mis à la Bassée treize bataillons, & trente escadrons; qu'ils y faisoient travailler à force, pour la mettre en état de défense, & que de plus ils avoient poussé à Lens un gros corps de troupes.

Mgr. le Duc de Bourgogne, persuadé qu'il n'y avoit plus de temps à perdre

1708. pour se déterminer , envoya à Bruges le sieur de Contade , Major Général de l'armée , pour représenter au Duc de Vendôme les inconvéniens de notre situation , & lui proposer notre idée ; mais le Duc de Vendôme ne voulut , ni écouter notre Ambassadeur , ni lire le Mémoire qu'il portoit ; ainsi il fut obligé de revenir. Il rapporta , pour toute réponse , que le Duc de Vendôme seroit aussi au Saulfoy , le 1.^{er} de Novembre , & qu'alors il verroit le parti qu'il y auroit à prendre , ensuite des conférences que nous devions avoir avec le sieur de Chamillart. Le Roi sachant que nos avis étoient partagés , le renvoyoit encore à l'armée , pour nous obliger à garder l'Escart , & même il lui avoit ordonné , en cas qu'il nous trouvât en marche pour exécuter notre projet , de nous faire incontinent retourner d'où nous venions. Le S^r de Chamillart arriva le 31 Octobre , & le Duc de Vendôme le lendemain.

Le 2 de Novembre , on tint Conseil ,
où

où l'on débattit le parti à prendre. Le Duc de Vendôme insista toujours qu'il 1708. falloit marcher au Duc de Marlborough pour le combattre, ou que, si cela ne se pouvoit, il falloit barrer aux ennemis tout chemin de retour, afin de les réduire à la nécessité de mourir de faim, ou de demander la paix. Je soutenois que, comme il n'étoit pas possible que nous pussions empêcher les ennemis de se faire un passage en quelque endroit, attendu la prodigieuse étendue de pays qu'il nous falloit garder, il étoit nécessaire d'exécuter ce que nous avions proposé auparavant, afin de garder quelque chose. Je représentois aussi que, si nous nous obstinions à rester dans la situation où nous étions alors, il nous arriveroit quelque catastrophe fâcheuse.

Le fleur de Chamillart, qui avoit le pouvoir de décider, déterminâ qu'on resteroit derrière l'Escaut & le canal, jusqu'après la prise de la citadelle de Lille; ensuite de quoi on verroit ce qu'il

Tome II.

C

~~Il~~ y auroit à faire : que, pour défendre
1708. plus facilement l'Escaut, on feroit des
digues, pour faire regonfler la riviere,
& en inonder les bords, depuis Gand
jusqu'à Tournai. Le sieur de Cham-
lay, que le Roi avoit envoyé avec son
Ministre, & moi, nous eûmes beau re-
présenter que la chose étoit impossible,
Chamillart conclut qu'elle étoit facile,
& l'on se mit en devoir de le faire ;
mais jamais l'on ne put parvenir, qu'à
former par-ci par-là quelque flaques
d'eau.

M. de Chamillart repartit peu de jours
après ; &, comme il avoit été témoin
lui-même des vivacités du Duc de Ven-
dôme, sur mon chapitre, il obtint la
permission, pour que je retournasse en
Alsace : je l'en avois fort sollicité, d'au-
tant que la jalousie du Duc de Ven-
dôme contre moi ne pouvoit être que
très-préjudiciable au bien du service. Je
reçus mon ordre le 14 Novembre ; je
partis le 16, & le 22 j'arrivai à Strasbourg.

J'avois ordre de ne point séparer l'armée
du Rhin , jusqu'à ce que la campagne
fût finie en Flandre. 1708.

Pendant que j'étois au Saulsoy , je
reçus secrètement une lettre du Duc de
Marlborough , qui me marquoit que
la conjoncture présente étoit très-propre
pour entamer une négociation de paix ;
qu'il falloit en faire la proposition aux
Députés des Etats Généraux , au Prince
Eugene & à lui Marlborough ; qu'ils ne
manqueroient pas de la lui communi-
quer ; & qu'il feroit tout de son mieux
pour la faire accepter. Rien ne pouvoit
être plus avantageux que cet avis du Duc
de Marlborough : cela nous ouvroit une
porte honorable , pour finir une guerre
onéreuse. J'en parlai à Mgr. le Duc de
Bourgogne , & à M. de Chamillart , qui
envoya aussi-tôt un Courier au Roi pour
recevoir ses ordres sur la réponse. Le
Roi les envoya à M. de Chamillart , qui ,
par un excès de politique , s'étoit ima-
giné que cette proposition de Marlbo-

C ij

1708. rough ne provenoit que de la mauvaise situation, où se trouvoit l'armée des Alliés.

J'avoue que ce raisonnement me passoit ; & par la maniere dont Marlborough m'avoit écrit , j'étois persuadé que la peur n'y avoit aucune part , mais seulement l'envie de finir une guerre , dont toute l'Europe commençoit à se lasser. Il n'y avoit aucune apparence de mauvaise foi dans tout ce qu'il me mandoit , & il ne s'étoit adressé à moi , que dans la vue de faire passer la négociation par mes mains , croyant que cela pourroit m'être utile. M. de Chamillart me dicta la réponse que je devois faire , & je la trouvai si extraordinaire , que je l'envoyai en françois , afin que le Duc de Marlborough pût voir qu'elle ne venoit pas de moi : en effet , il en fut si choqué , qu'on ne put retirer de cette ouverture aucun fruit pour la paix. Je suis même persuadé que cela fut principalement cause de l'aversion que le Duc de

Marlborough montra toujours depuis, =====
pour la pacification. 1708.

Dès que je fus parti du Saulsoy, l'Electeur de Baviere, qui étoit revenu à Mons depuis six semaines, forma, de l'avis du Comte de Bergueick, le dessein de prendre Bruxelles. En effet, ayant rassemblé un corps de troupes, il y marcha, & en fit le siege. Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, se trouvant maîtres de la ville de Lille, & ne croyant pas avoir besoin de toute leur armée pour le siege de la citadelle, dont l'investissement étoit très-court & très-facile, résolurent de secourir Bruxelles. Ils marcherent donc avec le gros de leurs troupes sur l'Escaut, & dans la nuit le passerent, tant à Oudenarde, que sur des ponts qu'ils firent, sans trouver aucun obstacle, & même à l'insu de nos troupes qui bordoient cette riviere, de maniere que le matin tous les differens Corps qui y étoient repartis, voyant les ennemis marcher à eux, se replierent

1708.

en grand désordre sur le quartier général au Saulfoy. Les ennemis continuèrent leur marche en toute diligence sur Bruxelles, & l'Electeur fut obligé d'en lever le siege avec tant de précipitation, qu'il abandonna son canon, ses munitions de guerre & de bouche, tous ses blessés & malades. Mgr. le Duc de Bourgogne, avec le Duc de Vendôme, se retira sous Douay. Les ennemis, après avoir exécuté leur projet, retournerent auprès de Lille.

Le Duc de Vendôme étoit si convaincu que les ennemis ne pouvoient forcer aucun passage, ni sur l'Escaut, ni sur le canal, qu'il avoit, la veille de l'esclandre, mandé à la Cour, que l'on fût en repos, & qu'il en répondoit. Le Roi apprenant le lendemain que le contraire étoit arrivé, & d'ailleurs ennuyé des mauvaises manœuvres de toute cette campagne, en fut si outré, qu'il envoya ordre à Mgr. le Duc de Bourgogne & au Duc de Vendôme, de séparer incontinent l'armée,

& de s'en retourner de leurs personnes à Versailles. Le Duc de Vendôme, qui connoissoit l'importance de conserver Gand, représenta au Roi, que s'il lui vouloit permettre d'aller se camper derrière le canal, avec le gros de l'armée, les ennemis seroient fort embarrassés, pour remplir les magasins de Lille, attendu que ne le pouvant que par terre, de Bruxelles, ils avoient besoin de presque toute leur armée pour escorter les convois, à cause du voisinage de Gand; de plus, qu'il leur falloit tout l'hiver pour cela, ce qui, joint à la mauvaise saison, & aux mauvais chemins, ruineroit totalement leurs troupes, sans qu'ils pussent peut-être venir à bout d'y conduire tous les approvisionnemens nécessaires. Le Roi, malgré tout ce que put dire le Duc de Vendôme, demeura ferme sur l'ordre qu'il avoit donné; & l'armée fut renvoyée en quartiers d'hiver, quoique la citadelle de Lille ne fût pas encore prise. Il est étonnant que le Roi, pendant

1708.

1708. la campagne, eût donné dans toutes les propositions extraordinaires du Duc de Vendôme, & qu'il s'obstinât alors à rejeter l'unique raisonnable qu'il eût faite.

Dès que le Maréchal de Boufflers eut capitulé pour la citadelle de Lille, les ennemis, qui savoient les difficultés qu'ils auroient à voiturier par terre dans la ville les provisions nécessaires, résolurent de s'ouvrir la navigation des rivières, afin d'y pouvoir, sans fatigue, ni dépense, conduire tout ce qu'ils voudroient. Pour cet effet, ils marcherent droit à Gand, ville qui, par sa situation, étoit la clef de toutes les rivières & de tous les canaux. Le Comte de la Motte y étoit avec trente-sept bataillons : au bout de quatre jours de tranchée ouverte, il battit la chamade, & se rendit, quoiqu'il n'y eût pas encore de batteries contre le corps de la place, & que le chemin couvert n'eût pas été attaqué. Il donnoit pour excuse la crainte d'être

obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de perdre par-là une garnison dont on auroit besoin la campagne suivante, pour former une armée. S'il n'avoit pas tout sacrifié à ce faux raisonnement politique, les ennemis auroient été obligés de lever le siege ; car la grande gelée commença le même soir qu'il se rendit, avec une telle force, qu'il auroit été impossible de remuer la terre, ni de rester campé. 1708.

Ainsi finit cette campagne, d'autant plus malheureuse, qu'elle ne devoit pas l'être : il fallut, pour la rendre telle, que nous fissions sottises sur sottises ; & malgré tout cela, si l'on n'avoit pas fait la dernière, on auroit eu beau jeu, l'année d'après.

Le Maréchal de Boufflers s'acquit beaucoup de gloire par la défense de Lille : ce fut de son propre mouvement qu'il demanda à se jeter dans la Capitale de son Gouvernement : aussi à son retour à la Cour, le Roi le fit Pair de France, lui donna les entrées de pre-

Cv



1708. mier Gentilhomme de la Chambre , &
la survivance de son Gouvernement à son fils.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en quatre mois de temps, je me suis trouvé commander les armées du Roi en Espagne , sur le Rhin , sur la Mozelle & en Flandre , sans compter la patente que l'on m'avoit donnée pour le Dauphiné.

Je n'ai pas parlé de l'entreprise que le Roi Jacques fit en Ecosse au commencement de cette année, à cause que je n'y eus point de part ; je ne la sus même qu'après qu'elle eut éclaté. A la sollicitation de la plus grande partie de la Noblesse Ecossoise , le Roi résolut d'y envoyer six mille hommes avec ce Prince. Il s'étoit embarqué à Dunkerque ; mais les vents contraires l'ayant détenu dans ce port, les Anglois eurent le temps de mettre une flotte en mer, de manière qu'ils le suivirent de si près qu'ils le joignirent à la hauteur de la rivière d'Edin-

boutg: ne pouvant débarquer à leur vue, la
 la flotte se dispersa, quelques - uns des 1708.
vaisseaux furent pris, & le Prince regagna
 Dunkerque.

Cette affaire avoit été très-mal concertée du côté de la France, & cela par la méfintelligence & la jalousie de MM. de Chamillart & de Pontchartrain, le premier, Ministre de la Guerre, & le dernier, Ministre de la Marine. L'on prétend aussi que si le Chevalier de Fourbin, qui commandoit l'escadre, avoit voulu risquer de perdre ses vaisseaux, le jeune Roi auroit pu mettre pied à terre; car il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la rivière d'Edimbourg, & d'y échouer, moyennant quoi les troupes auroient débarqué: à la vérité, les Anglois auroient peut-être pu brûler les vaisseaux, avant qu'on en eût retiré tous les attirails de guerre & toutes les munitions qui y étoient. Cette considération ne devoit pas être un obstacle; car l'affaire essentielle étoit, que le Corps de

C vj

troupes avec le jeune Roi fût débarqué :
1708. toute l'Ecosse l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en sa faveur : de plus , l'Angleterre étoit alors entièrement dégarnie de troupes , de maniere qu'il auroit pu , sans obstacle , s'avancer dans le Nord , où nombre de personnes considérables avoient promis de le joindre. Il y a même apparence que sa sœur , la Reine Anne , dans la crainte d'une guerre civile , auroit cherché à s'accommoder avec lui , moyennant quoi il auroit été sûr d'être rétabli sur le trône de ses ancêtres. La consternation étoit si grande à Londres , que la banque royale manqua culbuter , tout le monde accourant pour retirer son argent ; mais la nouvelle du mauvais succès de l'entreprise rétablit bientôt le crédit du Gouvernement. Il n'y eut que le Comte de Gacé à qui cette expédition fut heureuse. M. de Chamillart , son ami intime , l'avoit fait nommer Général des troupes Françaises , & il reçut à bord le brevet de

Maréchal de France. Les Ecoffois m'a-
voient demandé avec instance ; mais le ^{1708.}
Roi ne le voulut point, disant qu'il avoit
besoin de moi ailleurs ; c'étoit l'effet de
l'intrigue de Chamillart pour le Comte
de Gacé.

Le Roi Jacques fit ensuite la cam-
pagne , *incognito* , auprès de Monsei-
gneur le Duc de Bourgogne , se trouva
au combat d'Oudenarde , où il montra
beaucoup de valeur & de sang-froid ,
& acquit par son affabilité l'amitié de
tout le monde ; car naturellement on se
prévient en faveur des malheureux ,
quand il n'y a pas eu de leur faute , &
que leur conduite d'ailleurs est bonne.

Le Roi fit au mois de Mars une nou-
velle destination pour les armées. Il ^{1709.}
nomma pour celle de Flandre Monsei-
gneur le Dauphin , & le Maréchal de
Villars sous lui : celle du Rhin fut pour
Monseigneur le Duc de Bourgogne , &
le Maréchal d'Harcourt sous lui : celle
des frontieres du Piémont , composée de

===== quatre-vingt-quatre bataillons , & de
1709. trente escadrons , fut mon partage.

Je partis le 22 Avril , & arrivai à Grenoble le 26. Mon premier soin fut d'examiner l'état des magasins , & je trouvai que loin d'en avoir pour la campagne , il n'y en avoit pas pour la subsistance journaliere des troupes jusqu'à la fin de Mai ; sur quoi je dépêchai un Courier à la Cour , pour représenter les dangers , où le manque de vivres nous alloit jeter , l'impossibilité de rassembler l'armée , & par conséquent de nous opposer aux entreprises des ennemis , dont les préparatifs du côté de Suze étoient fort grands , & qu'ainsi il falloit incontinent y apporter du remede , ou que je me trouverois dans la dure nécessité de mettre simplement dans chaque place un nombre de troupes proportionné aux vivres , & de renvoyer le reste en France.

Comme pour toute réponse , l'on me manda qu'on parleroit aux Entrepre-

neurs, & qu'on espéroit qu'ils trou-
 roient le moyen de ne nous pas laisser 1709.
 manquer, je crus que, puisque la Cour,
 nonobstant l'importance de l'affaire, sem-
 bloit nous abandonner, il falloit cher-
 cher soi-même des expédiens pour dé-
 fendre cette frontiere, la plus mauvaise
 du Royaume, & par où l'ennemi pou-
 voit en une campagne pénétrer en France.
 J'écrivis donc à tous les Intendans voi-
 sins & éloignés, je leur exposai notre
 triste état, leur en fis voir les consé-
 quences, & les conjurai de nous aider
 sans perdre de temps. Je fis moi-même
 un tour en Languedoc, d'où, par le
 moyen de M. de Basville, Intendant,
 je tirai quelques grains. J'envoyai le
 sieur de Mauroy, Maréchal de Camp,
 en Franche-Comté, Bourgogne & Cham-
 pagne; il m'en apporta des bleds, qu'il
 fit descendre par la Saone. Je fis aussi
 des impositions en Savoie, Dauphiné &
 Provence, que je levai très-promptement
 par le moyen des Officiers, à qui j'en

===== donnai la commission. M. le Gendre ;
 1709. Intendant de Montauban , quoiqu'il
 n'eût aucun ordre , ni fonds , nous en
 envoya sur son simple crédit vingt mille
 quintaux. Enfin , nous vîmes à bout de
 nous afsûrer des grains pour une partie
 de la campagne , en attendant la récolte ;
 mais comme , à cause de l'éloignement ,
 il nous falloit beaucoup de temps pour
 qu'ils pussent être mis dans les différens
 emplacemens , nous ne pûmes jamais
 vivre qu'au jour la journée , toujours au
 hafard de manquer , si le moindre acci-
 dent arrivoit à nos voitures.

Le manque d'argent étoit encore un
 grand embarras : la Cour ne nous en-
 voyoit pas le moindre secours ; tout ce
 qu'elle pouvoit ramasser étoit aussi-tôt
 voituré en Flandre. Cela m'obligea à
 prendre d'autorité tout l'argent que je
 trouvai dans les recettes. M. Desma-
 retz , Contrôleur-Général des Finances ,
 m'en écrivit , pour me représenter que
 cela étoit contre toutes sortes de regles ;

mais je lui répondis qu'il l'étoit encore plus, de laisser périr une armée qui bar- ^{1709.}
roit aux ennemis l'entrée de la France,
& il ne m'en parla plus. J'arrêtai aussi
une voiture de cent mille écus, qui alloit
de Marseille à Paris : M. de Trudaine,
Intendant à Lyon, trouva moyen d'y
emprunter autre cent mille écus, & de
cette maniere je me mis un peu à l'aise.

Après avoir mis toutes choses dans
le meilleur train qu'il m'étoit possible,
je visitai la frontiere.

Je commençai par le Haut-Dauphi-
né, d'où je m'en allai en Provence, de
là je revins en Savoie, puis en Taren-
taise, d'où je retournai par la Maurienne
à Briançon.

La connoissance que je venois de
prendre du pays, me détermina sur la
maniere de me placer pour la défense
de cette frontiere, savoir, depuis An-
tibes jusqu'au Lac de Geneve. Cette
étendue étoit de plus de soixante lieues
au travers des Alpes.

La défensive étoit difficile , vu qu'un
1709. ennemi qui se tenoit dans la plaine de
Piémont , & qui avoit son projet formé , se
pouvoit tout d'un coup porter avec toutes
ses forces du côté qu'il vouloit ; au lieu
qu'incertains de ses desseins , nous étions
obligés de nous séparer pour porter notre
attention de tous côtés ; ainsi il étoit vrai-
semblable que nous serions percés en
quelque endroit ; auquel cas les ennemis
deviendroient les maîtres de ce qu'ils
voudroient. J'imaginai un nouvel em-
placement , par lequel je me trouvois
à portée de tout , & en état d'arriver par-
tout avec toute l'armée , ou du moins
avec des forces suffisantes pour barrer
le passage aux ennemis.

Je me fis donc l'idée d'une ligne dont
le centre avançoit , & la droite & la
gauche étoient en arrière , en sorte que
je faisois toujours la corde , & que les
ennemis nécessairement faisoient l'arc.

Je pris Briançon pour le point fixe de
ce centre , où devoit être le gros de mes

troupes , & d'où je devois les faire filer ~~=====~~
 sur la droite ou sur la gauche , selon les ^{1709.}
 mouvemens des ennemis. Ma ligne à
 droite passoit par la vallée de Barcelo-
 nette , & tomboit de là par le col de la
 Caillolle , dans la vallée d'Entraume ,
 où le Var prend sa source , & conti-
 nuoit , en suivant cette riviere , jusqu'à
 son embouchure dans la Méditerranée
 entre Saint-Laurent & Antibes. Pour
 assûrer ma communication de ce côté-
 là , je fis faire à Tournoux , dans la vallée
 de Barcelonette , un camp retranché , qui
 devoit me servir comme de magasin &
 de réservoir à troupes , en cas que les
 ennemis se portassent vers Cône , ou le
 col de Tende. L'entrée par la vallée de
 Barcelonette étoit fort aisée , & de là
 les ennemis auroient pu , sans passer de
 col , aller à Seyne & sur la Durance ,
 & se trouver par-là tout d'un coup au
 milieu de notre pays ; ainsi j'étois bien
 aise d'être sûr de leur barrer cette porte ,
 en faisant bien accommoder le poste de

== Tournoux , par où il falloit passer pour
1709. aller plus en avant.

Ma ligne à gauche passoit par le col du Galibier , tomboit à Valoire , de là à Saint-Jean de Maurienne , & puis à couvert de l'Arc jusqu'à son embouchure dans l'Isere , que je suivois jusqu'à Montmélian & Barraux , où j'avois médité un camp retranché. Je ne comptois pas garder la Tarentaise , ni le reste de la Savoie , à cause que ma ligne auroit été trop droite , & que les ennemis auroient pu très-aisément , par des contre-marches , me percer quelque part ; mais , reculant ma ligne , j'avois toujours le temps de les devancer. Pour assûrer les navettes nécessaires , j'avois ma principale attention sur Valoire , poste excellent , qui couvroit le Galibier , empêchoit les ennemis de descendre par la Maurienne , plus bas que Saint-Michel , & par conséquent les rejetant nécessairement dans la Tarentaise , s'ils vouloient aller en Savoie , me donnoit tout le temps d'y

arriver avant eux , & de me placer. J'é-
 rois bien sûr , que tant que je ne laisse-
 rois aux ennemis de communication avec
 le Piémont que par le petit Saint - Ber-
 nard , ils ne pouvoient hiverner en Sa-
 voie , attendu que leurs subsistances
 viendroient de trop loin , & que de plus
 nous pouvions facilement , quand les
 neiges auroient bouché les passages , tom-
 ber sur eux , avec un tel nombre de
 troupes qu'il plairoit au Roi de nous
 envoyer des autres frontieres.

Comme de la conservation du point
 milieu de ma ligne dépendoit tout mon
 système , je crus qu'il falloit principale-
 ment s'en afsûrer ; ainsi Briançon étant
 une très-mauvaise place commandée de
 par-tout , & sur laquelle je savois que
 le Duc de Savoie avoit toujours la vue ,
 je fis travailler à un camp retranché sur
 les hauteurs des têtes au dessus de la
 ville. Cela se fit avec tant de diligence ,
 qu'en un mois de temps il fut en état
 de défense ; j'occupai aussi le Randouil-

1709.

== let, autre hauteur qui commandoit aux
1709. têtes : dans la suite, à force de travailler ,
j'en fis un poste si excellent , que douze
bataillons suffisoient pour sa défense
contre toute une armée : le tout étoit
bastionné avec chemin couvert, ouvrages
extérieurs , & cinq cents pieces de ca-
non. J'y fis aussi bâtir des maisons , &
y conduisis de l'eau de fontaine ; car l'on
ne pouvoit que difficilement en aller
chercher dans la Durance , quoiqu'au
pied du camp. Toutes ces dispositions
faites , je me campai dans la vallée de
Monnestier , à deux lieues de Briançon ,
avec le gros de mon infanterie. Je mis
cinq bataillons dans la vallée de Quey-
ras, douze dans le camp de Tournoux ,
& neuf en Provence : je plaçai quatre
bataillons à Valoire , quatre à Villars-
Gondrin , auprès de Saint-Jean de Mau-
rienne. J'en détachai aussi sept en Ta-
rentaise , avec toute ma cavalerie , aux
ordres du sieur de Thouy , Lieutenant
Général , à qui j'ordonnai de faire bonne

contenance ; mais de se replier sur Con-
flans, & de là à Montmelian, si les en-
nemis marchaient à lui, avec des forces
supérieures. 1709.

Je suis entré dans un plus grand détail, à cause que cette guerre étoit toute différente des autres, & que, sans tout ce que je viens de dire, on n'auroit pu la comprendre. Elle paroît d'abord extraordinaire & fort difficile ; mais je puis assurer, qu'en suivant l'idée que je m'en suis faite, c'est la plus aisée. Il ne s'agit que d'être bien averti des mouvemens des ennemis, & de faire ses navettes à propos : l'un & l'autre est très-facile ; car, par ma position, on voit venir l'ennemi de si loin, que l'on peut toujours arriver à temps, quand même il déroberoit quelques marches.

Il faut observer, qu'en fait de guerre de montagne, quand on est maître des hauteurs, l'on arrête son ennemi ; & c'est ce que j'avois eu attention de ménager dans la ligne que je m'étois proposée.

== Pour preuve que je croyois ma défense
1709. sive bonne , la campagne d'après je donnai , de mon propre mouvement , vingt bataillons des quatre-vingt-quatre que j'avois , afin que le Roi pût en grossir ses armées ailleurs.

Au mois de Mai il y eut un soulèvement causé par des Fanatiques. Le Duc de Roquelaure , Lieutenant Général , qui commandoit en Languedoc , me demanda du secours. Je lui envoyai aussitôt quatre bataillons , qui attaquèrent les Rebelles , & les défirent ; en sorte que le calme y fut rétabli incontinent après.

Vers le 12 de Juin , nous eûmes la nouvelle d'un changement dans le Ministère : M. Voisin fut fait Secrétaire d'Etat de la Guerre , à la place de M. de Chamillart. La cause de la disgrâce de ce dernier venoit du déchaînement de tout le monde contre lui , de manière que le Roi , vu le bouleversement général des affaires , ne crut pas devoir le maintenir en place plus long-temps ,
malgré

malgré l'amitié personnelle qu'il avoit pour lui. Il faut avouer que c'étoit un ^{1709.} bon homme , qui avoit de très-bonnes intentions ; mais il avoit si peu de génie , qu'il est étonnant comment le Roi, doué d'une profonde pénétration, avoit pu le choisir pour Ministre , ou du moins le garder si long-temps , au hasard du tort qui en revenoit journellement à ses affaires. Il avoit une opinion merveilleuse de sa capacité , & disoit toujours , quand on commençoit à lui parler : *Je le fais* , quoiqu'il fût question de toute autre chose que de ce qu'il s'imaginoit. Il croyoit être Général ; aussi manda-t-il une fois au Maréchal de Tessé, que , s'il étoit à la tête d'un corps de cinq à six mille chevaux , il ne seroit pas embarrassé de faire de belles manœuvres. La première connoissance que le Roi eut de lui , fut à l'occasion du billard ; il étoit un des meilleurs Joueurs du Royaume , & comme le Roi jouoit très-volontiers , cela lui donna lieu

== de venir souvent à la Cour , & d'être
1709. dans les parties du Prince : par ce moyen ,
il obtint une charge d'Intendant des
Finances , & s'étant introduit dans la
faveur de Madame de Maintenon , il
fut fait Contrôleur Général , lorsque M.
de Pontchartrain devint Chancelier. Peu
après M. de Barbesieux , Secrétaire d'Etat
de la Guerre , étant mort , on lui donna
aussi cet emploi. Il n'est pas étonnant qu'il
ne pût s'en bien acquitter , puisque MM.
Colbert & de Louvois , deux des plus
grands Ministres qu'il y ait eu en France,
se trouvoient chacun assez chargé d'un
seul de ces emplois. En 1708 , ne sa-
chant plus où il en étoit , il supplia le
Roi de le décharger des Finances , qui
furent données à M. Desmaretz ; & enfin ,
voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le
laisser plus long-temps en place , sans
risquer de tout perdre , le Roi lui ac-
corda une grosse pension , & donna sa
charge à M. Voisin. Le Marquis de Cany ,
fils de M. de Chamillart , avoit été reçu

en survivance ; il fut obligé de donner aussi sa démission ; il acheta le régiment 1709. de la Marine , qui servoit en Dauphiné avec moi , & le joignit au plus tôt ; il a continué à servir avec distinction , aimé des Officiers de son régiment , qui n'avoient pas coutume de se foucher de leur Colonel , estimé de tout le monde par sa valeur , douceur & politesse ; en un mot , il ne paroissoit pas en lui qu'il eût jamais été Secrétaire d'Etat : aussi sa conduite lui attira toute sorte de considération. Il mourut de la petite vérole , en 1716.

L'origine de la fortune de M. Voisin fut, qu'étant Intendant de Maubeuge , pendant les sieges de Mons & de Namur , il eut occasion d'être connu de Madame de Maintenon , qui goûta fort sa femme ; ce qui , joint à sa probité & à son application , fut cause que Madame de Maintenon le chargea des affaires de S. Cyr , & lui fit avoir une place de Conseiller d'Etat. En 1714 , le Chancelier Pontchartrain , ayant demandé à

Dij

~~=====~~ se retirer, pour songer uniquement à
1709. son salut, M. Voisin fut fait Chance-
lier, & conserva toujours, & la charge
de Ministre de la Guerre, & l'adminis-
tration de S. Cyr : il mourut d'apoplexie
au commencement de 1717. C'étoit un
homme de sens, capable de grands dé-
tails, mais peu versé dans les affaires de
politique : il étoit fort dur dans ses ré-
ponses, toutefois très-juste, & cher-
choit avec soin à découvrir les gens de
mérite, pour les mettre en place : il
étoit toujours appliqué à sa besogne,
n'ayant nulle autre passion. Plusieurs,
qui l'ont connu à fond, pensoient qu'il
étoit l'homme du Royaume le plus
propre à être Contrôleur Général des
Finances.

Le Maréchal de Villeroi, qui ne pou-
voit souffrir Chamillart, m'envoya un
Courier pour me donner avis de ce chan-
gement.

Vers le commencement de Juillet, les
ennemis ayant rassemblé le gros de leur
infanterie dans le voisinage de Suze,

furent travailler à accommoder les chemins du Mont-Cenis; le 11 ils passèrent les Alpes, & se camperent dans la Haute-Maurienne, entre l'Annebourg & Termignon; sur quoi je détachai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'Infanterie, pour aller à Valloire joindre le Marquis de Broglie, Maréchal de Camp, qui y étoit déjà avec une autre brigade. Je fis aussi avancer tous les Grenadiers de ces troupes à la Sourdiere, poste excellent sur l'Arc, entre S. Michel & S. André, afin de barrer les passages à la gauche de l'Arc. Je fis rapprocher de Briançon les troupes, que j'avois étendues sur ma droite.

Le Comte de Thaun, Feld-Maréchal de l'Empereur, qui commandoit en Chef l'armée des ennemis, s'avança ensuite entre Ausoy & Bourget, & de là auprès de S. André. Un petit corps s'approcha en même temps du petit S. Bernard par les vallées d'Aost; & le sieur de Rebender, Général des troupes du

1709.

Duc de Savoie , vint camper à Oulx , avec dix-huit bataillons & quelques escadrons : le gros de leur cavalerie resta dans la plaine , près Orbassan.

Je ne voulus pas faire d'autre mouvement jusqu'à ce que je visse plus clair dans le dessein des ennemis , étant bien sûr d'arriver toujours à temps, de quelque côté qu'ils se portassent.

Le Comte de Thaun , nous voyant résolu de ne point quitter les postes que nous occupions , jugea qu'il ne pouvoit pas descendre plus avant dans la Maurienne , ni trouver jour à nous déplacer d'auprès de Briançon ; ce qui étoit son principal objet. Il se détermina donc à prendre le chemin de la Tarentaise , pour pénétrer en Savoie. Pour cet effet , il fit prendre les devants à six mille hommes par le col de la Vanoise , & en même temps M. de Shulembourg descendit le petit S. Bernard.

Dès que je vis M. de Thaun déterminé , j'allongeai mes troupes par la

Basse-Maurienne , jusqu'à l'Isère, afin de =====
 passer cette rivière sur le pont de ba- 1709.
 teaux que j'avois fait construire à Frete-
 rive, de m'opposer aux ennemis de l'autre
 côté, & de donner la main à M. de
 Thouy. L'instruction, que j'avois donnée
 par écrit à ce dernier, étoit de se replier
 derrière l'Arly , à mesure qu'un ennemi
 supérieur s'avanceroit, & s'il en étoit
 chassé, de se retirer à Freterive, rejetant
 trois bataillons dans les montagnes de
 Tamieres, & cinq escadrons de Dragons
 du côté de Faverges & d'Anneci, afin de
 mieux observer les mouvemens des en-
 nemis, & les inquiéter sur leurs der-
 rieres, s'ils continuoient à suivre l'Isère.

M. de Thouy, en conséquence de
 mes ordres, retira ses troupes de la tête
 de la Tarentaise, puis évacua Moustiers;
 mais quand il arriva auprès de Conflans,
 au lieu de mettre l'Arly devant lui, il se
 plaça dans la plaine, entre la Roche-Se-
 vin & Conflans. Les ennemis l'y atta-
 querent le 28 Juillet, & il fut culbuté,

Div

== tant à cause du nombre supérieur, que
1709. par sa mauvaise disposition, ayant mis
son infanterie en plaine, & la cavalerie
dans un marais : il eut pourtant le bon-
heur de ne perdre que deux cents Ca-
valiers, & environ trois ou quatre cents
hommes de pied, & il se retira à Fre-
terive, où j'arrivai en même temps que
lui avec la tête de l'armée. Je trouvai
qu'il avoit oublié de faire occuper le col
de Tamiers, de manière que de Con-
flans les ennemis pouvoient gagner par-
là les hauteurs, qui dominoient sur la
plaine de Freterive; ainsi je me repliai
au camp de Francin, mettant ma droite
à la ville de Montmelian, & ma gauche
à la montagne, pour empêcher que les
ennemis ne pussent y venir. J'envoyai le
sieur de Bérenger, Colonel d'Infanterie,
avec quatre cents hommes, occuper les
Bauges; je le fis suivre, deux jours après,
par le sieur de Maulevrier, Brigadier,
avec douze cents hommes de renfort. Le
sieur de Prades, Brigadier, se retira du

côté de Faverges , avec deux régimens
de Dragons. 1709.

Les ennemis se camperent en deçà de l'Arly , dans la plaine de l'Hôpital , occupant le col de Tamiers , & puis firent venir toute leur cavalerie , au nombre de soixante-dix escadrons.

Il sera curieux & même utile , pour l'avenir , que j'explique la position de mes troupes , d'autant qu'elle étoit aussi singulière que nouvelle & avantageuse. Ma principale attention étoit non-seulement de couvrir Barraux , mais de conserver en même temps une communication sûre avec le Haut - Dauphiné , de crainte que les ennemis , par des contre - marches , ne trouvassent le moyen de se mettre entre moi & Briançon , que je ne pouvois plus secourir , s'ils étoient une fois placés. Il étoit donc question de garder vingt-cinq lieues de montagnes ; car il y en avoit autant de Briançon à Montmélian. Je laissai à M. de Dillon vingt-deux bataillons , pour la garde du camp des

D v

== Têtes , de Queyras , & de la vallée du
1706. Monnestier ; trois bataillons à Valoire ,
pour la garde du col du Galibier , qui
étoit le point essentiel pour notre com-
munication. Je mis trois bataillons à S.
Jean de Maurienne , quatre à S. Etienne
de Quines , quinze à Ayguebelle , cinq
à Ayguebellette , & autant d'escadrons
près de l'embouchure de l'Arc dans l'I-
sere , & je me plaçai à Francin , avec
dix-neuf bataillons & vingt escadrons.
Depuis Valoire jusqu'au pont de Mont-
mélian , tous ces différens corps étoient
couverts de l'Arc ou de l'Isere , & avoient
ordre de tenir continuellement des par-
tis sur les hauteurs , pour observer les
mouvemens des ennemis dans la Taten-
taise , ou du côté de Conflans : elles de-
voient marcher par leur droite , ou par
leur gauche , selon ce qu'ils verroient
faire aux ennemis , sans attendre de mes
nouvelles , afin de pouvoir se trouver en
force de quelque côté que l'ennemi vou-
lût tenter de percer notre ligne. Rien

n'étoit plus simple que toutes nos manœuvres, & à moins que de nous en- 1709. ~~=====~~
dormir, l'ennemi ne pouvoit nous prévenir nulle part, attendu qu'on voyoit tous les mouvemens qu'il faisoit, & qu'il avoit toujours un cercle à faire, dans le temps que nous coupions au court: pour que nos navettes se fissent plus promptement, j'avois fait des chemins par-tout.

Les ennemis poussèrent des détachemens par Faverge, & près du lac d'Anneci, pour entrer dans les Bauges, sans quoi ils ne pouvoient nous déposer de Montmélian; mais la bonne contenance de nos troupes fut cause qu'ils n'en firent pas même la tentative: toutefois, pour ne pas rester les bras croisés, & pour tâcher, par un dernier effort, à nous déplacer, ils avancèrent toute leur cavalerie vers le Rhône. Ils avoient de plus un nouveau motif pour s'en approcher; savoir, de se mettre à portée de donner la main au Baron de Mercy, lequel étoit

Dvj

~~Il~~ entré dans la Haute-Alsace, avec un
 1709. corps d'armée; &, s'il réussissoit, ils comp-
 toient, au moyen de la communication
 qu'ils établiroient avec les troupes Im-
 périales en Franche-Comté & Alsace,
 de pouvoir hiverner en Savoie, & par-là
 d'être en état, la campagne d'après, de
 pousser en avant.

Les ennemis donc, pour ces raisons,
 firent d'abord attaquer le château d'An-
 neci, où nous n'avions que soixante
 hommes; ils s'en rendirent aisément les
 maîtres, ensuite s'avancèrent jusqu'au
 Rhône.

M. de Prades, qui avoit alors huit
 escadrons de Dragons, se retira à Seif-
 sel; & je lui envoyai six cents hommes
 de pied, pour lui aider à défendre le
 Rhône, conjointement avec les Milices
 de Bugey & de Bresse, que j'avois
 fait convoquer. Je plaçai onze com-
 pagnies de Grenadiers à la Chana, pour
 être à portée de joindre M. de Prades:
 j'en mis cinq au Bourget avec cinq

cents hommes de pied , & j'envoyai **=====**
 M. de Cilly , Lieutenant Général , cam- 1709.
 per à Chambery avec seize escadrons
 & cinq bataillons : de cette maniere ,
 je me présentai de par-tout.

Les ennemis n'osoient trop s'affoiblir
 à Conflans , crainte que je n'y marchasse ;
 car ce poste leur étoit nécessaire pour
 se conserver la communication avec leur
 pays ; & si par hasard je m'en étois
 emparé , leur retraite en Piémont n'au-
 roit pu se faire qu'en passant par la
 Suisse.

Pendant que nous étions tranquilles
 de part & d'autre à nous regarder , le
 Général Rebender voulut faire quel-
 que action d'éclat : pour cet effet , il mar-
 cha de son camp auprès d'Exilles , &
 vint sur le Mont Genevre à dessein de
 mettre à contribution le Val-Després ,
 & sur-tout le bourg de la Vachette ,
 qui n'étoit éloigné que d'une demi-
 lieue de Briançon. M. Dillon , qui com-
 mandoit de ces côtés , voyant que Re-

1709. Rebender étoit descendu du Mont - Genevre sur la Vachette, y marcha avec deux bataillons & six compagnies de Grenadiers, qu'il posta derriere le bourg. Dès que les ennemis (après s'être mis en bataille), se furent ébranlés pour attaquer un mauvais retranchement de palissades qu'on y avoit fait, M. Dillon sortit sur eux par la droite & la gauche du bourg, & les chargea avec tant de bravoure, qu'il les battit, en tua sept ou huit cents sur la place, & fit quatre cents prisonniers. Rebender se retira tout au plus vite auprès d'Exilles, & ne montra plus le nez du reste de la campagne.

Nous apprîmes, peu de jours après, que le Comte de Mercy avoit été attaqué en Haute-Alsace par M. le Comte du Bourg, & battu à plate - couture. Cette victoire fut très-complète; les ennemis y eurent deux mille hommes de tués, & autant de prisonniers. Ce succès déterminâ le Comte de Thaur

à s'en retourner en Piémont, ne voyant ~~plus~~ plus d'apparence de réussir dans aucun 1709. de ses desseins; ce qu'il exécuta à la fin de Septembre, partie par le col du petit Saint Bernard, & partie par le Mont-Cenis. Je remarquai en même temps par ma droite, & regagnai Briançon, où il ne fut plus question que d'attendre que le mauvais temps fût venu, pour que l'on pût, sans danger pour la frontière, renvoyer les troupes en quartiers d'hiver.

Pendant que j'étois campé auprès de Briançon, je reçus ordre de me rendre en toute diligence à l'armée de Flandre. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, à Malplaquet, un combat très-sanglant, où le Maréchal de Villars avoit reçu une blessure si grave au genou, qu'il ne pouvoit servir le reste de la campagne. Le Maréchal de Boufflers, qui s'étoit trouvé au combat comme Volontaire (quoique l'ancien du Maréchal de Villars), prit alors le com-

mandement de l'armée. Il étoit question
1709. de sauver Mons, qu'ensuite de leur
victoire les ennemis assiégèrent. Je partis
le 11 Octobre de Briançon; je passai
par Versailles, où je reçus les ordres
du Roi, & j'arrivai le 18 à l'armée au-
près du Quesnoy. Le Maréchal de
Bonfflers & moi visitâmes les approches
du camp ennemi, pour voir s'il n'y au-
roit pas jour de tenter le secours de
Mons: mais, outre que la chose étoit
presque impraticable, par la position des
ennemis, dont la droite étoit à la Haine,
la gauche à la Sambre, & le front cou-
vert de bois & de ruisseaux, nous avions
une autre difficulté insurmontable; sa-
voir, celle de notre subsistance. De
notre camp, il y avoit sept lieues à celui
des ennemis; ainsi il nous falloit deux
jours pour y aller. Les Directeurs des
vivres, bien loin de pouvoir nous don-
ner du pain d'avance, n'étoient pas
même en état de faire le soir la distri-
bution du pain qui étoit dû le matin.

Cela nous déterminâ à ne songer qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes; & pour cet effet je me rendis à Maubeuge avec cinquante bataillons & cent escadrons. Le Maréchal de Boufflers resta campé entre Valenciennes & le Quesnoy avec le reste de l'armée, afin de couvrir ces deux places. Je travaillai de mon côté à un camp retranché sur les hauteurs de l'autre côté de la Sambre; & dans peu de jours je le mis en si bon état, que je ne pouvois naturellement y être attaqué. Mons capitula le 20 Octobre, & les ennemis séparèrent leur armée dans les derniers jours du mois. Nous en fîmes autant, après quoi je retournai à la Cour.

Le Roi érigea cet hiver la terre de Warty en Duché & Pairie pour moi & mes héritiers mâles du second lit. Je fis changer le nom de Warty en celui de Fitz-James.

Il n'y eut rien de changé dans le commandement des armées; mais, comme 1710.

la campagne en Dauphiné commençoit
1710. toujours très-tard, le Roi, à la priere
du Maréchal de Villars, m'ordonna
d'aller en Flandre pour le secours de
Douay que les ennemis assiégoient. Le
Maréchal de Montesquiou, qui avoit
commandé l'hiver en ce pays-là, auroit
aisément pu empêcher ce siege; mais
il fut si peu averti des mouvemens des en-
nemis, qu'il ne fut leur armée assemblée,
que lorsqu'elle passoit la haute Deule;
& au lieu de se retrancher sous Douay
(chose très-facile), il se laissa surpren-
dre à Vitry, & n'eut le temps que de
se retirer en désordre vers Arleu, &
de là à Cambray.

Dès le mois de Mars, M. Voisin
m'avoit proposé, de la part du Roi, de
commander l'armée de Flandre, jusqu'à
ce que la blessure du Maréchal de Vil-
lars lui permît de s'y rendre. J'y avois
consenti, à condition de partir dans
l'instant, afin de prendre les mesures
convenables pour me choisir un poste,

l'accommoder, & rassembler l'armée au premier avis d'un mouvement de la part des ennemis ; car j'étois convaincu, qu'avec ces précautions il étoit très-possible de garantir Douay, & toutes les Places, depuis là jusqu'à la Sambre ; mais aussi je soutenois que si une fois les ennemis y étoient placés, on n'en pourroit plus secourir aucune, attendu que ces grosses armées barrent tout un pays. Depuis cette conversation avec M. Voisin, il ne m'en parla plus ; & je crois que cela vint, partie par jalousie du Maréchal de Villars, qui n'avoit point envie que je me trouvasse seul à la tête de l'armée, & partie par les faux avis que la Cour recevoit de Flandre, que les ennemis ne feroient pas en état de se mettre en campagne avant le mois de Juin.

Je partis donc au mois de Mai, & me rendis à Cambrai, où le Maréchal de Villars assembloit l'armée. Nous marchâmes à Arras ; & de là ayant passé

~~=====~~ la Scarpe , nous nous portâmes sur les
1710. ennemis que nous trouvâmes bien re-
tranchés ; leur droite aux marais de
Lens , & leur gauche à la Scarpe , vis-
à-vis de Vitry. Après les avoir reconnus,
nous tombâmes d'accord qu'il n'étoit
pas possible de les y attaquer. Il auroit
été tout aussi impraticable de passer le
ruisseau de Lens , & la Haute-Deule ,
d'autant qu'il nous falloit pour cela beau-
coup de temps , & que les ennemis
se retrouvant derriere la Scarpe , nous
aurions encore moins pu les y forcer.
Le côté de Vitry étoit pareillement si
bien accommodé par des inondations
& doubles retranchemens, qu'on ne
pouvoit , avec prudence , imaginer de
les y attaquer. L'on se détermina donc
à ne plus songer qu'à empêcher les en-
nemis de faire d'autres conquêtes après
la prise de Douay ; & en attendant ,
l'on se rapprocha du Mont Saint Eloi
pour la commodité des fourrages.

N'étant donc plus question de batail-

ler sitôt, j'eus ordre d'aller promptement à mon poste naturel en Dauphiné, où les ennemis commençoient à faire quelques mouvemens. 1710.

J'arrivai à Chambery le 22 Juin, & à Briançon le 27.

J'appris que l'armée du Duc de Savoie s'assembloit dans la plaine de Piémont, aux environs d'Orbassan; qu'il y avoit un corps de troupes du côté de la vallée de Sture; que l'on voiturait à Coni & Démont force munitions de guerre & de bouche, & qu'outre cela il y avoit à Suze de très-gros magasins. Je crus donc qu'il falloit se mettre en état de s'opposer aux desseins que les ennemis pourroient avoir du côté du Var, ou de Barcelonette, sans toutefois perdre de vue le haut Dauphiné & la Savoie. Pour cet effet, je fis la répartition suivante de nos troupes.

Je donnai à M. d'Artagnan, Lieutenant Général, six bataillons, & deux régimens de Dragons pour la défense

== du Var : je mis à Seyne deux régimens
1710. de Dragons ; dans le camp de Tournoux en Barcelonette , dix bataillons ; à Guillestre , où j'établis le quartier général , douze bataillons ; au camp de Rouffe , en Queyras , sept bataillons ; à Briançon , dix-neuf bataillons ; à Saint Michel en Maurienne , sept bataillons ; & en Tarentaise , deux bataillons , & vingt-sept escadrons.

Dans cette situation , j'étois également à portée de tout , soit qu'il fallût , par ma droite , pousser des troupes sur le Var (à cette fin j'avois fait travailler à des chemins jusqu'à Brok , où nous pouvions arriver de Tournoux en cinq jours de marche) ; soit qu'il fût question de soutenir la vallée de Barcelonette , ou de me reporter par ma gauche en Queyras , à Briançon , ou en Maurienne , si les ennemis marchoient vers le Mont-Genèvre , ou passaient le Mont-Cenis.

Je ne craignois que pour Monaco ;

car cette place étant hors de la ligne que je m'étois formée, je ne pouvois en empêcher le siege : de plus , par la situation du pays , il n'étoit guere possible de la secourir , d'autant que les ennemis en pouvoient faire le siege avec vingt bataillons , & nous observer avec cinquante. 1710.

L'armée des ennemis étoit composée de soixante-dix bataillons , & soixante-dix escadrons, sans les garnisons : la nôtre , de soixante - dix bataillons , y compris toutes les garnisons , & trente-un escadrons.

Vers le 10 Juillet , le gros de l'armée ennemie commença à défiler du côté de Coni & de Démon. Je me contentai de pousser quelques bataillons à Colmars , & de me camper moi-même sur le col de Vaars. Je rapprochai de Briançon les bataillons de la Maurienne , & fis marcher à Grenoble douze escadrons , & dix à Monestiers , afin qu'ils eussent moins de chemin à faire pour gagner

== le Var , fans pourtant encore s'éloigner
1710. de la Savoie.

Les ennemis , pour me jeter dans l'incertitude de leur véritable projet , & me donner jalousie de par-tout , firent avancer à Oulx , & puis à Salbetran M. de Rébender , avec une douzaine de bataillons. M. de Shulembourg se présenta en même temps dans la ville d'Aost , avec quatre bataillons & de la cavalerie ; sur cela , je marchai à Guillestre , & pouffai quelques bataillons vers Briançon & la Maurienne.

Enfin , vers le 21 Juillet , le Comte de Thaun , avec le gros de l'armée , passa le col de l'Argentiere , & entra dans la vallée de Barcelonette. Sur cela je marchai de Guillestre , & me portai au Château de Vaars ; poste excellent sur la montagne de même nom , qui barroit totalement l'entrée du Dauphiné , donnoit la main au camp de Tournoux , dont il n'étoit éloigné que de deux petites lieues , & se pouvoit garder sûrement

ment avec douze bataillons. Ma droite ~~étoit~~ étoit aux ruines du vieux Château, 1710. & couverte par la rivière de Vaars, laquelle coulant par des précipices impraticables jusqu'auprès de Guillestre, assûroit ma communication avec cette petite ville, d'où je tirois mes vivres. Ma gauche étoit à la grande montagne, qui sépare la vallée de Sécrins d'avec celle de Vaars.

J'envoyai le sieur de Chamarande, Lieutenant Général, avec quelques troupes, renforcer le camp de Tournoux, de maniere qu'il y avoit quinze bataillons. Je campai au col de Vaars une brigade d'Infanterie, & deux régimens de Cavalerie ou Dragons, pour mieux observer les ennemis.

Le Comte de Thaun attaqua le Château de l'Arche, qui se trouvoit dans une petite plaine, au débouché du col d'Argentiere : il s'en rendit maître en deux jours ; & le 26, il vint camper à Fouiloufe. Le 27, il fit descendre de

~~=====~~ 1710. gros détachemens sur S. Paul & le Caſtelet ; ſur quoi les troupes , que j'avois placées au col de Vaars , ſe replierent ſur moi. Les ennemis occuperent enfuite le Caſtelet & les hauteurs à côté du col de Vaars , vis-à-vis de mon camp ; ils avoient auffi fait avancer dans la vallée de S. Pierre & du château Dauphin quelques troupes & beaucoup de Barbers : ce qui m'obligea à laiſſer à Guilleſtre une brigade d'Infanterie , tant pour n'être point inquiété dans notre communication avec Briançon & Queyras , que pour renforcer le camp de Rouſſe en Queyras , ſ'il en étoit beſoin , ou me joindre , n'y ayant du château de Vaars à Guilleſtre , que deux lieues. Je plaçai auffi auprès du Mont-Dauphin deux bataillons , & onze eſcadrons : je fis venir de Provence à Colmars le ſieur d'Artagnan avec trois bataillons , & deux régimens de Dragons , afin de tenir la communication libre de ce côté-là avec le camp de Tournoux , comme je faiſois du mien.

Le Général Rebender , pour nous donner jalouſie , & tâcher de nous dé- 1710.
 placer, s'avança le 29 Juillet ſur le Mont-
 Genevre; mais , comme nous ne fîmes
 ſur cela aucun mouvement , & que M.
 Dillon, que j'avois laiffé au camp de
 Briançon , l'incommodoit fort par ſes
 partis, il ſe retira bientôt à Sefanne , où
 il fut joint par le Baron de S. Remi , &
 quelques bataillons.

Dans le même temps que les enne-
 mis faiſoient tous ces différens mouve-
 mens , je reçus un Courier du Duc de
 Roquelaure , Commandant en Langue-
 doc, pour me donner avis que deux
 mille hommes avoient débarqué auprès
 de Cette , dont ils s'étoient rendus
 maîtres; qu'ils s'étoient enſuite avancés
 à Agde , & qu'il y avoit à craindre que
 les Mal-intentionnés ne ſe joigniſſent à
 eux, ſi l'on ne les chaffoit au plutôt ,
 qu'ainſi il me prioit de lui envoyer
 promptement des troupes. J'avois de
 tous côtés tant d'affaires ſur les bras, que

===== je ne pus faire ce qu'il souhaitoit; & de
 1710. plus, comme j'avois découvert les vé-
 ritables projets des ennemis, j'étois sûr
 qu'en arrêtant le Comte de Thaur sur
 cette frontiere, j'empêcherois que la
 descente n'eût les effets que l'on s'étoit
 proposés. Voici le fait comme j'en avois
 rendu compte au Roi, & dont j'avois
 été informé par différens endroits, même
 par lettres interceptées, & par l'aveu de
 ceux qui y étoient engagés.

Les ennemis comptoient de se rendre
 maîtres de la vallée de Barcelonette;
 après quoi ils auroient fait venir toute
 leur cavalerie, qu'ils avoient laissé ex-
 près auprès de Coni : ils se feroient
 ensuite alongés par leur gauche sur la
 Durance, & après avoir passé cette ri-
 viere, ils se feroient campés à Gap, en
 conservant leur communication avec le
 Piémont, par le moyen des troupes
 qu'ils auroient postées au col de Pontis,
 de l'Echalette, des Orres, & de Par-
 paillon : en même temps les Mal-inten-

nionnés, & les nouveaux Convertis du Dauphiné, devoient se soulever & se joindre tous ensemble auprès de Dye, où ils avoient à cet effet fait passer plusieurs Refugiés, & nombre d'armes. 1710

La descente à Cette se devoit faire dans le même temps que les ennemis entreroient en Dauphiné, & les nouveaux Convertis, à l'appui des troupes, devoient se soulever en Dauphiné & en Languedoc.

Les Révoltés devoient se communiquer par le long de la Dromme, & de la vallée de Crette, & de là par le Vivarais. Les ennemis, dans cette situation, se seroient emparés par leurs derrieres, sans coup férir, de Sisteron, Seyne & Digne, & nous auroient ainsi coupé la communication avec la Provence.

Quelques troupes, que j'envoyai dans le Diois, firent que personne n'osa remuer, & la position que j'avois prise, rendoit l'exécution du projet des ennemis impraticable; mais aussi je ne pou-

Eij

~~Il~~ vois secourir le Duc de Roquelaure. Le
1710. Duc de Noailles, qui commandoit en Roussillon & Lampourdan, se trouvant moins occupé & plus près, prit ce qu'il avoit de meilleures troupes, & de plus ingambes, & se transporta avec une extrême diligence en Languedoc, de sorte que le sieur de Seissan, qui commandoit les ennemis, ne voyant aucun soulèvement dans la Province, & craignant tout d'un coup d'être écrasé, regagna promptement ses vaisseaux.

Le Comte de Thaun, ne voyant plus moyen de pouvoir exécuter son projet, & se trouvant d'ailleurs fort incommodé par la multiplicité des Gardes & des Escortes de convois, résolut de regagner le Piémont; mais craignant que dès qu'il auroit repassé le col de l'Argentiere, nous ne nous portassions avec toutes nos forces sur le Général Rebender, il détacha, le 12 Août, huit bataillons pour le renforcer. Ces troupes passerent par la vallée de Maurin, par le col Loup, de là

dans la vallée du château Dauphin, & ~~puis~~ puis ayant passé par le col Laniel, elles ^{1710.} entrèrent dans le haut de la vallée de Queyras. Cela me fit d'abord appréhender qu'elles n'eussent envie d'attaquer le camp de Rouffe en Queyras, où j'avois laissé M. de Cadrieu, Maréchal de Camp, avec sept bataillons. La conservation de ce poste étoit très-importante, d'autant que je considérois Queyras comme le chemin couvert de Briançon : si les ennemis s'en étoient emparés, nous ne pouvions, qu'avec danger, ou grosse escorte, communiquer d'Embrun avec Briançon.

Le camp de Rouffe, au dessus du château de Queyras, quoique d'une grande étendue, étoit facile à garder, & j'étois sûr, que, si la tête ne tournoit pas à ceux qui y commandoient, nous aurions toujours le temps d'y arriver en force : la droite étoit sur une hauteur escarpée à Pic, le front étoit sur un rideau fort élevé, avec un ruisseau en

== avant, la gauche étoit appuyée à la grande
 1710. montagne auprès du col d'Issoire : l'on y
 arrivoit par les dertieres, sans être même
 vu par les ennemis. De Briançon, par
 le col des Ayes, on pouvoit y être en
 cinq heures de marche : de Guillestre,
 par le long du torrent de Guill, il ne
 falloit pareillement que cinq heures. Il
 y avoit de plus, entre ce dernier passage
 & celui des Ayes, deux autres cols pour
 entrer en Queyras.

Pour obvier à toute entreprise de la
 part des ennemis, je fis marcher cinq
 bataillons au col de Furfande, & j'en
 plaçai autant auprès de Guillestre.

Le 14 Août, l'armée ennemie dé-
 campa de Foulieuse, reprenant le che-
 min de la vallée de Sture, par où elle
 étoit venue. J'avancai dans l'instant à S.
 Paul sur l'Abbaye, avec douzè batail-
 lons, & je poussai à Barcelonette deux
 brigades du camp de Tournoux, afin
 d'être plus à portée de gagner le Var, si
 les ennemis passoient le col de Tende,

& descendoient dans le Comté de Nice ;
 mais enfin, au bout de quelques jours, 1710
 j'appris que les ennemis s'étoient rapprochés de Pignerol , & que le corps ,
 qui étoit entré dans le haut de la vallée
 de Queyras , avoit continué son chemin
 par le col de la Maye , & avoit joint , à
 Oulx , le Général Rebender ; ainsi je
 remarquai à Briançon , & remis toutes les
 troupes dans la même position , où elles
 étoient au commencement de la cam-
 pagne. Le Comte de Thaun vint , le 28 ,
 camper au dessus de Sezanne , avec toute
 son armée ; sur quoi j'avantai quelques
 brigades derriere la Vachette , & ren-
 forçai mon camp , auprès de Briançon ,
 de plusieurs troupes que je retirai de la
 vallée de Barcelonette.

Au mois d'Octobre , les deux armées
 se séparèrent pour entrer dans des quar-
 tiers d'hiver.

Vers la fin du mois d'Août , l'Archi-
 duc défait totalement auprès de Sarra-
 gosse , l'armée du Roi d'Espagne , qui

s'y trouva. S. M. C. se retira du côté
 1710. de Burgos, pour en rassembler les dé-
 bris ; sur quoi le Duc de Noailles de-
 manda vivement qu'on lui donnât un
 gros corps de troupes , afin qu'il pût
 entrer en Catalogne , & , par cette di-
 version , obliger l'Archiduc à revenir
 sur ses pas. Philippe V , dans l'embarras
 où il se trouvoit , m'avoit demandé pour
 Général ; mais le Roi n'avoit pas voulu
 me retirer du commandement des fron-
 tières d'Italie. Dans cette circonstance ,
 je me crus en devoir , par la connoissance
 que j'avois de l'Espagne , de dire mon
 avis : il se trouvoit opposé à la propo-
 sition du Duc de Noailles. Je représen-
 tai donc ce que je croyois qu'il conve-
 noit de faire ; & voici mon raisonne-
 ment. Rien ne pouvoit être plus avan-
 tageux à l'Archiduc , que l'idée d'une
 diversion en Catalogne par le Roussil-
 lon , d'autant que le Comte de Starem-
 berg , Général de ce Prince , auroit été
 charmé de voir l'armée de France atta-

chée à un siège , afin d'avoir le temps ~~de~~
 de chasser totalement le Roi d'Espagne 1710.
 hors de la Castille , & de donner la
 main à l'armée de Portugal ; après quoi ,
 il seroit revenu , avec toutes ses forces
 réunies, faire contre nous une guerre à
 l'ordinaire en Catalogne. Je soutenois
 donc que le seul moyen de sauver
 S. M. C. étoit de faire entrer tout au
 plutôt une armée par la Navarre ; ce
 qui seroit une diversion réelle & effi-
 cace. Car si le Comte de Staremborg
 ne revenoit pas sur l'Ebre , pour nous
 faire tête , nous aurions repris l'Arra-
 gon en aussi peu de temps qu'on l'avoit
 perdu ; & au pis aller , nous serions restés
 maîtres de tout le pays en deçà de l'Ebre ,
 depuis Miranda-di-d'Ebro , jusques à
 Lerida. Si Staremborg revenoit sur l'E-
 bre , sa jonction avec le Portugal deve-
 noit presque impossible ; & le Roi d'Es-
 pagne se pouvoit aisément soutenir de
 l'autre côté du Tage , retourner même à
 Madrid , former une nouvelle armée

==== pendant l'hiver, & , dans le printemps ,
1710. manœuvrer , de concert avec l'armée de France , qui seroit en Navarre , pour rechasser les ennemis de l'Arragon. De plus , les Espagnols voyant qu'on songeoit sérieusement à soutenir S. M. C. auroient été par-là encouragés à demeurer fideles , & à assister leur Roi.

Non-seulement ce que je propoisois étoit plus utile pour le Roi d'Espagne , mais nous en tirions aussi un avantage certain pour la France ; car nous ne pouvions douter que , l'Espagne soumise , les ennemis ne revinssent par-là , avec toutes leurs forces , attaquer nos frontieres. Ainsi il valoit beaucoup mieux pour nous , de faire la guerre sur l'Ebre , dans l'Arragon ou la Navarre , que sur la Bidassoa , aux portes de Bayonne , ou dans le Roussillon.

Je voulois donc que M. le Duc de Noailles marchât incontinent à Pampelune avec toutes ses troupes ; & comme l'arriere saison approchoit , j'au-

rois détaché de mon armée dix batail-
lons, & vingt escadrons pour le joindre. 1710.
Mon avis ne fut point suivi, & l'on
resta les bras croisés, en attendant qu'on
eût fait les préparatifs pour le siege de
Gironne, auquel le Duc de Noailles
avoit déterminé la Cour.

Au mois d'Octobre, j'eus ordre d'en-
voyer en Roussillon trente-quatre batail-
lons, & trente-un escadrons. Toutefois
le Duc de Noailles ne put être en état,
qu'à la fin de Décembre, de se mettre
en mouvement; & peu s'en fallut qu'il
n'échouât dans son entreprise, à cause
des pluies continuelles qui le désolèrent.
Par bonheur pour lui, les affaires du
Roi d'Espagne changerent alors de face.
Le Duc de Vendôme commandoit l'ar-
mée, Philippe V ayant demandé ce
Général, sur le refus que Sa Majesté
avoit fait de m'y envoyer. Le Roi d'Es-
pagne avoit trouvé moyen de ramasser
une armée: il étoit remarché aux enne-
mis, & leur avoit donné bataille à Vil-

1710.

laviciofa. Quoique Staremborg eût eu l'avantage de cette journée , néanmoins la perte que celui-ci avoit faite , la veille , des troupes Angloifes dans Brihuega , au nombre de quatre mille hommes , jointe au manque total des vivres , l'obligea de fe retirer avec une telle précipitation & un tel défordre , que fon armée fe trouva réduite à cinq ou fix mille hommes de pied , ou de cheval , quand * Voy. il rentra en Catalogne * ; de maniere la note qu'il ne put fonger à fecourir Gironne , n. 3. & le Duc de Noailles s'en rendit maître.

J'avois eu , durant la campagne , quelques négociations fecretes avec la Cour de Turin : on fera peut-être curieux de les favoir. Vers le milieu du mois d'Août , me trouvant en Barcelonette , après la retraite du Comte de Thaun , le fieur le Guerchois , Maréchal de Camp , qui commandoit d'ordinaire dans cette vallée , me dit qu'un nommé Arnaud , Religieux , dont le

Duc de Savoie se servoit en beaucoup d'affaires , avoit parlé au nommé Laurent , Procureur de la susdite vallée , au sujet de la guerre qui étoit entre le Roi & S. A. R. Il lui avoit donné à entendre que l'on pourroit aisément trouver les moyens de s'accommoder , & lui permit de le citer dans l'occasion. Je dis à M. le Guerchois que le sieur Laurent pouvoit aller trouver le Pere Arnaud , & asûrer, en termes généraux , que , de notre côté , l'on seroit toujours enclin à écouter des propositions de paix. Je crus que tout cela n'étoit que discours en l'air ; mais , le 5 Septembre , le sieur Laurent me vint trouver auprès de Briançon , & m'apporta une lettre du P. Arnaud , qui marquoit que S. A. R. écouteroit volontiers les propositions qu'on lui feroit , pourvu qu'il y pût trouver la sûreté de ses Etats , & un dédommagement pour les Places qu'on lui avoit rasées.

1710.

===== Pour cela , il demandoit que nous
1710. lui donnassions Briançon ou Barraux ,
Antibes & Monaco. Avant que de
donner aucune réponse , j'écrivis à la
Cour , & je reçus les instructions , &
les pouvoirs nécessaires ; après quoi ,
j'envoyai au Pere Arnaud le Mémoire
suivant.

» Le Roi est si porté à s'accommo-
» der avec Son Altesse Royale , qu'il
» m'a chargé d'entrer en négociation ,
» & m'a envoyé les pouvoirs nécessai-
» res. Ainsi , pour abréger la matiere ,
» & parvenir à une prompte conclusion ,
» je prends la liberté de proposer à Son
» Altesse Royale de vouloir bien or-
» donner à quelque personne de con-
» fiance de s'aboucher avec moi , afin
» qu'informé des véritables intentions
» de S. A. R. je puisse faire les pro-
» positions convenables. En cas que Son
» Altesse Royale ne juge pas à propos
» de m'envoyer quelqu'un , je la sup-

» plie de vouloir bien me faire savoir =====
 » par qui , & comment elle souhaite ^{1710.}
 » que je traite l'affaire en question. En
 » mon particulier, je regarderai comme
 » le plus grand bonheur de ma vie, de
 » pouvoir contribuer à la réconciliation
 » parfaite de Sa Majesté avec un Prince,
 » à qui j'ai l'honneur d'appartenir de
 » si près, & pour qui j'ai un respect
 » infini «.

Je fus , pendant près de trois semaines , sans avoir de réponse ; mais enfin , le 4 Octobre , le sieur Laurent me vint trouver , & me dit que le Pere Arnaud lui avoit vivement représenté que Son Altesse Royale ne pouvoit entrer en négociation avec la France , sans être sûr d'y trouver des avantages considérables. Il donnoit aussi à entendre qu'il conviendrait qu'il se fît une ligue avec les Vénitiens , & les autres Princes d'Italie : il offroit sa médiation pour la paix générale ; il proposoit , moyennant le

== 1710. Traité, de demeurer neutre, ou bien de ne point faire paroître au Public, qu'il fût d'accord avec la France, mais de rester en apparence uni avec les Alliés, & seulement de les empêcher de rien entreprendre de nos côtés. Tout cela me paroissoit d'un homme qui vouloit battre la campagne, & tâcher de découvrir ce que nous lui offririons, afin de s'en faire un mérite auprès des Alliés. La victoire que, dans ce temps-là, l'Archiduc venoit de remporter en Espagne, ne contribua peut-être pas peu à le tenir en suspens; car l'on pouvoit naturellement supposer l'Archiduc totalement maître de l'Espagne; & par conséquent toute guerre finie dans ce pays-là. Aussi, sans la fidélité inouïe des Espagnols, & la faute grossière que l'Archiduc commit, en ne s'emparant pas de la Navarre, contre l'avis du Comte de Staremberg, le Roi Catholique eût été hors d'état de recevoir aucuns se-

cours de France , & par conséquent eût été
 été bientôt écrasé. 1710.

Quoique je n'espérais pas grand succès de ma négociation , toutefois , comme la Cour ne vouloit pas la rompre , j'écrivis la Lettre suivante au Duc de Savoie , le 5 Octobre.

» L'affaire , dont il s'agit , ne peut
 » être traitée trop secrètement ; mais
 » comme , en même temps , il est nécessaire , pour avancer matière , de
 » commencer à mettre quelque chose en
 » forme , j'ai cru qu'en vertu des pouvoirs que j'ai reçus du Roi , & vu la
 » manière avantageuse dont V. A. R. s'est expliquée à mon égard , je devois
 » préférer à toute autre voie celle
 » de m'adresser en droiture à V. A. R.
 » & de lui envoyer un Mémoire , que
 » je la supplie de vouloir bien faire
 » apostiller. Vous n'y verrez point de
 » Figures de Rhétorique , mais un discours
 » simple , tel qu'il convient à un
 » homme de mon métier «.

M É M O I R E.

710.

» PERSONNE ne peut douter que le
» le Roi ne souhaite de bonne foi la
» paix avec Son Altesse Royale, puis-
» que l'intérêt de Sa Majesté s'y trouve :
» l'on a aussi lieu de croire que celui
» de Son Altesse Royale s'y trouvera
» pareillement. C'est dans cette vue que
» Sa Majesté m'a chargé de donner tou-
» tes les assurances nécessaires de son
» consentement à tout ce qu'on pourra
» raisonnablement lui demander.

» Comme Son Altesse Royale sou-
» haite qu'on lui rende compte des
» avantages & secours qu'elle recevrait
» de S. M. T. C. , il est bon , avant
» de les expliquer , de faire les réflexions
» suivantes ; après quoi , S. A. R. fera
» plus en état de juger de la solidité des
» offres de Sa Majesté Très - Catho-
» lique.

» Les prétentions de l'Empereur sur
» toute l'Italie , les maximes constantes

» du Conseil de Vienne , & les chi-
 » canes que cette Cour fait journalle- 171
 » ment à Son Altesse Royale , pour élu-
 » der l'exécution de ses Traités , toutes
 » ces choses font juger que , dès que
 » l'Empereur sera débarrassé de la guerre
 » avec la France , & qu'il n'aura plus
 » besoin de Son Altesse Royale , non-
 » seulement il ne sera plus question ,
 » ni du Vigevénasque , ni d'un équi-
 » valent ; mais qu'il voudra encore
 » ôter à Son Altesse Royale ce qu'il lui
 » a déjà donné , & le réduire au même
 » état de soumission que les Princes
 » d'Italie. Son Altesse Royale , à la pé-
 » nétration de laquelle rien n'échappe ,
 » fait bien , qu'en ce cas elle ne pourra
 » se défendre qu'avec ses propres forces ;
 » car il n'y aura plus de puissance en
 » Europe , ni à portée , ni en volonté
 » de la secourir. La France ne songera
 » plus qu'à jouir de la paix , & à
 » se rétablir des maux causés par la
 » guerre. L'Angleterre. & la Hollande

„ feront dans le même esprit, puisque ce
 1710. „ sera leur intérêt, & ne voudront de long-
 „ temps se rembarquer dans une guerre, à
 „ moins qu'il ne s'agisse du commerce.
 „ Reste donc la Maison d'Autriche, la-
 „ quelle, suivant toujours les mêmes
 „ vues d'agrandissement, données par
 „ Charles-Quint, ne manquera pas de
 „ tâcher de profiter de l'occasion; &
 „ comme Son Altesse Royale peut être
 „ le seul, ou du moins le premier ob-
 „ stacle à ses vastes projets, ce sera par
 „ elle, qu'elle voudra commencer.

„ Son Altesse Royale fait mieux que
 „ personne les mesures qu'elle doit pren-
 „ dre, pour prévenir de pareils incon-
 „ vénients; mais il paroît, à vue de
 „ pays, qu'il n'y en peut avoir de so-
 „ lides, qu'en se liant avec la France.
 „ Voici donc, en gros, ce que le Roi
 „ offre.

„ 1.^o La restitution, de part & d'au-
 „ tre, des Etats que l'on s'est pris de-
 „ puis le commencement de cette guerre.

» 1.^o La cession entière des droits du
 » Roi d'Espagne sur l'Etat & Duché de ^{1710,}
 » Milan, que S. M. C. abandonne sans
 » réserve à S. A. R. pour lui & ses Suc-
 » cesseurs.

» 3.^o L'union des forces du Roi à
 » celles de S. A. R., tant pour la con-
 » servation de la partie du Milanéz,
 » qu'elle possède, que pour le recou-
 » vrement de l'autre partie de cet Etat,
 » que l'Empereur s'est réservé, & dont
 » le Roi d'Espagne, à qui, de droit, le
 » tout appartient, aura fait la cession à
 » S. A. R.

» 4.^o Un parfait concert entre S. M.
 » T. C. & S. A. R., tant pour la quan-
 » tité, que pour la qualité des secours
 » qu'on lui fournira, & dont on laissera
 » le commandement absolu à S. A. R.

» 5.^o S. M. T. C. donnera les sub-
 » sides nécessaires, à proportion de ce
 » que S. A. R. recevrait des Alliés. Cet
 » article demande une plus ample ex-
 » plication, & ne peut être entièrement

» fixé, qu'on n'entre dans un plus grand
1710. » détail.

» 6.^o S. M. T. C. reconnoîtra S. A. R.
» pour Roi de Lombardie «.

Le sieur Laurent me revint trouver le 21 Octobre, & me dit d'abord que le Duc de Savoie avoit mandé au Pere Arnaud de rompre toute correspondance, mais que pourtant le S^r Lanfranc, Secrétaire du Cabinet de ce Prince, avoit envoyé un long Mémoire à ce Pere, afin de me le communiquer. Cette façon d'agir me surprit : toutefois, comme la Cour ne vouloit pas rompre la négociation, je raisonnai à fond avec Laurent sur les matières qui y étoient contenues. 1.^o L'on vouloit que le Roi dédommageât le Duc de Savoie de toutes les places qu'on lui avoit rasées; 2.^o que S. A. R. retînt Exilles & Fenestrelles; 3.^o qu'on mît garnison Suisse dans Briançon & Barraux, pour la sûreté de l'exécution du Traité; 4.^o qu'on donnât à S. A. R. Monaco.

Sur

Sur le premier point, je répondis que c'étoit en considération des places qu'on avoit rasées , que S. M. T. C. vouloit bien céder Exiles & Fenestrelles : que le second point étoit répondu par le premier : que par rapport au troisieme , Sa Majesté ne pouvoit en aucun cas consentir à mettre entre les mains d'aucuns étrangers deux places qui étoient les clefs de son Royaume ; & qu'à l'égard du dernier article , le Roi ne pouvoit , ni en honneur , ni en conscience , disposer d'un bien qui n'étoit pas à lui. Que d'ailleurs si les affaires de S. A. R. demandoient quelque secours d'argent , S. M. T. C. l'aideroit autant que ses propres finances lui pourroient permettre , sans toutefois s'engager à rien par un traité public.

1710.

Je renvoyai le sieur Laurent avec cette réponse , qu'il porta lui-même au sieur Lanfranc à Turin ; mais je ne pus en avoir la réponse qu'après mon retour à Saint - Germain : car ayant reçu les quartiers d'hiver , & les ennemis s'étant

Tome II.

F

===== pareillement retirés , je séparai l'armée
1710. & m'en retournai à la Cour dans les premiers jours de Décembre.

===== Cet hiver , l'Abbé Gautier vint à
1711. Versailles , avec des propositions de paix de la part de l'Angleterre ; ce qui déterminina le Roi à me faire mander au Duc de Savoie , que s'il avoit quelque chose à proposer , il falloit que cela fût par le canal de la Reine d'Angleterre , sans laquelle la France étoit résolue de ne plus traiter avec aucune Puissance. Je ne parlerai de la part que j'eus dans cette négociation , qu'après avoir fini ce qui regarde mes campagnes ; je me contenterai seulement ici de dire un mot de l'Abbé Gautier , dont la fortune a été des plus bizarres. Sa naissance étoit toute des plus ordinaires , & ses facultés à l'avenant , c'est-à-dire , très-pauvre. Etant Sacristain de la Paroisse de Saint-Germain-en-Laye , son ambition fut de devenir un des Clercs de la Chapelle du Château , qui peut valoir environ

de trois à quatre cents livres par an. ~~=====~~
 L'Abbé du Vivier, Maître de ladite Cha- 1711.
 pelle , fâché de ce qu'il cherchoit ce pe-
 rit emploi , par un autre canal que le
 sien , ne parla pas avantageusement de
 lui au Roi , si bien que d'autres gens qui
 y aspiraient , se déchaînant contre lui ,
 il prit le parti d'aller chercher for-
 tune ailleurs. Il trouva moyen d'être un
 des Chapelains du Maréchal de Tallard ,
 Ambassadeur en Angleterre : puis la
 guerre étant survenue , il se mit en la
 même qualité auprès du Comte de Gal-
 las , Ambassadeur de l'Empereur. Cela
 lui donna occasion de connoître la Com-
 tesse de Jersey , qui y alloit entendre la
 Messe ; & comme le Comte de Jersey ,
 Grand-Chambellan de la Reine , avec
 quelques autres , songeoient à culbuter
 le ministère de Godolphin & de Marlbo-
 rough , & que cela ne se pouvoit qu'en
 faisant la paix avec la France , la Com-
 tesse indiqua Gautier à son mari , comme
 un homme dont on pourroit se servir sans :

Fij

== soupçon. On lui parla , & l'on s'en servit à porter des messages en France. La familiarité qu'il avoit chez le Comte de Gallas , lui fournissant souvent le moyen d'avoir des passe-ports , il s'en acquitta avec esprit ; & enfin ce fut par lui uniquement que passa la négociation. Le Comte d'Oxford , devenu premier Ministre , le regardoit comme son homme de confiance. M. de Torcy en faisoit de même ; & il fut si bien profiter de la bonne opinion qu'on avoit de lui , qu'il se fit trente à quarante mille livres de rente , soit en pensions , ou en Abbayes.

Monseigneur le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole , le 14 Avril , âgé de cinquante ans : c'étoit un très-bon Prince , d'un génie médiocre , toutefois sensé. Jamais Roi n'eut un meilleur fils ; toujours attentif à faire sa cour , & à ne se mêler de rien , qu'autant qu'il plaisoit à son pere.

Je partis au mois de Mai pour me rendre en Dauphiné , & j'arrivai à Gre-

noble le premier de Juin : après avoir ~~donné~~ donné tous les ordres nécessaires , je ^{1711.} m'en allai en Provence , afin de visiter moi-même les bords du Var , depuis son embouchure jusqu'à sa source : après quoi je retombai en Barcelonette le 13 Juin , & de là je me rendis à Briançon.

Les ennemis commençoient à s'assembler dans la plaine de Piémont , auprès d'Orbassan & de Vignon , & ils faisoient de grands préparatifs à Coni ; ce qui sembloit dénoter un dessein sur le Comté de Nise , ou sur la Vallée de Barcelonette.

Pour être en état de m'opposer aux ennemis , de quelque côté qu'ils se portassent , j'allai camper à Guillestre , avec vingt-quatre bataillons.

J'en plaçai dix dans le camp de Tournoux , quatre à S. Martin-d'Entraune , près la source du Var , & quatre à S. Laurent-du-Var. Je répandis quinze escadrons , depuis Gap jusqu'à Fréjus , & sept le long du Rhône , devers Valence

== & Montelimart. Je laissai, tant à Brian-
5711. çon qu'en Queyras, quinze bataillons, &
cinq en Maurienne & en Tarentaise, avec
sept escadrons. Dans cette position, par
ma droite je pouvois arriver en cinq
jours sur le Var, avec trente-six bataillons
& vingt-deux escadrons; ce qui étoit
suffisant pour en défendre le passage,
d'autant que les bords en sont difficiles,
& que de plus j'avois fait faire de bons
retranchemens. Si les ennemis se por-
toient du côté de la Maurienne, ou de la
Tarentaise, par le moyen du Galibier j'y
aurois été trois jours plutôt qu'eux, avec
tel nombre de troupes qu'il m'auroit
plu.

Dans les premiers jours de Juiller,
toute l'infanterie ennemie s'enfouma
dans la Vallée de Suse, à l'exception de
deux bataillons qui restèrent dans celle
de Sture; leur cavalerie prit la route
de la vallée d'Aost, & le Duc de Savoie
partit de Turin pour Suse. Sur quoi je
fis remarcher par la gauche toutes nos

troupes , laissant la droite au camp de ~~=====~~
 Tournoux , & la gauche à Valoire , afin 1711.
 d'être toujours en état de me présenter
 également de par-tout , si les ennemis fai-
 soient quelques contre-marches. Enfin je
 n'eus plus lieu d'être en doute du projet
 du Duc de Savoie : car le 6 Juillet , ayant
 passé le Mont-Cenis , il campa à l'Anne-
 bourg avec partie de son armée ; & le
 lendemain il s'avança à Termignon , d'où
 il détacha quatre mille hommes , pour
 aller au col de la Vanoise , afin d'obli-
 ger nos troupes d'abandonner la Taren-
 taïse , & de pouvoir donner la main à
 ce qui devoit passer par le petit Saint-
 Bernard.

Je marchai à Valoire , & poussai plu-
 sieurs bataillons à S. Jean-de-Maurienne,
 Aygubelle & Montmelian , afin de faire
 la même manœuvre qu'en l'année 1709.

Le Duc de Savoie ne croyant pas pou-
 voir forcer son chemin en Savoie par la
 Maurienne , suivit peu de jours après le
 détachement qu'il avoit envoyé par la

Fiv

~~1711.~~ Vanoise ; & ayant continué sa marche
1711. par Moutiers , il passa l'Arly auprès de
Conflans , & se campa , la droite à Cheu-
ron , & la gauche à l'Isere. Je repris alors
mon ancien camp de Montmelian ; & au
lieu d'un détachement de quinze cents
hommes , que j'avois tenu auparavant
dans les Bauges , j'y envoyai six bataillons
& deux cents dragons. Je laissai quel-
ques bataillons pour la conservation de
ma communication avec le Galibier par
la Maurienne.

L'armée des ennemis étoit composée
de cinquante-quatre bataillons , & d'en-
viron soixante escadrons ; la nôtre de
quarante - quatre bataillons & vingt-
quatre escadrons : j'entends ce qui étoit
en deçà des montagnes dans le Duché
de Savoie ; car je n'y comprends pas ce
que les ennemis avoient laissé pour gar-
der leur camp retranché près d'Exiles &
des autres postes , non plus que ce que ,
par la même raison , nous avons laissé
auprès de Briançon , de Queyras , &c.

Notre cavalerie qui , en se retirant de ~~Conflans~~ ^{1711.} à Montmelian , avoit été suivie par quelques escadrons ennemis , & des Houffards , tomba en quelque désordre ; mais à l'arrivée du sieur de Cilly , Lieutenant Général , lequel y accourut , tout cessa , & il y eut très-peu de perte. M. de Prades , Brigadier , se retira à Seissel , avec un régiment de Dragons , pour défendre le Rhône : je lui envoyai aussi un détachement d'infanterie.

Les ennemis ne pouvant me déposter de Montmelian qu'en se rendant maîtres des Bauges , & par là des hauteurs qui dominoient mon camp , détachèrent le Général Sumjungen , qui s'avança d'abord au Chastelard : le sieur de Maulevrier , qui étoit posté à l'Abbaye d'Aillon , ne crut pas pouvoir s'y maintenir , & se retira devers mon camp ; sur quoi les ennemis gagnèrent le col & les bois de la Linde , d'où je ne pouvois plus les empêcher de venir à la Thuile , & sur les hauteurs de Mont-



1711. melian : ainsi ne pouvant avec prudence rester plus long-temps dans mon camp , je me retirai le 21 Juillet au matin , & campai , le cul à des montagnes , sur le bord de la plaine , depuis Chapareillan jusqu'à Saint-Bardaux à une demi-lieue de Chambery , d'où j'eus soin d'évacuer tout ce que nous y avions de magasins.

Je restai un jour entier dans ce camp , pour faire voir aux ennemis que nous ne fuyions pas ; & le 23 j'allai prendre le camp de Barraux , à une lieue & demie de Montmelian.

Je l'avois reconnu deux ans auparavant , dans l'intention de le prendre alors , si les ennemis s'étoient rendus maîtres des Bauges : ma droite étoit sur des hauteurs auprès de l'Isère , ma gauche à une chaîne de montagnes très-escarpées , au haut desquelles cependant j'avois un poste de deux cents hommes qu'il étoit impossible d'en chasser : j'avois avec moi trente-cinq bataillons , & quoique le poste fût tout des plus excellens , je fis

travailler en diligence à de bons retranchemens , afin d'être en état de faire de ~~1711.~~ 1711. gros détachemens s'il en étoit besoin.

J'envoyai M. de Cilly , Lieutenant Général, avec ma cavalerie & huit cents hommes de pied derriere les Echelles , pour empêcher les ennemis de faire des courses du côté de Lyon : je mis le sieur Cadrieu , Maréchal de camp , auprès du château d'Entremont , avec quinze cents hommes de pied & quelques Dragons , pour que les Partis-bleus ne pussent se glisser dans le voisinage de Grenoble , & infester nos derrieres.

La position où j'étois , couvroit Barreaux & Grenoble , & je conservois , par le moyen d'un pont que j'avois fait sur l'Isere à Pontchara , ma communication avec la Maurienne & Briançon. Pour cet effet , j'avois placé vis-à-vis de Montmelian quatre bataillons & un régiment de Dragons , afin d'observer les mouvemens des ennemis , & d'empêcher qu'ils ne pussent refaire le pont que j'avois dé-

truit en me retirant. Je mis deux ba-
 1711. taillons à Aiguebelle , où commence
 l'entrée de la Maurienne : ils devoient
 tenir un détachement de cent hommes
 vis-à-vis de Fréterive , & avoir conti-
 nuellement des partis au dessus de Con-
 flans , pour observer ce qui se passoit sur
 les derrieres des ennemis. Comme l'Arc
 n'étoit point encore guayable , je me con-
 tentai d'ordonner des patrouilles , & je
 laissai trois bataillons pour la garde de
 Saint - Jean & de Valoire. J'avois des
 chemins bien accommodés pour me por-
 ter diligemment de mon pont à Aigue-
 belle , à Saint - Jean & à la Grave ,
 moyennant quoi j'étois sûr de ne point
 être surpris , ni devancé par les enne-
 mis , à moins que tous les Commandans
 des troupes , qui faisoient ma chaîne , ne
 s'endormissent de concert.

Comme le camp de M. de Cilly n'é-
 toit pas assez considérable pour arrêter
 les ennemis s'ils y marchaient en force ,
 j'envoyai ordre que les Milices Bour-

geois de Lyon montassent de grosses ~~gardiennes~~
gardes au pont de la ville sur le Rhône, 1711.
en attendant que les vingt-cinq escadrons, qui avoient ordre de venir d'Alsace, y fussent arrivés.

L'armée ennemie parut le 28 dans la plaine vis-à-vis de nous, & se campa auprès du château des Marches, la droite près l'Abbaye de Miannes, & la gauche auprès de Francin, à un quart de lieu en deçà de Montmelian : comme ils étoient obligés de suivre l'Isère, le canon que nous avions placé à la Chavane, causa assez de mal à leurs colonnes. Les ennemis envoyèrent prendre possession de Chambery, & toute la cavalerie s'y campa.

Au bout de quelques jours, mes retranchemens étant finis, je détachai dix bataillons de notre camp pour la Croix-d'Aiguebelle & Aiguebelle, afin de n'avoir aucune inquiétude pour la Maurienne, d'autant que les rivières commençoient à devenir guayables.

Le 8 du mois de Septembre , l'armée ennemie décampa du château des Marches , & reprit la route de Saint-Pierre-d'Albigny & de Conflans , pour regagner ensuite le Piémont par le même chemin qu'ils étoient venus. J'avois calculé que , vu notre position & celle des ennemis , je pourrois arriver sur Exilles plusieurs jours avant eux , & qu'étant une fois placé , j'en ferois le siège sans craindre que la place pût être secourue ; j'avois fait secrètement en conséquence toutes les dispositions ; & dès que je vis les ennemis en marche , sous prétexte de craindre pour ma ligne de la Maurienne , je pouffai nombre de bataillons vers Aiguebelle & Saint-Jean. Voici mon arrangement.

Messieurs d'Asfeld & de Dillon devoient partir le 13 d'auprès de Briançon avec quatorze bataillons & un régiment de Dragons , & se trouver le 16 vis-à-vis du camp de Saint-Colomban de l'autre côté de la Doire. M. de

Broglie devoit partir en même temps de S. Martin-d'Arc, avec douze batail- 1711.
lons , remonter la Haute-Maurienne ,
gagner le petit Mont-Cenis , & s'em-
parer des Tétines & de la Touille , &
se trouver , ledit jour 16 , au dessous
du camp de S. Colomban , donnant à
connoître son arrivée par des fusées &
des fumées. M. d'Asfeld devoit passer
la Doire , au dessous de Chaumont ,
monter aux Ramals , & par-là attaquer
M. de la Roque , en même temps que
M. de Broglie attaqueroit par les hau-
teurs.

Il n'étoit pas naturel de croire que
le Comte de la Roque voulût demeurer
dans une si mauvaise situation , où il
courroit risque d'être pris avec toutes
ses troupes. Ainsi , indubitablement , il
se seroit retiré devers Suze , & nous
aurions fait le siège d'Exilles : mais la
vivacité du Marquis de Broglie , ou plu-
tôt le desir de faire tout , sans que d'au-
tres y eussent part , fut cause que l'af-

===== faire échoua , dans le temps qu'elle
 1711. avoit, pour ainsi dire, réussi.

Broglie, au lieu de régler ses marches, selon que je lui avois marqué, & d'arriver le 16 à la Touille, y arriva le 15, à la pointe du jour : il reconnut les retranchemens des ennemis. Le 16, au matin, sans attendre de nouvelles de MM. d'Asfeld & Dillon, il attaqua la redoute des quatre Dents. Quelques Soldats & Officiers y entrèrent ; mais, comme les ennemis n'étoient point attaqués par les Ramals, d'Asfeld ne pouvant encore être arrivé, ils jetterent toutes leurs troupes devers Broglie, & l'obligerent à cesser l'attaque, après lui avoir tué ou blessé cent soixante hommes : il se retira ensuite en Maurienne. S'il étoit resté jusqu'au lendemain, malgré son échec, tout réussiroit ; car M. d'Asfeld étoit arrivé le 16 au Puy de Pragelas, & s'étoit, dans l'instant, avancé au col d'Argueil, vis-à-vis d'Exilles. Il avoit même avancé un gros

détachement , pour reconnoître les ennemis , & faire les dispositions pour ^{1711.} attaquer le lendemain. Le Comte de la Roque se voyant pressé par les manœuvres de M. d'Asfeld , & ne sachant pas la retraite du Marquis de Broglie , abandonna le 16 , au soir , ses retranchemens , jeta son canon dans le ruisseau , fit entrer trois cents hommes dans Exilles , & se retira au delà du Ravin de Claret , près de Jaillon , afin d'y attendre les secours qui lui venoient de Savoie , ou du moins empêcher qu'on ne pût couper la communication entre lui & Suze. M. d'Asfeld n'ayant aucune nouvelle de Broglie , & sachant seulement , par le bruit des paysans , qu'il avoit attaqué , & avoit été repoussé , ne crut pas devoir passer la Doire avec ses quatorze bataillons , & se placer entre Exilles & Suze , crainte que le gros de l'armée des ennemis , qui revenoit à tire d'aile , ne lui tombât sur le corps. Il resta donc au-dessus de Chaumont ,

1711. jusqu'au 17, à cinq heures après midi ; dans l'espérance qu'il apprendroit quelque chose de M. de Broglie ; mais voyant que le Comte de la Roque, mieux informé de la retraite de Broglie, & renforcé de cinq ou six bataillons, rentroit dans le camp de S. Colomban, il se retira au Puy de Pragelas, & ensuite au Cotte-Plane, mettant sa gauche à Oulx. Je le fis joindre par les troupes de M. de Broglie, & y arrivai moi-même, le 25 Septembre, avec le reste de l'armée ; de manière que j'y avois cinquante bataillons, & dix-sept escadrons : j'étendis ma droite dans la vallée de Pragelas.

Je peux dire que jamais projet n'avoit été mieux concerté, & n'auroit été plus glorieux pour les armes du Roi, puisque, dans le temps que le Duc de Savoie avoit compté nous en imposer par la supériorité de troupes, & même entraver la France, nous lui enlevions une Place, qui faisoit la sûreté de ses

propres Etats au delà des Monts : nous ~~aurions~~
 aurions peut-être même pris Fenestrelle. 1711.

J'avois laissé M. de Cilly en Savoie avec sept bataillons , & le reste de ma Cavalerie. Les ennemis acheverent le 26, de repasser le Petit S. Bernard ; & vers la fin du mois, le Corps de la Roque se trouva augmenté jusqu'à trente bataillons. Je restai dans ce camp jusqu'au 12 Octobre, que je remarchai à Sezanne ; d'où, le 14, je repassai le Mont Genevre , & allai camper au pont de Serviere, près Briançon.

Je renvoyai quelques troupes en Savoie , de celles qui y devoient hiverner ; & M. d'Asfeld prit aussi la route de la vallée de Barcelonette, avec celles qui étoient destinées pour la Provence. Il marcha aux barricades , au delà du col de l'Argentiere. Les ennemis, à son approche, les abandonnerent, & se retirerent auprès de la planche, où ils avoient des retranchemens gardés par deux bataillons, & nombre de bar-

== bets. M. d'Asfeld les y fit attaquer ; &
 1711. & après un combat d'une heure & de-
 mie, il les en chassa, & les poursuivit
 jusqu'auprès de Démon. Il amena en-
 suite de la vallée de Sture nombre d'ô-
 tages pour la contribution, & reprit par
 la vallée de Barcelonette le chemin de
 Provence.

Le sieur le Guerchois, Maréchal de
 camp, étoit entré en même temps dans
 la vallée de Mayre, avoit forcé des
 retranchemens gardés par un bataillon
 & des paysans, & avoit pareillement
 ramené des ôtages. Le sieur de Cilly,
 Lieutenant Général, devoit entrer dans
 la vallée d'Aoust, avec seize bataillons,
 & la cavalerie ; mais il tomba une si
 prodigieuse quantité de neiges, qu'il
 fut obligé de mettre ses troupes en quar-
 tiers, sans rien entreprendre. A la fin
 du mois d'Octobre, je séparai totale-
 ment l'armée, & arrivai à la Cour au
 commencement de Novembre.

Je ne puis omettre une aventure très-

extraordinaire , qui arriva à Lyon , vers le
 le mois de Septembre : l'on avoit cou- 1711,
 tume de sonner une cloche, pour avertir
 ceux qui étoient de l'autre côté du pont
 du Rhône , que l'on alloit fermer les
 portes. Plus de trente mille personnes
 étoient à se promener : le Sergent , qui
 gardoit la porte , sonna la cloche une
 heure plutôt que de coutume , sur
 quoi tout le monde s'empressa de ren-
 trer : le Sergent , qui avoit ses vues ,
 tint la barriere fermée , pour attraper
 quelque argent ; de maniere que la foule
 s'augmentant , ceux qui étoient les plus
 près de la barriere , furent tellement
 pressés , qu'il y en eut plus de mille
 d'étouffés , ou grièvement blessés. Un
 carosse & des chevaux , qui s'y trou-
 verent , furent écrasés : en un mot , ce
 fut une chose affreuse que de voir les
 monceaux de corps entassés les uns sur
 les autres , & cela dans un instant. Le
 Sergent fut arrêté , on lui fit son pro-
 cès , & il fut rompu vif,

1712. Au mois de Février, mourut Madame la Dauphine ; huit jours après, le Dauphin son mari ; & au bout de trois semaines, le nouveau petit Dauphin mourut aussi. Ils furent tous trois inhumés ensemble à S. Denis. La perte de Monseigneur le Dauphin fut très-sensible à la France ; car elle envisageoit son regne futur, comme devant être, sinon la fin, du moins l'adoucissement de ses miseres. Il est certain que jamais Prince ne joignit ensemble plus de religion, & plus d'esprit ; il sembloit que la nature avoit pris plaisir à le dédommager par-là d'avoir si mal partagé son corps, qui étoit difforme. Il étoit d'un tempérament très-colere ; mais il étoit tellement venu à bout de se surmonter, qu'il n'en paroïssoit plus rien au dehors : il étoit fort enclin aux plaisirs ; mais sa piété lui défendit toujours les illicites, & le porta à s'abstenir souvent des plus permis. Quoiqu'il aimât fort sa femme, elle ne le put jamais déranger de ses

heures de prières & de lecture : sa charité étoit telle , qu'il se refusoit mille commodités pour donner aux pauvres. Il poussa si loin le pardon des injures , & l'amour du prochain , qu'il risqua sa propre réputation , plutôt que de parler contre des calomniateurs , & même de laisser paroître aucun mécontentement contre eux. Je l'ai vu recevoir ces personnes avec autant de politesse & d'amitié , que s'ils ne s'étoient jamais écartés des regles de la vérité , & du respect qu'ils lui devoient. Quoique j'eusse l'honneur de sa confiance , il ne s'est jamais permis de me parler de leur mauvaise conduite , tant il étoit en garde contre tout ce qui pouvoit blesser la charité chrétienne : en un mot , il faisoit à Dieu un sacrifice continuel de toutes les traverses & mortifications qu'il essuyoit. Il avoit un très-bon sens & une grande pénétration , aimoit fort la lecture , & la conversation des gens de mérite & instruits. En cela , il avoit en vue de

17121

se rendre capable de bien gouverner ;
1712. pour faire le bonheur de ses peuples , lorsqu'il seroit sur le Trône : mais la Divine Providence , soit pour récompenser ce Héros chrétien , ou pour nous priver d'un Prince dont nous n'étions pas dignes , le fit passer de cette vie mortelle à une éternité bienheureuse , dans la fleur de son âge , n'ayant que trente ans lorsqu'il mourut.

L'âge avancé de Louis XIV , & l'extrême enfance du Dauphin , qui n'avoit que deux ans , furent cause que beaucoup de personnes presserent fort le Roi de faire un testament , & de nommer une Régence , afin d'éviter les troubles qui , sans cela , pourroient arriver. Le Roi en parla à M. de Harlay , qui avoit été Premier Président du Parlement de Paris , homme d'une sagesse & d'une probité distinguées , & qui s'étoit démis volontairement. Il eut ordre de travailler à un projet , qui pût être le plus conforme aux Loix du Royaume , & au bien de l'Etat.

l'Etat. M. de Harlay, étant très-valétu-
dinaire, se servit de son fils, Conseil- 1712.
ler d'Etat, pour rédiger par écrit toutes
les pensées qui lui venoient. Celui-ci,
qui avoit de l'esprit & beaucoup d'ima-
gination, mais peu de solidité, établit
pour principe fondamental, que le Roi
d'Espagne, oncle du jeune Dauphin,
devoit être son Tuteur, & Régent du
Royaume; mais, comme S. M. C.
ne pouvoit s'absenter de ses propres
Etats, il nommoit le Cardinal Delju-
dicé, pour gouverner la France en son
nom, & sous son autorité. Il porta au
Roi ce projet de la part de son pere;
mais ou le trouva si extraordinaire, qu'à
la seule lecture il fut mis de côté. M. de
Harlay le fils ne laissa pourtant pas de
s'imaginer que le Roi pourroit s'y con-
former; & afin de s'en faire un mérite
auprès du Roi d'Espagne, il s'en ouvrit
au Cardinal Deljudicé, lorsqu'en 1714
il vint en France de la part de S. M. C.
Le Roi le sut, & pensa l'envoyer à la

Bastille. Le Duc d'Orléans en fut aussi
1712. informé ; mais il ne lui en a témoigné
d'autre ressentiment , que de ne lui pas
donner de l'emploi dans le Ministère.

Je retournai dans le mois de Juin
reprendre le commandement de l'ar-
mée du Dauphiné : je commençai par
visiter la Savoie , & m'approchai de Ge-
neve avec quelques troupes , pour don-
ner jalousie au canton de Berne , &
par-là , tâcher de le rendre plus trai-
table envers les autres cantons , avec
lesquels il n'étoit pas d'accord. Ensuite
je me rendis à Briançon. Comme le
Traité de paix qu'on négocioit en An-
gleterre , étoit fort avancé , le Duc de
Savoie n'avoit point fait cette campagne
de projets contre nous ; au contraire ,
de crainte des Allemands , il avoit mis
la plupart de ses troupes en garnison :
ainsi je crus qu'il convenoit de se por-
ter avec l'armée de l'autre côté du Mont
Genevre , tant pour vivre aux dépens
du pays , que l'on devoit céder à ce

Prince, que pour épargner le nôtre. Je m'ébranlai le 11 Juillet, pour passer les Alpes; & le 12, je me campai au Sault d'Oulx, avec quarante-un bataillons & neuf escadrons de Dragons, appuyant ma droite au Duc dans la vallée de Pragelas, & ma gauche à Oulx. Les ennemis mirent dans les retranchemens de S. Colomban dix-huit bataillons, cinq auprès de Fenestrellé, & le reste de leur armée fut répandu depuis Exilles, jusqu'à Suze. Nous restâmes dans cette position, jusqu'au 6 de Septembre, que nous remarchâmes à Sezanne, & le lendemain au Pont de Cervières.

J'aurois pu trouver à Oulx de la subsistance encore plus long-temps; mais j'avois projeté de faire, par un autre côté, une course dans la plaine de Piémont; & j'avois deux motifs en cela: l'un étoit, qu'en cas que les ennemis se déplaçassent d'auprès d'Exilles, pour courir après moi, je pourrois facilement, par une marche forcée, me retrouver

1712. en deux jours à portée d'investir cette Place ; l'autre, qu'au pis aller, si les ennemis ne faisoient point de mouvement, je leverois des contributions, & ferois voir au Roi la facilité qu'il y avoit de percer au delà des Alpes.

Le même jour que j'arrivai à Briançon, vingt escadrons y arriverent pareillement, au grand étonnement de notre Infanterie & des gens du pays, qui n'avoient jamais vu de camp de Cavalerie.

Je me mis en marche le 8 Septembre, & passai par les cols des Ayes & d'Issoire, dans la vallée de Queyras, d'où je détachai MM. d'Arenes & de Cilly, Lieutenans Généraux, avec ma Cavalerie, & dix bataillons. Le sieur de Cadrieu, Maréchal de camp, qui marchoit devant avec cent Dragons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers & autant de Piquets, descendit par le col de Lagnel, dans la vallée de S. Pierre, chassa quelques détachemens ennemis,

qui défendoient les retranchemens, & ~~=====~~
 campa à S. Pierre. MM. d'Arennes & 1712.
 de Cilly s'y avancèrent : le premier y
 resta avec les bataillons, & le dernier
 marcha avec la Cavalerie & le déta-
 chement de M. de Cadrieu. Il laissa son
 Infanterie à Venasco, sur le bord de la
 plaine de Piémont, où il entra avec la
 Cavalerie : il trouva deux régimens de
 Cavalerie des ennemis, qu'il chargea, &
 fit quelques prisonniers ; mais le gros
 de la Cavalerie ennemie s'étant mis en
 marche de ces côtés-là, il ne jugea pas
 à propos de poursuivre plus loin que
 Villa-noveta, & se contenta d'envoyer
 force partis dans les bourgs & villages
 à la ronde, afin de prendre des ôtages
 pour la contribution : ils en ramenerent
 beaucoup, & nous en tirâmes cinquante
 mille écus. Dans l'action qu'il eut, nous
 eûmes une quarantaine de Cavaliers de
 tués, & vingt de blessés. La perte des en-
 nemis étoit plus grande.

Je m'étois avancé avec le gros de
 G üj

~~1711~~ l'Infanterie à la Chana , auprès du Château-Dauphin , & M. d'Asfeld avoit en même temps marché par le col de l'Argentiere , forcé les barricades & mis Démon à l'obéissance ; & , ayant débouché dans la plaine de Coni , il y avoit ramassé beaucoup d'ôtages , & étoit revenu ensuite dans la vallée de Barcelonette.

M. de Cilly , après être revenu à Venasco , envoya un gros détachement dans la vallée de Mayre , qui en ramena nombre d'ôtages. Un autre détachement descendit dans la vallée du Pô , & y mit tout à contribution jusqu'à Barges.

Etant de retour au pont de Servieres , je fis partir dix bataillons pour le Roussillon , où ils devoient être aux ordres du Comte de Fiennes. La campagne finit vers les derniers jours d'Octobre ; & ayant séparé l'armée , je retournai à Grenoble , & de-là à la Cour.

Pendant cet été , les affaires en Flandre changerent totalement de face : au

commencement de la campagne , le ~~Prince~~
 Prince Eugène y avoit attaqué le 1712.
 Quesnoy.

Pendant ce siège , Mylord Bolingbroke étant venu en France , pour finir le Traité de paix , & ayant tout réglé , la Reine d'Angleterre envoya ordre au Duc d'Ormond , son Général , de cesser tout acte d'hostilité. Ainsi , après la prise du Quesnoy , il déclara au Prince Eugene les ordres qu'il avoit de la Reine , & qu'il alloit faire publier l'armistice. Le reste des Généraux , aussi bien que celui de l'Empereur , ne voulurent pas l'accepter : ainsi Ormond se retira avec ses troupes à Gand , & envoya , selon l'article préliminaire , quelques bataillons prendre possession de Dunkerque. De toutes les troupes étrangères , payées par la Reine , il n'y eut que celles de Holstein qui le suivirent : le reste refusa de lui obéir.

Le Prince Eugene , pour montrer aux Alliés qu'il étoit en état de pousser les
 Giv

conquêtes, malgré l'abandon des An-

1712. glois, s'avança à Landrecy, qu'il assiégea. Le Maréchal de Villars eut ordre de tâcher de secourir la place : l'opération n'étoit pas facile ; mais, heureusement, sur ce qu'il s'étoit approché de la Sambre, les ennemis en firent de même avec toutes leurs troupes, laissant seulement à Denain, sur l'Escaut, dix-huit bataillons & quelques escadrons, pour conserver ce poste nécessaire pour la sûreté de leurs convois ; car tout leur venoit de Douay & de Tournay. Le Maréchal de Villars fit la nuit une contre-marche, & se porta diligemment sur l'Escaut, y fit jeter des ponts, passa cette riviere, & attaqua le corps campé à Denain, qu'il défit totalement. Le Prince Eugene venoit au secours ; mais l'affaire se trouva finie avant qu'il pût arriver. Il voulut, de désespoir, faire attaquer les ponts de l'Escaut, auprès de Denain : il y perdit plus de mille hommes, & cela très-

inutilement; car, quand on lui auroit **=====**
 abandonné les ponts, il n'en auroit pas 1712.
 plus osé passer l'Escaut devant l'armée
 du Roi. Le Prince Eugene, malgré
 cet échec, vouloit continuer son siege;
 mais les Députés des Etats généraux
 l'obligèrent de le lever, & de se retirer
 à Mons. Le Maréchal de Villars prit
 Douay, & ensuite Bouchain & le
 Quesnoy; ce qui déterminâ les Hollan-
 dois à ne plus refuser la paix que la
 France proposoit, & que la Reine d'An-
 gleterre approuvoit.

Après être revenu à la Cour, j'eus
 ordre d'en repartir dès le mois de No-
 vembre. Le Comte de Fiennes, ayant
 marché avec six mille hommes pour se-
 courir Gironne, que les ennemis re-
 noient bloqué, les trouva si bien postés
 à la Côte-Rouge, & de plus si supérieurs
 en nombre, qu'il se crut trop heureux
 de pouvoir regagner le Roussillon sans
 échec. Sur cela, le Roi craignant que,
 faute de vivres, Gironne ne se perdît,

G v

1712. résolut de m'y envoyer avec une armée
suffisante pour réussir. Je me rendis à
Perpignan le 10 Décembre, après m'être
arrêté quelques jours à Montpellier pour
concerter avec M. de Basville les se-
cours dont j'avois besoin pour mon expé-
dition, & qu'il me fournit. Les troupes
qui devoient composer mon armée, ve-
nant d'Allemagne, du Dauphiné & de
Provence, ne purent arriver que le 13 &
le 26. Je campai en front de bandiere
au Boulou, avec trente-quatre bataillons,
quarante-un escadrons & trente pieces de
canon. La subsistance pour les hommes
& pour les bêtes étoit très-difficile,
attendu la saison & qu'il nous falloit
traverser quinze mortelles lieues de pays
ennemi & difficile. Nous avions rassem-
blé une espede de flotte qui devoit nous
côtoyer, afin de nous fournir ce dont
nous avions besoin; mais l'on n'est ja-
mais sûr de rien, quand on dépend des
vents.

Le 28 nous marchâmes du Boulou,

& passâmes les Pyrénées : nous allâmes
camper à la Jonquieres , premier village
de Catalogne. Le 29, nous marchâmes à
Figuieres , où nous mîmes la droite &
la gauche à Alfar : nous séjournâmes le
30 , afin de faire venir de Roses , du pain
& de l'avoine. Le 31 , nous passâmes la
Fluvia , & nous campâmes à Armantera.

1712.

Le Comte de Staremborg , ayant appris
que je venois au secours de Gironne ,
avoit fait marcher au blocus la plupart
des troupes qui étoient en Catalogne ,
& s'y étoit rendu lui-même : il avoit
trente-six bataillons & trente sept esca-
drons.

Je remarchai le 2 Janvier d'Arman-
tera , & allai camper à Vergès sur le Ter ,
à trois lieues du camp des ennemis , &
à quatre de Gironne. Dès le soir , je
fis faire trois décharges de mon artille-
rie , afin de faire savoir mon arrivée au
Marquis de Brancas qui y commandoit.
Comme je savois que le poste de la Côte-
Rouge , qu'occupoient les ennemis , étoit

G vj

encore meilleur par la nature du terrain ;
 1713. que par les retranchemens qu'ils y avoient
 faits , je crus qu'ils ne falloit pas songer
 à les attaquer par là , quoique ce fût le
 plus commode pour y arriver , étant le
 grand chemin qui va en deçà du Ter à
 Gironne : si l'on vouloit se rejeter sur
 la droite , l'on tomboit dans de grandes
 montagnes , où les ennemis auroient pu
 nous chicaner plus long-temps que
 nous n'aurions eu de vivres ; ainsi je me
 déterminai à marcher au secours de la
 place par l'autre côté du Ter. Comme il
 falloit pour cela avoir quatre jours de
 pain , attendu que le tour étoit grand à
 cause des montagnes , je résolus d'atten-
 dre mon biscuit , qui devoit venir débar-
 quer à l'Escale ; & cependant je feignis
 de n'avoir d'autres vues que d'attaquer
 la Côte-Rouge.

En arrivant au camp de Vergés , je
 fis passer le Ter à un détachement
 de six cents chevaux , afin d'éloigner
 les Miclets & quelques troupes de cava-

lerie qui y paroïssent , & j'avançai
pareillement du côté de l'armée ennemie
un détachement pour avoir des nou-
velles. 1713.

Le Comte de Staremberg se doutant bien que je prendrois le parti de passer le Ter , & craignant qu'en ce cas sa retraite ne pût se faire sans risque , décampa à l'entrée de la nuit , & quittant la Côte-Rouge , repassa le pont Mayor , d'où , avant le jour , il prit le chemin d'Ostalric , abandonnant quelques pieces de canon & des munitions de guerre & de bouche. Je ne fus informé que le matin assez tard de cette marche ; j'envoyai aussitôt M. de Cilly , Lieutenant Général , avec deux brigades d'infanterie & tous mes Dragons , pour occuper la Côte-Rouge & établir une communication avec Gironne : je m'étendis ensuite sur une ligne depuis Vergés , en remontant le Ter , & restai en cette situation jusqu'à ce que j'eusse totalement ravitaillé la place , où il ne restoit

plus aucune sorte de vivres ; j'en changeai aussi la garnison , qui paroissoit plus morte que vive.

Nous travaillâmes tant , que le 21 Janvier l'approvisionnement de Gironne fut fini ; après quoi je décampai de Vergés , & me retirai à Figuières , où je laissai le Comte de Fiennes avec une vingtaine de bataillons & autant d'escadrons , afin de prendre des quartiers en Lampourdan. Je renvoyai le reste des troupes dans les différentes Provinces , d'où elles étoient venues , & puis je m'en retournai à la Cour , où j'arrivai le 5 Février 1713.

M. Voysin m'avoit proposé de raser Gironne après l'avoir secouru , sous prétexte d'épargner la dépense d'une garnison ; mais en effet c'étoit pour ôter aux Espagnols une place de plus sur notre frontiere ; je lui dis que je ne le pouvois exécuter sans un ordre exprès de la main du Roi. Quand j'en parlai à Sa Majesté , je vis qu'Elle le souhaitoit

aussi ; mais l'ordre que je demandois lui repugnoit, & je ne crus pas devoir ^{1713.} m'exposer à l'indignation de S. M. C. sans avoir mon excuse en bonne forme ; ainsi l'on ne m'en parla plus.

A mon arrivée , je trouvai que les articles de paix étoient sur le point d'être réglés , & que l'on cédoit au Duc de Savoie toutes les vallées au-delà du Mont-Genèvre , comme si elles n'étoient d'aucune valeur ; je les connoissois trop bien pour ne pas me croire obligé de représenter au Roi , qu'il ne convenoit pas d'abandonner un si grand & si bon pays, sans tâcher au moins d'avoir quelque espece d'équivalent. Je conseillai donc de demander la vallée de Barcelonnnette , qui nous étoit un grand avantage pour la facilité de nos navettes sur cette frontiere , & pour défendre l'entrée de la Provence & du Dauphiné. Le Roi & les Ministres n'avoient nulle envie de faire la proposition , de crainte que cela ne retardât la conclusion de

== la paix ; mais enfin j'insistai si fort qu'on
1713. y consentit. Le Duc de Savoie , qui , de
son côté , craignoit que s'il faisoit le
difficile , les autres Alliés ne signassent
sans lui , & qui de plus ne connoissoit
pas l'importance de ce qu'on lui deman-
doit , ne fit aucune difficulté ; & de cette
maniere , la France , en perdant Exilles
& Fenestrelle , a gagné une vallée très-
abondante & composée de douze Com-
munautés.

Enfin , le 11 Avril la paix fut signée
à Utrecht , entre la France , l'Espagne ,
l'Angleterre , la Hollande , la Savoie ,
le Portugal & la Prusse ; Mais l'Empe-
reur & l'Empire n'y entrèrent pas. La
Cour de Vienne a toujours eu la cou-
tume de ne pas vouloir accéder aux
différents traités en même temps que
les autres Couronnes , croyant par-là
montrer la supériorité de sa grandeur &
de sa puissance , quoique dans le fond
elle ne puisse jamais soutenir long-temps
seule la guerre.

Il n'y eut donc plus de guerre que sur le Rhin, où le Maréchal de Villars 1713. commanda à la place du Maréchal d'Harcourt, qui avoit eu une attaque d'apoplexie. D'abord il fit le siege de Landau, & puis celui de Fribourg, sans que le Prince Eugene, qui étoit de beaucoup inférieur en nombre, & qui se tenoit clos & couvert derriere les lignes d'Etlinguen, donnât le moindre signe de vie. L'armée du Roi étoit de deux cents bataillons & de trois cents escadrons. Sur la fin de la campagne, les deux Généraux eurent des conférences, & puis le congrès se tint l'hiver à Rastat, où la paix fut signée.

J'avois cédé au mois de Mai mon régiment d'infanterie à mon fils aîné, afin qu'il pût servir la campagne avec plus d'agrément ; il en avoit déjà fait deux avec moi.

L'Angleterre & la Hollande avoient fait un traité particulier pour l'évacuation de la Catalogne, signé le 14 Mars 1713.

== & les Plénipotentiaires de l'Empereur 1713. l'avoient ensuite signé. Il y étoit porté que les Alliés retireroient toutes leurs troupes de cette Province , & la remettroient entre les mains du Roi d'Espagne , Philippe V. En effet le Comte de Staremborg remit Tarragone & Ostalric , & au mois de Décembre 1713 s'embarqua à Barcelonne avec toutes ses troupes. Les peuples de cette ville , malgré les conseils de Staremborg & du Cardinal de Sala , leur Evêque , ne voulurent jamais se soumettre à S. M. C. à moins que préalablement on ne leur promît de leur conserver tous leurs privilèges. Ils résolurent donc de se défendre , & ordonnerent au Gouverneur de Cardonne , qui étoit Catalan , de ne point livrer cette place aux Espagnols , malgré l'ordre qu'en avoit donné Staremborg.

Par les termes du traité , Staremborg étoit non-seulement obligé d'évacuer , mais aussi de livrer à S. M. C. toutes les places de Catalogne , & de ne se

réserver que Barcelone ou Tarragone ~~=====~~
à son choix , lesquelles même en s'em- 1713.
barquant il devoit aussi livrer. A la
vérité le sieur de Grimaldi , Lieutenant-
Général Espagnol , ayant été envoyé vers
Staremberg , pour concerter l'exécution
du traité , en fit une espece de nou-
veau , dans lequel il omit le terme de
livrer ; ce qui servit de prétexte à Starem-
berg , pour ne pas obliger les Barcel-
lonois à ouvrir leurs portes , ainsi qu'il
l'auroit dû selon le traité signé en
Hollande.

A mesure que les Impériaux se reti-
roient , le Duc de Popoly s'avança en
Catalogne , & fit sommer Barcelone
de se soumettre ; mais les habitans ne
voulant rien écouter , l'armée de S. M. C.
s'avança auprès de la ville pour la blo-
quer , en attendant que l'on pût avoir
l'attirail nécessaire pour le siege. L'Es-
pagne en étoit dépourvue ; ainsi le Roi
ordonna qu'on fournît à S. M. C. de
nos places & magasins tout ce qu'Elle

demanderait, & envoya le sieur Ducasse,
 1713. Lieutenant Général de Marine, avec
 deux vaisseaux de ligne pour commander la flotte Espagnole, destinée pour bloquer Barcelone par mer.

Au commencement de cette année
 1714. mourut la Reine d'Espagne; sur quoi
 le Roi résolut de m'envoyer à Madrid, sous prétexte d'un compliment, mais en effet pour déterminer cette Cour à ne plus différer de signer la paix avec la Hollande. Il s'agissoit d'une Principauté en Flandre, que le Roi d'Espagne vouloit absolument donner à la Princesse des Ursins. Les Anglois & les Hollandois, que cela ne regardoit pas, y avoient consenti; mais l'Empereur, à qui la souveraineté des Pays-Bas étoit cédée, ne voulut jamais en entendre parler. Toutefois les Hollandois, qui se trouvoient alors maîtres de la Flandre, offroient de la mettre en possession de cette petite Principauté; mais cela ne satisfait pas le Roi d'Espagne,

qui vouloit que, par le traité de paix, =====
ils s'engageassent à l'y maintenir; ce que 1714.
les Etats Généraux refuserent : sur quoi
S. M. C. donna ordre à ses Plénipo-
tentiaires de ne pas signer la paix avec
eux, qu'à cette condition. Les Hollandois
sommèrent le Roi de la parole qu'il
leur avoit donnée : savoir; que le Roi
son petit-fils feroit la paix avec eux aux
conditions déjà réglées, dont la garan-
tie de la Principauté pour la Princesse
des Ursins n'avoit jamais été un article.
Voilà donc le principal motif de mon
voyage à Madrid. J'avois de plus ordre,
en cas que le Roi d'Espagne signât la
paix, de concerter avec lui les moyens
de réduire Barcelone, & d'offrir une
armée Françoisse, à condition toutefois
qu'elle seroit commandée par un Général
du Roi.

Avant que de me faire partir, on
jugea à propos d'envoyer un courier en
Espagne. La surprise fut grande, quand
par le retour on apprit que S. M. C.

prioit son grand-pere de ne me point
 1714. envoyer à Madrid , mais de me faire
 aller en droiture à l'armée devant Barce-
 lone ; cette expédition lui étant plus
 nécessaire qu'un compliment de condo-
 léance. Les Ambassadeurs de Hollande
 firent en même temps de très - vives
 plaintes , sur ce que S. M. C. les jouoit ,
 & insisterent toujours sur les engage-
 mens que le Roi avoit pris avec eux ;
 sur quoi , non-seulement le Roi m'or-
 donna de ne point partir , mais écrivit
 au Roi d'Espagne , qu'il ne donneroit , ni
 troupes , ni vaisseaux , ni aucuns secours
 pour le siege de Barcelone , jusqu'à ce
 qu'il eût signé la paix avec la Hollande.

Trois mois s'écoulerent sans réponse
 de Madrid. Orry qui gouvernoit l'Es-
 pagne sous la Princesse des Ursins , alla
 au camp devant Barcelone , afin de
 voir s'il étoit possible de faire ce siege
 sans le secours de la France , & en
 même temps le Cardinal Deljudicé fut
 envoyé à Paris , pour veiller à tout ce

qui se passeroit , & tâcher d'empêcher 1714.
 le Roi de prendre des mesures con-
 trairees aux vues de S. M. C. Mais enfin
 Orry n'ayant point trouvé praticable de
 réussir sans les secours de la France ,
 le Roi d'Espagne , au mois de Juin ,
 écrivit par un courier au Roi , pour con-
 sentir à tout ce qu'il voudroit , & lui
 envoya les ordres nécessaires pour les
 Plénipotentiaires Espagnols à Utrecht :
 il pressa en même temps le Roi de
 me faire partir au plutôt ; ainsi j'eus
 ordre de me rendre à Barcelone , &
 l'on fit mettre en marche les troupes
 Françoises destinées pour cette expé-
 dition,

Je partis donc le 22 Juin , & en
 passant à Narbonne , je reçus un courier
 de S. M. C. avec la patente de Géné-
 ralissime , & une instruction sur la ma-
 niere dont je devois me conduire à
 l'égard des Barcelonois ; il y étoit mar-
 qué , qu'en cas qu'ils demandassent à
 capituler avant l'ouverture de la tran-

chée, je ne m'engageasse qu'à de bons
 1714. offices de ma part, auprès de leur Prince,
 pour avoir la vie sauve ; mais si une
 fois j'avois commencé les travaux & les
 batteries, il m'étoit absolument défendu
 de les recevoir autrement qu'à discrétion.
 Cet ordre me parut si extraordinaire,
 si peu chrétien, & si contraire même aux
 intérêts de S. M. C. que je dépêchai
 sur le champ au Roi, son grand-pere,
 pour savoir ses intentions ; j'en eus pour
 réponse, la liberté de faire ce que je
 jugerois à propos. J'écrivis aussi à Ma-
 drid, pour représenter mes raisons ; mais
 tout ce que je pus en obtenir, fut de
 promettre mes bons offices après l'ou-
 verture de la tranchée, & le canon en
 batterie. Je ne fus nullement surpris de
 ces sentimens de la Cour de Madrid ;
 car depuis l'avènement du Roi Philippe V
 à la couronne, elle avoit toujours suivi
 des maximes de hauteur, & par-là s'étoit
 souvent trouvée à deux doigts du pre-
 cipice, par les mécontentemens que
 cela

cela caufoit : jamais les Miniftres ne ~~parloient~~ parloient que de la grandeur de ce Monarque, de la juftice de fa caufe & de l'indignité de ceux qui ofoient l'attaquer : tous ceux qui s'étoient révoltés devoient être paffés au fil de l'épée ; tous ceux qui ne prenoient pas parti contre fon Compétiteur , devoient être traités en ennemis , & ceux qui l'affiftoient , n'étoient cenfés que d'avoir fait leur devoir , fans que S. M. C. leur en dût tenir le moindre compte. Si les Miniftres & les Généraux du Roi d'Efpagne avoient tenu un langage plus modéré , ainfi qu'il sembloit que la prudence le demandât , Barcelone auroit capitulé d'abord après le départ des Impériaux ; mais comme Madrid & le Duc de Popoly ne parloient publiquement que de fac & de corde , les peuples devinrent furieux & défefpérés : à la vérité Popoly avoit une haine perfonnelle & bien fondée contre les Barcelonois , à caufe des injures qu'ils avoient faites à fa femme ;

== lorsque l'Archiduc prit la ville en 1705.
 1714. J'arrivai au camp devant Barcelone
 le 7 Juillet : le Duc de Popoly me
 remit le commandement, & partit trois
 jours après pour s'en retourner à Ma-
 drid.

Orry étoit à l'armée, & c'étoit à ma
 priere que le Roi avoit exigé de S. M. C.
 qu'il y seroit : incertain si les états, qu'on
 m'avoit envoyés des préparatifs immen-
 ses pour le siege, étoient conformes à la
 vérité, je voulois qu'Orry y fût pré-
 sent, sachant bien que le tenant au-
 près de moi, il n'omettroit rien pour
 me faire fournir ce dont je pourrois
 avoir besoin. Mais après avoir reconnu
 que nous avions de tout en abondance,
 & qu'il n'y avoit uniquement que l'ar-
 gent qui pourroit nous manquer, en
 cas d'un long siege, je consentis au
 départ d'Orry pour Madrid, d'autant
 qu'il n'y avoit que lui en Espagne qui
 pût trouver les fonds nécessaires.

Quelques jours avant de partir, il

m'avoit proposé de rester au service du Roi d'Espagne, après la prise de Bar-^{1714.} celone : il m'assûroit que S. M. C. me donneroit le commandement général de toutes ses armées ; que je serois de plus son Vicaire-général dans la Couronne d'Arragon , & que j'aurois des appointemens & pensions convenables. Je rejettai absolument la proposition ; 1^o parce qu'étant devenu François , & Officier de la Couronne , il ne me convenoit pas d'admettre une telle pensée ; 2^o je regardois tout établissement en Espagne , comme chose fort en l'air , & sujet continuellement aux caprices d'une Cour de tout temps orageuse. Il ne laissa pas que de me presser encore , & me dit que la proposition en seroit faite au Roi par S. M. C. sans me commettre en rien. Je le refusai net , l'assûrant qu'après les obligations que j'avois au Roi son grand-pere , je ne le quitterois jamais , à moins qu'il ne me chassât de son service.

H ij

1714. L'armée étoit composée de cinquante bataillons François & de vingt Espagnols, & de cinquante-un escadrons : nous avions de plus quinze bataillons en Lampourdan ou à Gironne, & huit escadrons pour contenir le pays ; environ la valeur de quinze autres bataillons & de trente escadrons, répandus du côté de Tarragone, d'Ygualada & de la plaine de Vic, pour contenir les Miquelets.

La garnison de Barcelone étoit de seize mille hommes partagés en plusieurs régimens, tant d'étrangers que de Miquelets, & de la Députation.

Je trouvai dans notre parc d'artillerie quatre-vingt-sept pieces de gros canon, dont vingt de trente-six & trente-trois mortiers ; plus de quinze cens milliers de poudre, & tout en profusion de ce que l'on peut imaginer pour un siege ; ainsi il ne fut plus question que de voir par où nous attaquerions la place. Le côté du Montjoui auroit été

très-difficile, par rapport au canon que ~~les~~ les ennemis auroient pu établir à mi-1714-côte, pour enfiler nos tranchées, & les battre à revers, outre que, par-là, le glacis de la ville cachoit les bastions, & que le fossé y est très-profond.

Le front, qui regardoit les Capucins, étoit non-seulement de cinq bastions; mais faisoit encore des angles rentrans; & nous aurions eu de la peine à avancer sous un si gros feu.

Je me déterminai donc au côté de la Marine, qui regarde le Besos, attendu que le front n'étoit que de trois bastions, dont les courtines élevées donnoient beaucoup de prise au canon, & que le fossé n'avoit que six pieds de profondeur. Les approches en étoient beaucoup plus faciles, par rapport à de petites buttes, derrière lesquelles l'on pouvoit mettre plusieurs bataillons à couvert: de plus, notre parc d'artillerie se trouvoit tout à portée; au lieu que, par-tout ailleurs, il nous auroit fallu

~~un~~ un temps infini , pour en transporter
714. tout l'attirail. A la vérité , le terrain étoit fort bas , & , en cas de pluie , il y auroit eu force boue ; mais la saison faisoit espérer un temps sec.

Le 12 Juillet , nous fîmes l'ouverture de la tranchée , avec dix bataillons , dix compagnies de Grenadiers d'augmentation , & trois cents chevaux. La nuit étoit si courte , qu'on ne put étendre la parallele aussi loin qu'on avoit résolu , de maniere que la gauche ne put être appuyée à la mer , selon ce qu'on avoit projeté.

Le lendemain , à une heure après midi , les Rebelles firent de ce côté-là une sortie de quatre mille hommes de pied , & de trois cents chevaux. Leur Cavalerie coula le long de la mer , jusqu'en arriere de notre parallele , & tua quelques Travailleurs : leur Infanterie s'avança aussi jusques sur le boyau ; mais nos Grenadiers & nos Piquets y étant accourus , les repoussèrent vivement. Nos

trois cents chevaux s'avancèrent en même temps à toutes jambes , chargèrent les ennemis , leur tuèrent soixante Cavaliers sur la place , prirent un Lieutenant-Colonel , & les poursuivirent jusqu'aux palissades du chemin couvert. Environ six mille Rebelles sortirent en même temps du chemin couvert , & marchèrent en bataille à notre parallèle ; mais nos dix bataillons s'étant ébranlés de derrière le rideau , les obligeront , dans l'instant , de rentrer dans la place , avec très-grosse perte de leur côté. Nous n'eûmes dans cette action , qui fut longue & vive , qu'une cinquantaine de Soldats tués ou blessés. Le mauvais succès de cette sortie rebuta la garnison , qui n'en fit plus de considérable le reste du siège.

J'avois oublié de dire , que le 8 nous vîmes au large une flotte de cinquante voiles ; sur quoi le sieur de Bellefontaine , Lieutenant Général , qui , depuis la maladie du sieur Ducasse , comman-

1714 doit notre armée navale , mit à la voile pour aller à sa rencontre. La nuit survint avant qu'il pût la joindre; & le lendemain, cette flotte tâcha de percer dans Barcelone. Le sieur de Bellefontaine prit une vingtaine de bâtimens, & une frégate; mais trente bâtimens, & trois frégates entrèrent dans le port: ils étoient chargés de vivres, & venoient de Majorque.

Le 25 Juillet, nos batteries commencerent à faire feu: il y avoit quatre-vingt pieces de canon; elles tirèrent sur les bastions de Porteneuve, de Sainte-Claire & du Levant. Le 30, on fit le logement du chemin couvert avec fort peu de perte, attendu que les tranchées n'en étoient qu'à dix toises des angles saillans, & qu'il n'y avoit dedans aucunes traverses. Le lendemain, les ennemis voulurent essayer d'en rechasser nos troupes; mais ils furent repoussés avec perte.

Le Marquis Delpoal, homme de com-

dition, Catalan, qui se trouvoit dans ~~les~~ les montagnes, à la tête des Miquelets, ^{1714.} résolut de tenter le secours de la place. Pour cet effet, il assembla, du côté du Haut-Lauzanes, neuf à dix mille hommes. Je me contentai de renforcer les sieurs de Bracamonté, de Montemar & de Gonzales, qui se tenoient dans la plaine de Vic, avec ordre, dès qu'ils y trouveroient jour, d'attaquer les Rebelles.

Le 12 Août, y ayant breche au bastion de Sainte-Claire, & la mine sous l'angle flanqué du bastion de Porteneuve étant prête, je fis attaquer les deux susdits bastions. Nos gens y entrèrent d'abord sans résistance, & travaillèrent au logement; mais, au bout d'une demi-heure, les ennemis y revinrent, & nous en chassèrent. Nous n'y eûmes pourtant qu'environ cent cinquante hommes de tués, ou de blessés.

Le 13, à huit heures du soir, je fis rattaquer le bastion de Sainte-Claire :

H v

1714. nos gens y entrèrent , & s'y logerent ;
quoiqu'avec beaucoup de perte & de
peine , à cause de la supériorité du rem-
part intérieur qui en fermoit la gorge.
Le lendemain , à midi , après que la
tranchée eut été relevée , les assiégés re-
fortirent , & rechassèrent nos troupes
du bastion : nous eûmes dans cette affaire
près de mille hommes tués ou blessés.

La vigoureuse résistance des ennemis
me détermina à ne plus hasarder de
pareilles attaques ; mais aussi il étoit dif-
ficile de savoir comment on pourroit
autrement se rendre maître de la place.
Nos Ingénieurs , qui ne savoient que les
regles ordinaires de l'art , ne voyoient
plus qu'un étang , & , pour toute res-
source , me proposerent de donner un
assaut général à une breche de trente
toises , qu'il y avoit à la Courtine , entre
Porteneuve & Sainte-Claire. On voyoit
bien que la tête devoit avoir tourné à
quiconque pouvoit faire une pareille pro-
position ; car les flancs étoient dans leur

entier , la breche minée , & de plus il ~~=====~~
 y avoit derriere un très-bon retranche- 1714.
 ment , outre deux coupures sur le rem-
 part , aux deux côtés de la breche. Enfin ,
 après m'être bien promené , & y avoir
 bien pensé , je me déterminai à ouvrir
 tellement le front de l'attaque , que l'on
 put , pour ainsi dire , y entrer en ba-
 taille. Ainsi , sans m'exposer à de nou-
 veaux échecs , j'allois sûrement en be-
 sogne : j'avançai donc quelques batte-
 ries , & m'armai de patience contre tous
 les discours des Officiers de l'armée ,
 qui s'ennuyoient fort de la longueur du
 siege.

Pendant ce temps , j'avois ordonné
 au sieur de Bracamonté de ravitailler
 le château de Bergues , qui , faute de
 vivres , étoit sur le point de tomber en-
 tre les mains des Rebelles. Il marcha pour
 cet effet avec six cents hommes de pied
 & cinq cents chevaux , & introduisit son
 convoi. Delpoal avoit résolu de l'atta-
 quer à son retour , & s'étoit posté à un

==== défilé avec trois mille hommes. Braca-
 1714. monté l'attaqua , le battit , & lui en-
 tua trois cents sur la place. Deux autres
 corps de Rebelles voulurent encore lui
 boucher le retour ; mais il les défit pa-
 reillement , & leur tua aussi beaucoup
 de monde.

Delpoal ayant, après cela, rassemblé
 jusqu'à douze mille hommes, descendit
 des grandes montagnes jusqu'à Olfa , à
 six lieues de notre camp. Je crus qu'il
 convenoit de ne pas laisser grossir la
 pelote davantage , ni de les laisser ap-
 procher de nous. Pour cet effet , je dé-
 tachai le Marquis d'Arpajon , Maréchal
 de camp, avec quatre bataillons François,
 & deux cents chevaux , pour aller join-
 dre , près de Martorel , le Marquis de
 Thouy , Capitaine Général , qui pou-
 voit avoir environ douze cents hom-
 mes. Montemart & Gonfales devoient
 marcher de leur côté , & attaquer tous
 en même temps le corps des Rebelles.
 Ceux-ci , enhardis par leur nombre , des-

rendirent plus avant dans la plaine, & vinrent à Teraffa & Sabadelle, puis à Samanat : nos détachemens s'y portèrent. Le Comte de Montemart y arriva le premier avec neuf cents hommes de pied & cinq cents chevaux, attaqua Delpoal, le battit, & le poursuivit jusqu'aux grandes montagnes, où tous les Miquelets & Soumettans se jetterent, & ensuite retournerent chez eux. Thouy & Gonfales trouverent aussi de leur côté quelques gros de Rebelles, qu'ils défirent. Nous n'y eûmes pas vingt hommes de tués ou blessés : il en coûta aux Rebelles près de mille hommes de tués ou pris.

Le sieur de Moragas, Maréchal de camp de l'Archiduc, étoit venu en même temps du côté de la plaine de Vic, avec trois mille Miquelets; mais Bracamonté l'obligea de se retirer avec précipitation. Le Marquis Delpoal tâcha de rassembler encore du monde; mais les Soumettans ne voulurent pas s'aven-

1714

turer ; ainsi il ne put avoir qu'environ trois mille Miquelets. Le Comte de Montemart courut sus avec sa vivacité ordinaire , le joignit auprès de Montferat , l'attaqua dans le plus haut des montagnes escarpées , le mit totalement en déroute , lui tua cent cinquante hommes sur la place , & en prit soixante , que l'on fit pendre sur le champ. Del-poal reparut encore peu de jours après , & entra par surprise dans la ville de Mareffa. Un petit bataillon Espagnol , qui y étoit , se retira dans le réduit , où il se défendit à merveille : toutefois il auroit été pris , si le Comte de Montemart n'y fût accouru. Les Rebelles , dont il étoit la terreur , se retirèrent avec précipitation , abandonnant leurs blessés & leurs provisions.

Comme nos breches avançoient fort , & que je comptois qu'elles feroient dans peu de jours en état de pouvoir donner l'assaut général , je crus devoir céder aux instances de tous les Officiers Généraux ,

qui me pressaient de faire sommer la ~~place~~ place. Naturellement une telle démarche ^{1714.} me répugnoit : toutefois , pour n'avoir point à me reprocher l'effusion de sang , j'ordonnai , le 3 de Septembre , au Lieutenant Général de tranchée , de faire dire à ceux de la ville , qu'ils eussent à m'envoyer des Députés. Deux heures après qu'il leur eut signifié mon Message , un Officier parut sur une breche , pour demander si les Députés devoient être Militaires , ou des Habitans de la ville : on lui répondit que cela nous étoit égal , pourvu que ce fussent gens en qui ils eussent confiance ; sur quoi l'Officier dit que M. de Villaroel , qui étoit Général des Barcelonois , n'avoit pas le pouvoir de donner réponse sur pareille matiere , & qu'on alloit assembler les Conseils pour délibérer.

Le 6 Septembre , un Officier ennemi demanda à parler au Général de la tranchée. M. d'Asfeld , Lieutenant Général , s'avança à la tête des Sappes ; alors

1714. cet Officier lut à haute voix un papier qu'il tenoit à la main, dont le contenu étoit, que les trois Corps souverains de Barcelone, s'étant assemblés en conseil, avoient résolu de ne faire, ni écouter aucune proposition pour rendre la place. Ensuite l'Officier dit à M. d'Asfeld : *Vostra Excellentia quiero algo mas ?* Votre Excellence souhaite-t-elle quelque chose de plus ? M. d'Asfeld ne daigna pas répondre, & fit dans l'instant recommencer notre Artillerie.

L'obstination de ces peuples étoit d'autant plus surprenante, qu'il y avoit sept breches au corps de la place ; qu'il n'y avoit nulle possibilité de secours, & que même ils n'avoient plus de vivres. Ils voulurent faire sortir les femmes ; mais je défendis qu'on les laissât approcher, & j'ordonnai même qu'on tirât dessus.

Le Roi d'Espagne, qui venoit de conclure son mariage avec la Princesse de Parme, me donna ordre de faire partir

incontinent huit gros vaisseaux , pour ~~aller~~ aller à Genes chercher la nouvelle Reine. 1714.

Je ne jugeai pas à propos de le faire , d'autant que je savois qu'il y avoit à Majorque quarante bâtimens chargés de toutes sortes de provisions , prêts à mettre à la voile , pour tâcher d'entrer dans Barcelone. Ainsi je différâi le départ de cette escadre , jusqu'après la prise de la place.

Enfin , toutes les breches étant très-praticables , & toutes les dispositions ayant été faites pour l'assaut général , les troupes destinées pour les différentes attaques partirent du camp le 10 Septembre , après la nuit fermée , & se placèrent en colonnes aux débouchés qu'on leur avoit marqués dans la tranchée : celles qui devoient être pour la réserve , occuperent le terrain qui leur étoit assigné à la queue.

M. de Dillon , qui étoit Lieutenant Général de tranchée , commandoit la droite de l'attaque ; & M. de Cilly , qui

1714. le devoit relever le lendemain, fut chargé de la gauche.

Le 11, à la pointe du jour, le signal fut donné par une décharge de dix piéces de canon, & de vingt mortiers; toutes les troupes débouchèrent dans l'instant, & monterent à l'assaut: tout fut emporté avec peu de résistance, hors au bastion du Levant, où les Rebelles tinrent ferme, jusqu'à ce que M. de Cilly les eût fait attaquer par la gorge. Tout ce qui se trouva dans les trois bastions fut égorgé: les retranchemens, qui renoient depuis le bastion de Porte-neuve jusqu'à la Courtine, entre le bastion du Midi & celui du Levant, furent emportés avec la même rapidité; après quoi, l'on s'étendit dans les Eglises, maisons & places voisines, afin de pouvoir ensuite se porter avec quelque ordre dans le reste de la ville.

Les Chefs des Rebelles ayant, sur le bruit de l'attaque, rassemblé toute la garnison, vinrent pour attaquer notre

gauche ; mais ils la trouverent si bien =====
 postée, qu'ils se contenterent d'y laisser 1714.
 quelques troupes, pour se maintenir au-
 près du Palais, & se porterent avec le
 gros, du côté du bastion de Saint-Pierre.
 Nos gens s'en étoient emparés, mais
 avoient négligé d'occuper le Couvent des
 Religieuses de S. Pierre, qui dominoit
 tout le rempart de ce côté-là ; de ma-
 niere que les ennemis s'en étant saisis ;
 ils firent de-là un si gros feu sur ceux
 qui étoient sur le rempart, & à la gorge
 du bastion, qu'il fallut l'abandonner. Les
 Rebelles s'y avancerent, & tournerent
 le canon : on remarcha à eux, on les
 rechassa plusieurs fois ; mais le Couvent
 empêchoit que nos gens ne pussent s'y
 maintenir, & il falloit aussi-tôt en reve-
 nir. Quoique j'eusse défendu qu'on n'en-
 treprît rien de plus de ce côté-là, je ne
 pus de long-temps retenir l'ardeur in-
 discrete de quelques Officiers Généraux.
 A la fin, j'y allai moi-même, & me
 restreignis à garder par ma droite le

===== bastion de Porte-neuve , en attendant
 1714. que je fisse attaquer de nouveau le reste
 de la ville.

Le feu , durant tout ce temps , fut
 continuel & terrible , jusqu'à trois heures
 après midi que les ennemis rappellerent.
 Ils m'envoyèrent trois Députés pour capi-
 tuler. Je leur répondis qu'il n'étoit plus
 temps ; que nous étions dans la ville
 maîtres de tout passer au fil de l'épée ,
 & qu'ainsi je n'écouterois point d'autres
 propositions de leur part que celles de se
 soumettre à la discrétion de S. M. C.
 & d'implorer sa clémence. Ils voulurent
 d'abord parler d'un ton fier ; mais voyant
 que cela ne leur réussissoit pas , ils vou-
 lurent m'engager à traiter avec eux , en
 me proposant la reddition de l'Isle de
 Majorque , à condition qu'on conserve-
 roit aux uns & aux autres leurs privi-
 lèges. Je n'écoutai pas plus cette propo-
 sition que les autres ; & enfin les ayant
 renvoyés à la ville pour y faire connoître
 mes intentions , ils revinrent le lende-

main matin , & se soumirent à tout ce qu'il me plut d'ordonner. Je leur promis ¹⁷¹⁴ alors la vie , & même qu'il n'y auroit aucun pillage ; ce que je faisois pour conserver au Roi d'Espagne une ville florissante & riche , dont il pouvoit , par ce moyen , tirer de grands secours dans la suite.

Je ne voulus pas ce jour-là faire occuper par nos troupes le reste de la ville , de crainte que la nuit arrivant avant que j'eusse pu tout arranger , le désordre & le pillage ne s'ensuivissent : je jugeai donc à propos de cacher à tout le monde ce que je venois de conclure avec les Députés , & je feignis de vouloir tout disposer pour l'attaque générale le lendemain. Je fis dire aux Rebelles de bien garder leurs barricades & retranchemens : toutefois le soir je fis prendre possession du Mont-jouy. Le 13 au matin les Rebelles se retirèrent de tous leurs postes ; & nos troupes ayant battu la générale , marcherent

~~1714~~ au travers des rues aux quartiers qui leur furent assignés , avec un tel ordre , que pas un Soldat ne s'écarta des rangs. Les habitans étoient dans leurs maisons, leurs boutiques & les rues , à voir passer nos troupes comme dans un temps de paix ; chose peut-être incroyable qu'un si grand calme succédât dans l'instant à un si grand trouble ; chose encore plus merveilleuse qu'une ville prise d'assaut ne fut pas pillée : l'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu ; car tout le pouvoir des hommes n'auroit jamais pu contenir le Soldat.

Cette action n'auroit pas coûté deux cents hommes , sans les manœuvres que l'on fit mal-à-propos du côté du bastion de S. Pierre. Nous eûmes près de deux mille hommes de tués ou de blessés ; la perte des Rebelles ne monta pas à plus de six cents hommes ce jour-là.

Messieurs de Dillon & de Cilly firent tout ce qu'on peut attendre d'Officiers de courage & de tête ; & il faut rendre

cette justice à toutes les troupes en général, qu'elles s'y comporterent avec beaucoup de valeur. 1714.

Nous eûmes durant ce siege dix mille hommes de tués ou de blessés : les habitants en eurent environ six mille.

Dès que Barcelone fut pris , je fis marcher le Comte de Montemar à Cardonne avec quelques bataillons pour prendre possession de cette place , en vertu de l'ordre que j'en fis donner à la Députation : le Gouverneur ouvrit ses portes , à condition que ceux qui voudroient rester dans le pays auroient leur pardon , & que ceux qui voudroient se retirer ailleurs avec leurs effets en auroient la permission. Le Marquis Del-pool , & plusieurs autres , s'y étoient jettés exprès , afin de jouir de la capitulation. La Cour de Madrid ne fut pas contenté de ce que je venois d'accorder à ceux qui étoient dans Cardonne ; mais je crus que , vu la bonté de la place

== dans un pays de difficile abord , & vu la
 1714. saison avancée , il convenoit mieux au
 service de S. M. C. de soumettre au plu-
 tôt toute la Catalogne.

Dès que j'eus désarmé tous les habi-
 rans de Barcelone , j'abolis par un décret
 la Députation & toute l'ancienne forme
 de Gouvernement ; j'en établis un nou-
 veau sous le nom d'Administration &
 de Junte , ordonnant que la police se
 feroit à l'avenir selon les Loix de Castille.
 Le Roi d'Espagne auroit souhaité que
 j'eusse resté quelque temps en Cata-
 logne , afin de remettre toutes choses
 en bon ordre ; mais une pareille com-
 mission ne pouvoit me convenir : outre
 que ma santé étoit très-mauvaise , ayant
 eu souvent des accès de fièvre , & avant
 & pendant le siege de Barcelone , j'étois
 de plus si épuisé par les fatigues , que
 je n'avois plus la force de rien faire. Je
 suppliai donc le Roi d'Espagne de nom-
 mer un Commandant général de la Prin-
 cipauté,

cipauté, & le choix tomba sur le Prince ~~de~~
de Tzerclas, qui commandoit alors en 1714
Arragon.

Je fis publier un ban, sur peine de mort, pour que tous les peuples de Catalogne eussent à remettre leurs armes, à l'exception des Gentilshommes à qui je permettois d'en garder un certain nombre chez eux. Je donnai en même temps de si bons ordres aux Commandans des différens quartiers, que la chose s'exécuta aussi exactement qu'il étoit possible, du moins personne n'osa en garder chez soi; & s'ils ne les remettoient pas, ils avoient grand soin de les cacher dans quelques cavernes.

Croyant qu'il étoit nécessaire de faire un exemple des principaux boutè-feux des Barcelonois, afin d'intimider ceux qui oseroient penser à exciter de nouveaux troubles, j'en envoyai vingt au château d'Alicante, pour être enfermés toute leur vie: je fis aussi embarquer pour Gênes l'Evêque d'Albarasin, &

deux cents Prêtres ou Religieux , avec
 1714. **défense à eux , sous peine de la vie , de**
jamais remettre le pied dans les terres
de la domination de S. M. C.

Je renvoyai dans leurs habitations ordinaires tout le gros des Bas - Officiers & Soldats Catalans de la garnison , leur ayant auparavant fait prêter serment de fidélité. A l'égard des Castillans , Arragonois & Valenciens qui se trouvoient parmi eux , j'écrivis à S. M. C. de vouloir bien les renvoyer aussi chez eux , ou les faire passer à Ceuta , pour y servir contre les Maures.

Après avoir réglé les quartiers d'hiver , & fait partir vingt bataillons François pour retourner dans le Royaume , je remis le commandement de l'armée & du pays au Chevalier d'Asfeld , en attendant l'arrivée de Tzerclas : je partis ensuite pour Madrid , passant par le Royaume de Valence , où j'étois bien aise de me faire rendre compte des terres que j'y avois.

J'arrivai à Madrid le 28 Octobre, & ~~je~~ je repartis le 4 Novembre pour m'en re- 1714
tourner en France. Sur mon chemin, à
seize lieues de Madrid, le Roi d'Espagne
m'envoya Orry, pour conférer avec moi
sur l'expédition de Majorque, que ce
Prince vouloit absolument entreprendre.
Le Roi, à qui il en avoit écrit, s'en re-
mettoit entièrement à ma décision, tant
sur le projet que sur le temps de l'exé-
cution, & sur le nombre de troupes né-
cessaires. Orry me pressa d'y aller moi-
même; mais ne le pouvant, à cause de
ma santé, je nommai à ma place le Che-
valier d'Asfeld, dont je connoissois la ca-
pacité. Je réglai donc tout avec Orry, &
puis je continuai mon voyage. D'Asfeld
conduisit l'affaire à merveille; & dès
qu'il eut débarqué dans l'Isle de Ma-
jorque, Palma & tout le pays se sou-
mit.

Après mon retour d'Espagne, je repris
la conduite des affaires du Roi Jacques,
dont je m'étois mêlé depuis 1708, &

1714. dont le siege de Barcelone m'avoit détourné pendant six mois ; mais pour les mieux faire comprendre , il est nécessaire de reprendre les choses de plus loin , n'ayant pas voulu jusqu'à présent interrompre la suite de ce qui regardoit les opérations militaires.

A la fin de 1710 , l'Abbé (a) Gaudier , dont la Cour de France se servoit pour traiter en secret de la paix avec l'Angleterre , vint me trouver à Saint-Germain de la part du Comte d'Oxford, nouvellement fait Grand-Trésorier. Le Marquis de Torcy me l'envoya , & me marqua que je pouvois prendre confiance en lui. En effet , il me dit qu'il avoit ordre de me parler sur les affaires du Roi Jacques , & de concerter avec moi les moyens de parvenir à son rétablissement ; mais qu'avant d'entrer en matière , il avoit ordre d'exiger promesse , 1.^o que personne à Saint-Germain n'en

(a) J'ai parlé ci-devant de l'Abbé Gaudier.

auroit connoissance, pas même la Reine ;
 2.^o que la Reine Anne jouiroit tran- 1714
 quillement de la Couronne sa vie du-
 rant , moyennant qu'elle en assurât la
 possession à son frere après sa mort ;
 3.^o que l'on donneroit les assurances
 suffisantes pour la conservation de la Re-
 ligion Anglicane & des Libertés du
 Royaume. A tout cela il est facile de
 croire que je consentis volontiers , & je
 le lui fis confirmer par le Roi Jacques , à
 qui je le menai pour cet effet. Après ces
 préliminaires , nous entrâmes dans le
 détail des moyens de parvenir au but :
 mais l'Abbé ne put , pour cette première
 fois , entrer dans un grand détail , attendu
 que le Trésorier ne lui avoit pas encore
 bien expliqué ses intentions ; & que même
 préalablement à tout il falloit que la
 paix fût conclue , sans quoi le ministère
 présent n'oseroit entamer une matière si
 délicate à ménager. Quoiqu'il me parût
 que l'un n'empêchoit pas l'autre , néan-
 moins pour faire voir que nous ne vou-

~~=====~~ lions rien omettre , pour montrer notre
1714. bonne foi , nous écrivîmes à tous les Jacobites de se joindre à la Cour ; ce qui ne contribua pas peu à rendre le parti de la Reine si supérieur dans la Chambre-Basse , que tout s'y passa selon ses desirs.

Gautier me dit, avant de s'en retourner à Londres , que le Comte d'Oxford lui ordonnoit de m'assurer , que pendant cet été on enverroit le projet , & que , si je n'étois pas à la Cour , on me le feroit tenir à l'armée , attendu que l'on ne vouloit se fier qu'à moi. Pour qu'on pût répondre au projet, sans perte de temps , nous convînmes que le Roi Jacques , sous prétexte de faire le tour de la France, se trouveroit au commencement d'Août en Dauphiné où je devois commander l'armée , & y demeureroit avec moi le plus qu'il pourroit. En effet , ce Prince y vint ; mais je ne reçus point les papiers en question , & jusqu'à l'hiver je n'en entendis plus parler ; Gautier seulement m'écrivit qu'il arriveroit bientôt avec des instructions satisfaisantes.

Gautier revenu en France , je crus qu'il me parleroit plus clair ; mais il 1714.
me dit seulement qu'il falloit encore
avoir patience jusqu'à ce que l'on pût
conclure totalement la paix ; que le
moindre vent des bonnes intentions de
la Reine Anne pour son frere donneroît
matiere aux Whigs de s'écrier hautement
contre la Cour , & pourroit non-seule-
ment détruire l'ouvrage nécessaire de la
paix , mais encore causer peut-être un
bouleversement dans le Ministère & dans
l'Etat : que de plus , il falloit s'assurer de
l'armée , ce qui ne se pouvoit , que lors-
que , la paix signée , on procéderoit à la
réforme , & qu'alors il auroit attention
à ne conserver que les Officiers dont il
seroit sûr.

Jusques-là ce raisonnement paroïssoit
très-sage ; mais la paix conclue & pu-
bliée , & la réforme faite , le Trésorier
ne parla pas avec plus de clarté , ni avec
plus de précision , & différoit de jour à
autre de régler l'armée , malgré les sol-

~~1714~~ 1714. licitations du Duc d'Ormond , avec lequel , à l'insçu d'Oxford , j'étois en commerce de lettres.

Les Jacobites, & autres bien intentionnés , pressoient aussi continuellement Oxford , de profiter du moment favorable ; ils lui représentoient , que jamais il n'y avoit eu une Chambre Basse plus favorablement disposée , & qu'ainsi il n'y avoit qu'à leur proposer la révocation des actes en faveur d'Hanovre , & qu'indubitablement elle passeroit. Sa réponse étoit , qu'il falloit aller plus doucement en besogne ; qu'il travailloit sérieusement à l'affaire , & que l'on ne se mît point en peine.

De cette manière , Oxford nous amusoit , & il étoit difficile d'y remédier : car, de rompre avec lui , ç'auroit été détruire tout , vu qu'il avoit le pouvoir en main , & gouvernoit absolument la Reine Anne. Il fallut donc feindre de se fier à lui ; mais nous ne laissions pas de travailler sous main avec le Duc d'Ormond , &

nombre d'autres, afin de venir à bout ~~de~~
de cette affaire par leur moyen, si Ox- 1714
ford nous manquoit.

Gautier étant revenu en 1713, après la paix d'Anglerette, je le pressai très-vivement sur la lenteur, l'irrésolution & le froid du Trésorier. Enfin, résolu de le mettre au pied du mur, après plusieurs propositions que je lui fis, je le chargeai d'en faire une qui me paroissoit facile, sûre & même l'unique, quoique d'abord elle semblât être un peu visionnaire. Je voulois que le Roi Jacques se rendît secrètement ; & seul auprès de la Reine sa sœur, & qu'alors elle se rendît au Parlement ; qu'elle y expliquât le droit incontestable de son frere, & la résolution qu'elle étoit de lui faire rendre ce qui lui appartenoit par les Loix divines & humaines ; mais qu'elle les assûrât en même temps qu'elle avoit pris ses mesures avec lui pour empêcher que la Religion Anglicane ne pût en aucune façon périr par une telle action : qu'il étoit

réglé entr'eux , qu'elle jouiroit paisible-
 1714. ment de la Couronne pendant sa vie , &
 qu'elle l'éleveroit comme son fils ; qu'elle
 passeroit tels actes, qui seroient crus néces-
 saires pour la sûreté de leur Religion &
 de leur liberté. Ensuite elle devoit, sur le
 champ , le produire en plein Parlement ,
 & leur dire : » Messieurs , le voilà qui
 » vous promet lui-même de tenir invio-
 » lablement tout ce que j'ai avancé , &
 » d'en jurer l'observation ; ainsi je vous
 » requiers de révoquer dans l'instant les
 » actes faits contre lui , & de le recon-
 » noître dans ce moment pour mon hé-
 » ritier & votre maître futur , afin qu'il
 » vous sache quelque gré d'avoir con-
 » couru avec moi à ce que votre conf-
 » cience , votre devoir & votre honneur
 » vous devroient avoir déjà inspiré .
 Cette démarche imprévue auroit telle-
 ment étourdi les factieux , & charmé les
 bien-intentionnés , qu'il n'y auroit certai-
 nement pas eu la moindre opposition :
 il n'y avoit pas lieu de douter que dans

l'instant tout n'eût été fait selon les ~~ordres~~ ordres de la Reine ; car il n'y auroit eu 1714. l'personne qui n'eût été persuadé que la Reine avoit pris ses mesures pour se faire obéir ; ainsi, d'un côté la crainte du chârimement, & de l'autre, l'espérance de profiter d'un nouveau changement, auroient déterminé le Parlement à rétablir dans l'instant toutes choses dans l'ordre naturel, selon les Loix fondamentales de l'Etat. Gaurier ; bien instruit de cette proposition, partit de chez moi en Picardie pour l'Angleterre ; mais quoiqu'il m'écrivît régulièrement, jamais je ne pus tirer de lui aucune réponse sur cet article.

Enfin, voyant le temps s'écouler, sans qu'il parût aucun plan de la part d'Oxford, & d'ailleurs apprenant que la santé de la Reine Anne devenoit de jour en jour plus mauvaise, je soupçonnai plus que jamais que le Trésorier nous trompoit, d'autant plus que je savois qu'il avoit écrit à l'Electeur d'Har-

~~novre~~ novre , & qu'il venoit d'envoyer à cette
 1714. Cour son cousin Harlay. Je m'ouvris
 donc de cela à M. de Torci , Ministre
 des Affaires Etrangères , & par qui pas-
 soit tout mon commerce avec Gautier
 & avec Oxford. Il tomba d'accord avec
 moi , que la conduite du Trésorier étoit
 fort extraordinaire ; & nous résolûmes
 de lui écrire , pour lui représenter que
 la Reine Anne pouvoit manquer à toute
 heure , & qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il
 nous fît savoir les mesures qu'il avoit
 prises en ce cas pour les intérêts du Roi
 Jacques , aussi-bien que les démarches
 que ce Prince devoit faire. Sa réponse
 fut , que , si la Reine venoit à mourir , les
 affaires du Roi Jacques & les leurs
 étoient perdues sans ressource. Jamais
 nous ne pûmes tirer autre chose de lui ,
 ce qui prouvoit bien clairement sa four-
 berie ; car s'il avoit eu véritablement les
 intentions qu'il nous avoit déclarées , au-
 roit-il été si long-temps sans songer aux
 moyens de les effectuer ? Auroit-il , pour

l'amour de lui-même & du parti Tory, ~~négligé~~ négligé de se précautionner contre la rage ¹⁷¹⁴ des Whigs, qu'il savoit ne vouloir jamais lui pardonner, s'ils avoient une fois le pouvoir en main ? Cette léthargie ne pouvoit venir de son manque de sens, ou de courage ; personne n'en avoit plus que lui : ainsi il étoit moralement certain que toutes les avances qu'il nous avoit faites jusqu'à présent, n'avoient eu pour motif que son propre intérêt, afin de joindre les Jacobites aux Torys, & par-là se rendre le plus fort dans le Parlement, & y faire approuver la paix. Dès qu'il en fut venu à bout, il ne songea plus qu'à se ménager avec la Cour d'Hanovre ; & quant au Roi Jacques, il l'amusoit de temps en temps par quelque nouvelle proposition de changement de Religion, ou du moins d'en faire semblant. La Cour de France, aussi-bien que nous, fut alors bien persuadée qu'Oxford nous jouoit ; mais comme elle avoit, par son moyen, fini

son affaire principale, elle s'en consolait
 1714. aisément.

Pour moi, je sollicitai fortement le Duc d'Ormond, & plusieurs autres; je les exhortai à se réveiller de leur assoupissement, & à se précautionner contre les malheurs qui leur arriveroient, si la Reine mouroit; je leur fis envisager que leur intérêt particulier étoit le même que celui du Roi Jacques, qu'il n'y avoit plus à balancer pour eux, qu'il falloit opter, ou d'être perdus, eux & leur parti, ou de rétablir ce Prince. Convaincus de ce que nous leur mandions continuellement, ils s'évertuèrent, & par le moyen de Madame Masham, ils déterminèrent la Reine à renvoyer le Grand Trésorier, n'étant pas possible de conduire l'affaire à bien, tant qu'il seroit en place. Elle congédia donc Oxford au commencement d'Août 1714. Les autres Ministres ne doutoient plus de pouvoir alors avancer leurs projets sans obstacle; mais le malheur voulut

qu'avant que le nouveau Ministère eût seulement le temps de se reconnoître, 1714. tout espoir de réussir s'évanouît par la mort de la Reine, qui arriva le 12 Août 1714, quatre jours après le déplacement du Comte d'Oxford. L'Electeur d'Hannovre fut dans l'instant proclamé Roi, conformément à l'acte fait depuis la révolution, & par ses ordres tout fut changé.

J'étois pour lors en Catalogne, trop éloigné pour pouvoir, ni agir, ni même donner des conseils; & quand j'aurois été à Paris, j'eusse été fort embarrassé attendu la conjoncture présente des affaires. Ce n'étoit point notre faute, si nous n'avions concerté aucun arrangement, pour le cas qui venoit d'arriver; & la France, quelque bonne volonté qu'elle eût, n'étoit point en état de risquer une nouvelle guerre pour soutenir les intérêts du jeune Roi. Nulles mesures n'avoient été prises, & ne pouvoient même l'être de ce côté-ci de l'eau;

1714. c'étoit aux bien-intentionnés en Angleterre à nous prescrire tout ce que nous devions faire , & n'étant point encore les maîtres absolus , ils n'avoient pas eu le temps de s'arranger.

Dès que le Roi Jacques apprit la mort de sa sœur , il partit en poste de Bar en Lorraine , où , depuis la paix d'Utrecht , il faisoit sa résidence , & se rendit *incognito* à Paris , pour y consulter la Reine sa mere & ses autres amis , bien résolu de passer ensuite dans l'Isle de la Grande-Bretagne , pour y revendiquer ses droits. La Cour de France , avertie de cette démarche , lui envoya M. de Torci , pour lui persuader de s'en retourner d'où il étoit venu ; & si les bonnes raisons ne prévalaient pas , il avoit ordre de lui déclarer qu'on ne pourroit se dispenser de l'y contraindre. Ainsi le Roi Jacques ne recevant aucunes nouvelles consolantes de ses amis d'Angleterre , où tout étoit alors dans la consternation , & ne sachant pas même où il pourroit débarquer

en sûreté , se détermina à regagner Bar. ~~_____~~

Le Roi George partit d'Hanovre au 1714-
mois de Septembre ou d'Octobre , &
arriva à Londres , où il fut reçu avec
toutes les démonstrations possibles de joie.
Il lui auroit été facile , dans ces commen-
cemens , de concilier les esprits , ou du
moins d'empêcher que leur animosité
ne lui fît aucun tort. Pour cela , il n'avoit
qu'à éviter de se déclarer pour aucun parti,
regarder tous les Anglois comme étant
également ses sujets , & ne distinguer que
ceux qui auroient le plus de naissance ,
& le plus d'attachement à sa personne ;
mais , prévenu par les Whigs , il com-
mença d'abord par ôter toutes les charges
aux Torys , & cassa le Parlement , qui
yenoit de le reconnoître si unanimement.
De-là les Torys prirent occasion de se
récrier sur le danger de l'Eglise Angli-
cane ; les Ministres ne cessoient d'en par-
ler dans les chaires , & le peuple , animé
par ces discours , & sous main par les
Jacobites , commença à s'assembler de

~~1714~~ tous côtés , causant mille désordres , & refusant d'obéir aux ordres du Gouvernement. De plus , l'on ne cessoit de répandre dans le public des libelles diffamatoires contre le Roi George , contre son fils & contre toute sa famille. A mon retour d'Espagne , je trouvai que l'occasion paroissoit favorable pour les intérêts du Roi Jacques , & à cet effet nous envoyâmes des Emissaires au Duc d'Ormond , & aux principaux Seigneurs Torrys. L'argent fut répandu parmi les Officiers réformés , & nous ne négligeâmes rien de notre côté , tant pour rendre odieux le Roi George , que pour gagner les cœurs de la Nation. Ormond, Marr, &c. nous assûroient que jamais les peuples n'avoient été si bien disposés ; que de dix , il y en avoit neuf contre George , & par conséquent pour Jacques ; & qu'ainsi pour peu qu'on voulût songer à une entreprise , il y avoit lieu d'être assûré de la réussite. Sur cela , je proposai qu'on tombât d'accord d'un jour

marqué pour faire un soulèvement général par tout le Royaume, & qu'on indiquât un endroit où le Roi Jacques pût se rendre. Nous étions sûrs des Ecoffois, qui s'étoient déjà pourvus d'armes, & n'attendoient que le signal pour se déclarer. Mon projet étoit de profiter de la conjoncture présente, n'y ayant que fort peu de troupes réglées dans toute l'Isle, & je ne doutois pas que George, voyant le feu allumé aux quatre coins du Royaume, ne se trouvât dans un si furieux embarras, qu'il ne sauroit que devenir. J'étois de plus persuadé que notre dessein ne pourroit réussir que par une prompte révolution, c'est-à-dire, qu'en trois semaines il falloit chasser George, ou que l'affaire seroit manquée, attendu que la France, ne voulant donner aucun secours de troupes, & les seuls Anglois devant finir l'ouvrage, George se trouveroit en état d'écraser tout le parti de Jacques, si on lui donnoit le temps de faire venir des troupes de Hol-

1714

lande & d'Allemagne : outre que George
 1714. étant maître de toutes les places , il au-
 roit sur les Royalistes un avantage con-
 sidérable , pour peu que l'affaire tirât
 en longueur. J'avois beau presser Or-
 mond & les autres , ils me répondoient
 toujours que , malgré toute leur bonne
 volonté , & la disposition favorable des
 esprits , ils ne pouvoient , ni ne vou-
 loient prendre les armes , jusqu'à ce que
 le Roi Jacques eût débarqué avec un
 corps de trois à quatre mille hommes.
 En vain je leur représentois par lettres ,
 & par des personnes envoyées exprès ,
 que , quelques raisons que nous eussions
 pu dire à la Cour de France , elle demeu-
 roit ferme dans sa résolution de ne fournir
 aucuns secours publiquement , & qu'ainsi
 il ne falloit plus parler de troupes ; leur
 réponse étoit toujours la même.

Au commencement de l'année 1715 ,
 1715. Milord Bolingbroke , contre qui la
 Chambre-Basse venoit d'intenter procès
 pour crime de haute trahison , en même

témps que contre le Duc d'Ormond & le Comte d'Oxford , jugea à propos de ne pas s'exposer à l'animosité du parti, & se sauva en France. A son arrivée à Paris , je le vis en secret , & il me confirma la bonne disposition des affaires en Angleterre ; mais ne croyant pas qu'il convînt encore qu'il se mêlât publiquement des affaires du jeune Roi , il se retira à Lyon , d'où , après quelques mois , nos amis lui manderent qu'il eût à revenir à Paris ; ce qu'il fit , & alors nous agîmes de concert en toutes choses. Le Roi Jacques , qu'il avoit vu à Bar , lui avoit donné les Sceaux de Secrétaire d'Etat.

Cependant les désordres continuoient de toutes parts en Angleterre ; & les peuples non-seulement crioient publiquement contre le Gouvernement , mais s'émancipoient aussi en beaucoup d'endroits à parler en faveur du Prétendant ; ce qui faisoit que nombre de personnes , tant à S. Germain , qu'en Angleterre ,

===== pressoient continuellement de faire quelque
1715. que entreprise , & blâmoient l'indolence du Roi Jacques. Sur cela , j'écrivis un Mémoire , que j'envoyai à Bar par Milord Bolingbroke : il est à propos de l'insérer ici , il fera voir clairement l'état des affaires.

» Beaucoup de personnes blâment le
» Roi d'Angleterre de ce qu'il ne
» veut pas hasarder sa personne dans la
» situation présente des affaires , & concluent que , cette conjoncture perdue ,
» il n'en retrouvera jamais une si favorable , d'autant que George ne manquera pas de se procurer une bonne
» armée ; moyennant quoi , les Torys
» seront écrasés , ou forcés de se soumettre.

» Je tombe d'accord que , d'abord ,
» ce raisonnement paroît juste ; mais ,
» comme il ne convient pas à des gens
» sensés de dire leur avis , ou de décider , sans examiner auparavant le fond
» des affaires , je vais les expliquer

» en peu de mots, & puis je dirai franchement
 » franchement mon sentiment. 1715.

» Le Roi n'a point d'ami, ni d'allié,
 » de qui il puisse espérer aucune assis-
 » tance : ce n'est point faute d'avoir fait
 » les pas nécessaires à cette fin ; mais
 » parce que, d'ordinaire, les Princes ne
 » s'intéressent point en faveur d'un autre,
 » qu'autant qu'ils y trouvent leur avan-
 » tage particulier. Depuis vingt-six ans,
 » l'Europe a été engagée dans une guerre
 » sanglante & onéreuse ; ce qui a épuisé
 » les bourses, ruiné le commerce, &
 » diminué même l'espèce des hommes ;
 » de manière que tout le monde, étant
 » las de la guerre, ne tend qu'à vivre
 » en paix ; & il n'y a qu'une nécessité
 » absolue qui puisse engager aucun
 » Prince à la rompre. Le Roi Jacques
 » ne peut donc compter que sur le se-
 » cours de ses Sujets pour le grand ou-
 » vrage de son rétablissement. Voyons
 » ce qu'il en peut attendre.

» Je commencerai par l'Ecosse, qui,

« depuis la révolution , s'est toujours
1715. « montrée attachée à la Famille Royale,
« & dont un assez grand nombre des
« principaux Seigneurs ont actuellement
« pris des mesures pour se soulever,
« dès qu'il leur sera ordonné. Ils s'en-
« gagent à mettre en campagne huit
« mille montagnards , & dix mille fan-
« tassins des autres Provinces ; mais il
« leur manque des armes pour ces der-
« niers : il leur faut aussi de l'argent
« pour le paiement de ces troupes , sans
« quoi ils ne pourroient les contenir : le
« pays seroit bientôt au pillage , & l'ar-
« mée même se dissiperoit. Ils ne peu-
« vent au plus lever que mille chevaux
« ou Dragons , & même d'assez mauvaise
« qualité. Ils ont quelque espérance de
« pouvoir se saisir des châteaux d'Edim-
« bourg , de Sterling & de Dunbarton ;
« mais la réussite de ces sortes de pro-
« jets est toujours fort incertaine.

« Le gros de la Nation Angloise est
« si bien disposé , qu'on peut avancer
hardiment

« hardiment que, de six, il y en a cinq ~~pour~~
 « pour le Roi Jacques. A la vérité, ce 1715.
 « n'est point tant à cause de son droit
 « incontestable, qu'en haine de la race
 « Hanovrienne, & pour empêcher la
 « ruine totale de l'Eglise, & des libertés
 « du Royaume; mais, quels qu'en soient
 « les motifs, il est certain que nombre
 « de Seigneurs, d'Ecclesiastiques & de
 « Gentilshommes ont donné des as-
 « surances de leurs bonnes intentions. Plus
 « sieurs des plus considérables, des plus
 « accrédités & des meilleures têtes se
 « sont assemblés, pour concerter les
 « moyens de rétablir le Roi; mais, jus-
 « qu'à présent, ils ont conclu que, sans
 « le secours de quatre mille hommes au
 « moins, de nombre d'armes, & d'une
 « grosse somme d'argent, il seroit témé-
 « raire & même impossible de com-
 « mencer un soulèvement en sa faveur.
 « Ils disent pour raison, que, ne pouvant
 « ramasser qu'une populace non armée
 « & non disciplinée, les troupes réglées,

1715. « quoique peu en nombre ; feront pour-
 « tant suffisantes pour la dissiper dans
 « l'instant qu'elle aura levé le masque,
 « Ajoutez à cela qu'il n'y a dans toute
 « l'Angleterre aucunes armes , que dans
 « les magasins des places , dont George
 « est le maître.

« Le Duc d'Ormond, Milord Bo-
 « lingbroke & plusieurs autres ont agi
 « auprès de la Cour de France , pour
 « l'engager à donner le secours demandé :
 « on n'a rien omis de ce qui la pouvoit
 « persuader ; mais on n'a pu en venir
 « à bout ; de manière que le Roi ne
 « peut présentement tablez que sur ce
 « qu'il a trouvé moyen d'emprunter sur
 « son propre crédit : le tout consiste en
 « dix mille armées , & cent mille écus.
 « Je demande donc si un homme de
 « sens peut conseiller au Roi d'aventurer
 « tant sa personne , que les biens &
 « vies de ses amis sur des préparatifs aussi
 « minces , contre un Prince qui est en
 « possession , qui a de son côté les Loix

„ présentes, quoique injustes, qui a ac-
 „ tuellement une armée remplie de ^{1715.}
 „ Whigs, & qui, de plus, a des voisins
 „ puissans ses Alliés, dont il peut tirer
 „ le nombre qu'il voudra de troupes,
 „ outre ce qu'il peut faire venir de ses
 „ propres Etats.

„ Le Roi n'a pas assez d'armes pour
 „ fournir à l'Ecosse, & aux différens
 „ endroits de l'Angleterre qui en deman-
 „ dent. Il n'a point de places assez fortes,
 „ où ses amis puissent s'assembler en sû-
 „ reté; & quand il auroit le temps de
 „ former une armée, il n'a pas de quoi,
 „ ni l'armer, ni la payer.

„ Je conclus que le Roi doit se ha-
 „ sarder, mais non se précipiter dans
 „ une ruine certaine. S'il avoit une ar-
 „ mée de Montagnards, d'Ecossois &
 „ de populace Angloise, il lui faudroit
 „ à la fin en venir à une bataille contre
 „ une armée de troupes réglées, & je
 „ crois qu'alors il courroit un assez
 „ grand risque : mais je ne vois pas

« qu'il puisse même espérer cette chance;
 1715. » car il n'y a, jusqu'à présent, aucun
 » conceit sur cela en Angleterre, ni
 » même aucune envie d'agir sans un se-
 » cours étranger. Est-il raisonnable, mal-
 » gré cela, que le Roi parte? & peut-
 » on donner le terme de grandeur
 » d'ame, ou d'héroïsme à une démarche
 » qui ne peut produire qu'un vain tu-
 » multe? Les mêmes personnes, qui,
 » maintenant, l'accusent de timidité,
 » l'appelleroient téméraire & mal-avisé,
 » quand il auroit échoué. En un mot,
 » je ne puis jamais être d'avis qu'il parte,
 » jusqu'à ce que les personnes les plus
 » considérables d'Angleterre lui aient pro-
 » mis de se trouver en tel temps, en tel
 » lieu, pour l'y recevoir avec nombre
 » d'amis; car, de croire qu'avec les seuls
 » Ecoissois, il puisse réussir dans son en-
 » treprise, c'est ce que je regarderai tou-
 » jours comme une folie ».

Au mois de Juillet, le Père Calaghan,
 Dominicain, homme d'ailleurs de bon

sens, alla trouver le Roi Jacques, de la part du Duc d'Ormond, pour lui dire de partir incontinent pour se rendre en Angleterre. Ce Prince, sans consulter Milord Bolingbroke, ni la Cour de France, ni moi, prit aussi-tôt la résolution de se mettre en chemin, & fixa au 30 de ce même mois son arrivée au Havre-de-Grâce, où il envoya sur le champ préparer un bâtiment, ayant mandé en même temps à Bolingbroke de se trouver le jour marqué au rendez-vous. Celui-ci alla en donner avis à M. de Forcy, qui, sur le champ, par ordre du Roi, m'écrivit par un Courier de me rendre en diligence à Marly. Y étant arrivé, le Roi me dit que le Roi Jacques avoit pris brusquement une résolution qui lui paroissoit hasardée, & à laquelle il ne vouloit point consentir, sans en savoir auparavant mon avis. Je lui représentai alors que je ne pouvois imaginer que le Duc d'Ormond eût envoyé un tel Message, attendu qu'il

~~Il~~ ne marquoit pas le lieu, où le Roi Jacques devoit débarquer, point totalement essentiel, & qu'ainsi je croyois qu'il falloit nécessairement différer son départ, jusqu'à ce que l'on eût d'autres nouvelles du Duc d'Ormond sur cet article. MM. de Torcy & Bolingbroke eurent ordre d'écrire en conformité au Roi Jacques. Environ huit jours après; arriva d'Angleterre un homme de condition envoyé par Ormond, Marr & plusieurs autres, avec un Mémoire en réponse à ceux que nous leur avions envoyés ci-devant : il contenoit à peu près les mêmes choses qu'ils nous avoient déjà mandées; savoir, que, sans un secours d'hommes, d'armes & d'argent, ils ne croyoient pas possible d'engager la nation à prendre les armes; que, toutefois, si le Roi Jacques le leur ordonnoit positivement, ils le feroient, mais que cela ne pouvoit être que vers le milieu du mois de Septembre, temps auquel l'on comptoit que le Parlement seroit prorogé, & cha-

que membre retourné dans sa Province. ~~_____~~

Peu de temps après, vers les premiers ^{1715.} jours d'Août, nous fûmes fort surpris d'apprendre que le Duc d'Ormond étoit débarqué en France. Ce Seigneur, ayant été accusé de haute trahison, s'étoit retiré à Richmond, où il vivoit avec grande magnificence, & tenoit table ouverte. Tout le monde y couroit en foule; car il étoit l'idole du parti Tory, & il sembloit y avoir levé l'étendard contre le Roi George. Il nous avoit assuré par ses lettres, qu'il étoit résolu d'y demeurer tant qu'il y pourroit être en sûreté; qu'ensuite il se retireroit vers le Nord, ou l'Ouest de l'Angleterre, & se mettroit à la tête de ses amis, & de nombre d'Officiers réformés, qu'il avoit à cet effet dispersés dans les Provinces: il avoit même déjà disposé des relais de chevaux, afin de le faire plus diligemment; lorsque le temps seroit venu qu'il avoit de plus pratiqué des intelligences dans Plymouth, Bristol & Exeter, dont

~~Il~~ il vouloit se saisir, & en faire ses places
 1715. d'armes. Il est certain que, dans ce
 temps-là, il étoit si généralement aimé,
 que, s'il se fût déclaré ouvertement con-
 tre le Roi George, pour l'Eglise & les
 libertés de la Nation, de toutes parts
 on seroit accouru à lui, & il se seroit
 trouvé à la tête d'un parti si considéra-
 ble, que George eût été fort embar-
 rassé, d'autant que les Ecossais se se-
 roient en même temps soulevés, & que
 peut-être partie des troupes réglées au-
 roit passé du côté d'Ormond: mais,
 pour exécuter un pareil projet, il falloit
 un autre génie: de si grands desseins ont
 besoin d'un Héros, & c'est ce que le
 Duc d'Ormond n'étoit pas; car, quoi-
 que très-brave de sa personne, & de-
 puis quelque temps bien intentionné, il
 n'avoit que très-peu de qualités néces-
 saires pour une telle entreprise, & fort
 peu de connoissance du métier de la
 guerre. La grande dépense qu'il faisoit,
 sa libéralité, son affabilité naturelle &

sa naissance, lui avoient attiré l'amour & l'estime du peuple. Les Torys, qui voyoient que, dans la conjoncture présente, il leur falloit un Chef apparent, s'étoient tous réunis, pour le suivre & le prôner; mais, dans un instant, toutes les belles espérances qu'on avoit fondées sur lui, s'évanouirent par sa retraite précipitée. Etant averti que le Roi George avoit envoyé des Gardes pour investir sa maison, & l'arrêter, il se sauva vers les Côtes, & traversa la mer dans une chaloupe, sans laisser le moindre ordre pour ceux qui l'attendoient ailleurs.

Bolingbroke & moi, nous concertâmes avec lui toutes nos affaires, & nous fîmes de nouveau de fortes instances auprès de la Cour de France, pour en obtenir un secours d'hommes : mais, outre que le Roi T. C., malgré toute sa bonne volonté, étoit ferme dans son premier principe, la retraite d'Ormondt l'y confirmoit encore plus, n'étant pas

=== raisonnable de croire que cet homme si
 1715. aimé , & dont le crédit faisoit notre
 principale espérance , se fût retiré , &
 eût abandonné la partie , si la Nation
 eût été dans les dispositions que nous lui
 avions tant de fois représentées. Nous
 récrivîmes donc en Angleterre , pour
 les presser de nouveau de ne plus in-
 sister sur un corps de troupes , mais de
 se déterminer à prendre les armes , &
 qu'ils nous marquassent le temps & le
 lieu où l'on vouloit que le Roi Jacques
 & Ormond se rendissent : leur réponse
 fut toujours ambiguë.

La répugnance que j'avois trouvée avec
 raison dans les Torys , jointe à la cer-
 titude où j'étois que la France ne se re-
 lâcheroit point de sa résolution , m'avoit
 déterminé , quelques mois auparavant ,
 à m'adresser au Roi de Suede , dont les
 intérêts sembloient directement opposés
 à ceux du Roi George. Ce Prince ex-
 traordinaire , après s'être , par des com-
 menceemens brillans , attiré le respect &

l'attention de toute l'Europe, étoit tombé, ~~par la~~ par la perte de la bataille de Pultawa, 1715. dans un enchaînement de malheurs, dont ses ennemis & ses voisins furent si bien profiter, qu'il se trouvoit alors presque entièrement dépouillé de ses Etats d'Allemagne. Chacun vouloit avoir part à ses dépouilles, & sans avoir égard, ni aux Traités passés, ni même aux garanties, on cotiroit sur lui de toutes parts. Loin de se laisser abattre par tant d'adversités, il sembloit au contraire en devenir plus fier, & plus obstiné à rejeter toutes propositions de paix; où il fût question de céder quelque Province, ou quelque place, résolu plutôt de périr, que de se soumettre honteusement à la loi du vainqueur.

Le caractère de ce Prince, dont les vues ne tendoient jamais qu'au grand, & son intérêt particulier, qu'il trouveroit à culbuter le Roi George, me firent espérer qu'il donneroit les mains à l'exécution de nos projets, d'autant plus qu'il

~~Il~~ n'y avoit pas d'autre moyen apparent
1715. pour le tirer de la situation critique où
il étoit. Je lui fis représenter les justes
prétentions du Roi Jacques, la gloire
qu'il y auroit à rétablir un Prince op-
primé, & les suites avantageuses qui ne-
pouvoient manquer de lui en revenir,
sans compter la reconnoissance éternelle
du Roi d'Angleterre pour un si grand
bienfait. L'affaire me paroissoit d'autant
plus facile, que l'on ne soupçonnoit seu-
lement pas que nous en eussions la pen-
sée, & qu'il y avoit actuellement sept
à huit mille Suédois campés auprès de
Gottembourg : joignez à cela qu'il y
avoit dans ce port nombre de vaisseaux
de transport, destinés à passer ces trou-
pes à Stralsund, & que, de Gottem-
bourg, l'on pouvoit, d'un seul vent,
faire voile en droiture en Ecosse, ou en
Angleterre, le trajet n'en étant que de
deux fois vingt-quatre heures.

Lorsqu'on me proposa cette idée à la
Cour de France, on la regarda d'abord

comme chimérique; mais, après qu'on ~~en~~
 en eut parlé avec le Baron de Spaar, 1715.
 Ambassadeur de Suede, & qu'on vit
 qu'il ne s'éloignoit pas de l'approuver,
 on me permit de négocier. M. de Torcy
 & moi eûmes plusieurs conférences sur
 cela avec Spaar; & pour faciliter l'entre-
 prise, on convint que le Roi T. C.
 payeroit les arrérages de subside dûs au
 Roi de Suede, & que le Roi Jacques
 feroit donner incontinent cinquante mille
 écus pour les frais de l'embarquement.
 Spaar fit partir un Courier avec les dé-
 pêches pour son Maître, & il envoya
 en même temps un Officier en Hol-
 lande, avec la remise des cinquante mille
 écus que je lui avois donnés, afin que,
 si la réponse de Suede étoit favorable,
 l'on pût, sans perte de temps, faire pas-
 ser cette somme à Gottembourg. Mal-
 heureusement le Roi de Suede se trou-
 voit alors dans Stralsund, assiégé par
 terre & par mer; de manière que le
 Courier fut un temps très-long, avant

1715. que de pouvoir donner ses lettres. La réponse de ce Prince fut en termes très-honnêtes; mais il disoit qu'il ne pouvoit, dans la situation de ses affaires, se défaire de ses troupes, dont il avoit tant de besoin, pour défendre ses propres Etats, outre que le Roi George ne s'étoit pas encore déclaré contre lui. Toutefois il assûroit le Roi Jacques de son amitié, dont il lui donneroit des marques dans la suite.

Il est certain que le Roi de Suede manqua une belle occasion d'avancer ses affaires, ou, pour mieux dire, de se tirer d'oppression; car, le Roi Jacques une fois rétabli, il en auroit tiré des secours d'argent, d'hommes & de vaisseaux suffisans pour le remettre en état de reconquérir ce qu'il avoit perdu. Par les regles du bon sens, la révolution d'Angleterre étoit alors immanquable, moyennant un corps de troupes réglées pour soutenir les Bien-intentionnés. Le Roi George étoit universellement haï,

& n'avoit que fort peu de troupes sur le
 pied dans la Grande-Bretagne ; mais le 1715.
 Roi de Suede, qui songeoit alors à sauver
 Stralsund , en quoi il se flattoit mal-à-
 propos , n'eut personne auprès de lui ,
 pour lui faire voir l'utilité de notre pro-
 jet , & le faux des siens.

Il a voulu depuis , en 1716 , entre-
 prendre une descente en Angleterre ;
 mais les affaires avoient totalement changé
 de face ; & s'il l'avoit faite , il y a lieu
 de croire que , vu l'armée considérable
 que le Roi George avoit en Angleterre ,
 & les secours que les Hollandois n'au-
 roient pas manqué d'y envoyer , il y auroit
 échoué.

Vers le 20 du mois d'Août , le Roi
 de France , Louis XIV, tomba malade ,
 & mourut le premier Septembre 1715.
 Jamais homme ne montra plus de
 fermeté , & moins de crainte de la
 mort ; toujours soumis & résigné aux
 volontés de Dieu. Il donna tous les
 ordres qu'il crut nécessaires , & puis

attendit tranquillement sa dernière heure.

1715. Il y avoit long-temps qu'il étoit occupé de ces réflexions sérieuses ; & il avoit plusieurs fois dit à la Reine d'Angleterre, qu'il n'ignoroit pas , qu'étant vieux , il devoit bientôt mourir , & qu'ainsi il s'y préparoit tous les jours , afin de n'être pas surpris. On avoit de lui toute une autre opinion dans le monde ; car on s'imaginait qu'il ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de la mort. Je fais pourtant ce que je viens de rapporter de la bouche même de la Reine , Princesse très-véridique.

Il faut avouer que jamais Prince n'a été si peu connu que celui-ci. Les Protestans le faisoient passer en Europe pour un homme inaccessible ; cruel & sans foi. J'ai eu l'honneur d'en avoir souvent audience & de le voir très-familièrement , & je puis assurer qu'il n'y avoit de fier en lui que l'apparence. Il étoit né avec un air de majesté , qui en imposoit tellement à tout le monde , qu'on ne pouvoit en approcher sans être saisi de crainte

& de respect; mais dès qu'on vouloit ~~lui parler~~ lui parler, son visage se radoucissoit, 1715. & il avoit l'art de vous mettre dans l'instant en pleine liberté avec lui : il étoit l'homme de son Royaume le plus poli; il savoit sa langue en perfection; & dans ses réponses il y mettoit tant de choses obligeantes, que, s'il accordoit quelque chose, on croyoit recevoir le double; & s'il refusoit, on ne pouvoit s'en plaindre. Depuis la Monarchie, vous ne trouverez pas de Roi plus humain. Parmi les Grands du Royaume, hors le Chevalier de Rohan, il n'y a eu aucun sang répandu de son règne, & même celui-ci ne perdit la vie, que parce que personne n'eut ou l'atrocité ou le courage de demander sa grace; car le Roi, en allant & revenant de la Messe le matin de l'exécution, se tourna de tous côtés, pour voir si les parens ou les amis ne viendroient pas se jeter à ses pieds.

Je fais que pour ce qui regarde la bonne foi, on m'objectera tout ce qu'il

===== a fait contre les Traités; mais j'ose assû-
 1715. rer qu'il n'en a jamais violé, qu'on ne lui
 eût persuadé que ses ennemis y avoient
 premièrement donné atteinte; & sans
 approuver ces infractions, quel est le
 Prince; quelle est la Nation qui puisse
 se vanter d'avoir toujours préféré la bonne
 foi & la justice à ses intérêts? Il n'est
 question que d'un peu plus, ou un peu
 moins; car l'on peut avancer hardiment,
 qu'il semble que la Religion, l'équité &
 la parenté ne sont plus présentement des
 motifs qui fassent impression; & que,
 pour satisfaire son ambition, & se pro-
 curer quelques avantages, l'on se croit
 tout permis.

Le lendemain de la mort du Roi, le
 Duc d'Orléans se rendit au Parlement
 avec tous les Princes du Sang & les Pairs
 de France. L'on avoit placé aux ave-
 nues du Palais deux mille hommes du
 régiment des Gardes, afin d'empêcher
 qu'il n'y eût aucune émeute: de plus,
 presque tout ce qu'il y avoit d'Officiers

à Paris accompagnerent le Duc d'Orléans, à qui l'on avoit fait croire qu'il trouveroit des obstacles à se faire déferer la Régence : son intention étoit de se déclarer Régent si le Parlement en faisoit difficulté, attendu qu'il prétendoit que par sa naissance le droit incontestable lui en étoit acquis. Dès qu'il fut à sa place dans la Grand'Chambre, il commença par prier MM. les Pairs de suspendre pour le présent les prétentions qu'ils avoient contre les Présidens à mortier au sujet du Bonnet, promettant que dans quinze jours il finiroit cette contestation ; il avoit aussi exigé en particulier des Princes du Sang de ne point attaquer alors les Princes légitimés, à qui le feu Roi avoit non-seulement accordé le rang, mais aussi la qualité de Prince du Sang, & l'habilité de succéder à la Couronne au défaut des véritables Princes du Sang. Le Duc d'Orléans vouloit, avec raison, éviter que rien n'interrompît l'affaire de la Régence, d'où dépendoit

~~1715~~ 1715. le repos & la tranquillité de l'Etat , aussi bien que son intérêt particulier. Les Pairs consentirent à la demande du Duc d'Orléans , & se contenterent de faire lire tout haut par l'Archevêque de Rheims leur protestation contre tout ce qui s'étoit fait, ou se feroit contre leurs droits.

Le Duc d'Orléans fit ensuite une longue harangue, dans laquelle il représentoit que le Roi , présentement régnant , étant mineur , la Régence lui appartenoit de droit, & qu'ainsi il demandoit que les Gens du Roi parlassent , & qu'on passât ensuite aux opinions. Il entra aussi dans un détail de la forme qu'il prétendoit donner au Gouvernement , & finit par assurer que , pour montrer ses bonnes intentions pour le bien public , & son estime pour le Parlement , il leur feroit rendre la liberté des représentations que le feu Roi leur avoit ôtée depuis long-temps.

Son discours achevé , il fut résolu qu'avant de procéder sur aucune déclaration , on feroit l'ouverture du testament que

le feu Roi avoit déposé l'armée d'au-
 vant. Le premier Président & les Gens 1715.
 du Roi l'allèrent chercher, & on l'ou-
 vrit devant l'Assemblée : la lecture en fut
 ensuite faite. Il contenoit en substance,
 qu'il y auroit un Conseil de Régence,
 composé du Duc d'Orléans, des Princes
 du Sang qui auroient vingt-quatre ans
 accomplis, du Chancelier, de quatre
 Secrétaires d'Etat, du Chef du Conseil
 des Finances, du Contrôleur Général
 des Finances, des Maréchaux de Ville-
 roi, de Villars, d'Uxelles, de Tallard
 & d'Harcourt. Tout s'y devoit déter-
 miner à la pluralité des voix. Le com-
 mandement des troupes de la Maison du
 Roi étoit donné au Duc du Maine, sans
 aucune subordination à la Régence : le
 Maréchal de Villesoi étoit nommé Gou-
 verneur du Roi ; MM. de Samnery &
 de Joffreville sous-Gouverneurs ; mais le
 Duc du Maine, & à son défaut son frere
 le Comte de Toulouse, devoit avoir
 l'inspection & une autorité supérieure

1715. ~~—~~ sur tout ce qui regardoit la personne & l'éducation du Roi. On lut ensuite le codicille, par où l'on auroit dû commencer : il contenoit peu de chose, hors que le jeune Roi devoit être présent au Parlement lors de l'ouverture du testament ; & qu'en attendant, le Maréchal de Villeroy ordonneroit de tout ce qui regarderoit la personne du jeune Prince, & commanderoit aux troupes de sa Maison.

Le premier Président eut grand soin d'avertir à plusieurs reprises le sieur de Dreux, Conseiller au Parlement, de lire le testament distinctement & à haute voix ; car il disoit : Voici notre Loi. L'on n'en jugea pourtant pas ainsi. Dès que la lecture en eut été faite, Mgr. le Duc d'Orléans, ayant seulement dit qu'il y avoit dans le testament plusieurs choses, auxquelles en honneur il ne pouvoit consentir, & qu'il s'en expliqueroit dans la suite, demanda qu'on procédât à opiner sur la Régence, qu'il réclamoit comme

son droit. Il fut aussi-tôt déclaré Régent ~~=====~~
 sans contradiction. Il ne fut plus ques- 1715.
 tion du Testament , & l'on procéda à
 régler plusieurs autres choses , selon que
 le Régent le souhaitoit. Le Duc du Maine
 & le Comte de Toulouse qui avoient ,
 aussi bien que tous nous autres , donné
 leurs voix pour la Régence , voulurent
 disputer l'article du commandement de
 la Maison du Roi , mais personne ne se
 joignit à eux ; ainsi le Duc du Maine ,
 voyant qu'on lui ôtoit tout ce que le feu
 Roi avoit réglé en sa faveur , demanda
 en grâce qu'au moins on voulût , pour
 lui conserver son honneur , lui accorder
 quelque titre honorifique. Sur cela les
 Gens du Roi proposèrent le nom de
 Surintendant de l'éducation du Roi , &
 la Cour y consentit , avec la clause toute-
 fois que cela ne lui donneroit aucune
 autorité sur les Officiers de la Maison du
 Roi , ni sur les troupes , ayant été spé-
 cifié clairement que l'on ne reconnoissoit
 d'autorité supérieure dans le Royaume

que celle de Mgr. le Duc d'Orléans Régent.

Le 12 du même mois, le Roi alla au Parlement tenir son Lit de Justice ; où tout ce qui avoit été réglé le 2 fut publié & enregistré.

Le Duc d'Orléans commença sa Régence par établir des Conseils, dans lesquels les affaires devoient passer, au lieu d'en laisser la disposition aux seuls Ministres, ce qui a certainement de grands inconvéniens ; mais aussi il est à craindre que cette grande multitude de Conseillers ne retardent les expéditions, & sur-tout dans la partie de la guerre, où, pour que les choses aillent bien, un seul homme doit être chargé du détail après que les points ont été réglés dans le Conseil : quoi qu'il en soit, le Régent avoit promis d'en passer par la pluralité des voix dans les Conseils, ne se réservant que le pouvoir de faire des grâces par Bonté & disposition des Charges, Emplois & Bénéfices.

Le

Le Duc de Bourbon fut déclaré Chef du Conseil de Régence ; le Comte de Toulouse Chef du Conseil de Marine , ayant sous lui pour Président le Maréchal d'Estrées ; le Maréchal de Villeroi Chef du Conseil des Finances , & le Duc de Noailles Président ; le Maréchal d'Uxelles Président du Conseil des Affaires Etrangères ; le Maréchal de Villars Président du Conseil de la Guerre ; le Duc d'Antin Président du Conseil des Affaires du dedans du Royaume , & le Cardinal de Noailles Président du Conseil de Conscience.

Le Régent me proposa d'être du Conseil de Guerre ; mais, comme la première place étoit prise , je ne crus pas qu'il me convînt , par toutes sortes de raisons , d'être en second sous mon camarade , d'autant que le reste du Conseil étoit composé de Lieutenans Généraux. Si j'avois voulu agir comme d'autres , qui , dès avant la mort du Roi , avoient fait leur marché avec Mgr. le Duc d'Orléans ,

j'aurois peut-être été traité aussi avant-
 1715. geusement ; mais Dieu merci je n'ai point
 à me reprocher d'avoir jamais voulu en-
 trer en aucune cabale. J'ai toujours eu
 pour principe de m'attacher inviolable-
 ment au Maître & à la Justice ; c'est
 pour cela que j'avois toujours évité de
 rien écouter sur l'avenir : toutefois dès
 que le Roi fut sans espérance , je me
 déclarai pour le Duc d'Orléans , le
 bon droit & l'intérêt de l'Etat s'y trou-
 vant. Je pressai le Régent de me nom-
 mer de la Régence ; mais il s'en excusa
 sur les ménagemens qu'il avoit à garder
 avec le Roi George, & me dit , qu'en at-
 tendant qu'il pût me placer dans ce poste,
 & marquer l'estime qu'il avoit pour
 moi , il me donneroit quelque comman-
 dement considérable dans le Royaume.
 J'avoue que ses raisons ne me satisfirent
 pas , mais il fallut bien prendre pa-
 tience.

Le Comte de Stairs , Ministre d'An-
 gleterre , avoit , devant & après la mort

du Roi , donné des assurances à Mgr. le ~~Duc~~
 Duc d'Orléans de l'amitié de son Maître, 1715
 & que, s'il se trouvoit en France quelque
 opposition à ses justes droits , il l'assiste-
 roit de toutes ses forces. Le Régent avoit
 écouté avec plaisir de pareils discours ,
 & avoit aussi fait donner au Roi George
 des assurances de l'envie qu'il auroit de
 lui plaire ; le tout dans la vue de se pré-
 cautionner contre la cabale qu'il savoit
 avoir été formée contre lui. En effet , il
 est certain que la plupart de ceux qui
 approchoient le feu Roi , à force de lui
 représenter le danger qu'il y auroit à
 craindre de la part du Duc d'Orléans, s'il
 avoit la puissance en main, l'avoient con-
 vaincu de la nécessité de prendre des me-
 sures convenables pour l'empêcher. Sur
 cela il avoit fait son testament , dicté par
 le Chancelier Voisin ; & l'on croit que
 le Duc du Maine, & autres des plus accré-
 ditez , n'avoient cessé de tourmenter le
 Roi , jusqu'à ce qu'il l'eût mis en dépôt
 au Parlement avec une Déclaration. Je

~~Je~~ fais pourtant par la Reine d'Angleterre
 1715. combien peu le Roi croyoit que cela ser-
 viroit ; car cette Princesse étant allée lui
 faire compliment sur l'action de pru-
 dence qu'il venoit de faire , il répondit
 en ces termes : *On a voulu absolument
 que je la fisse , mais dès que je serai mort ,
 il n'en sera ni plus ni moins.*

Stairs ne cessa , dès que le Duc d'Or-
 léans fut reconnu Régent , de faire sa
 cour assidûment ; & sachant que le feu
 de rebellion étoit prêt à s'allumer dans
 l'Isle de la Grande-Bretagne , il pressa
 vivement le Régent d'empêcher que le
 Prétendant ne passât par la France pour
 s'y rendre. Mais comme le Duc d'Or-
 léans avoit appris que le Roi George &
 les Whigs ne cessoient de publier qu'ils
 ne prétendoient pas s'en tenir à la Paix
 d'Utrecht , il voulut profiter de l'occasion
 pour en découvrir la vérité ; ainsi il ré-
 pondit qu'il étoit prêt d'entrer dans les
 liaisons les plus étroites , pourvu que
 l'Angleterre donnât en même temps des

assurances de sa résolution à s'en tenir au ~~_____~~
 dernier Traité de Paix ; & que pour cet 2715
 effet l'on fît une alliance défensive , où
 les Hollandois seroient invités d'entret.
 Stairs répliqua que le meilleur moyen ,
 pour entamer une pareille négociation ,
 étoit de commencer par prendre en-
 semble des mesures contre le Prétendant.
 Le Régent , voyant par cette réponse ,
 que Stairs ne cherchoit qu'à l'amuser ,
 lui en fit aussi de très-vagues , & résolut ,
 non-seulement de ne point s'opposer aux
 desseins du Roi Jacques , mais de l'aider
 même sous main en tout ce qu'il pour-
 roit , sans que cela parût : car connois-
 sant le mauvais état du Royaume , ~~all~~
 étoit dans l'intention d'éviter toute guerre.
 Toutefois Stairs ayant découvert que
 nous avions au Havre quelques vaisseaux
 chargés d'armes , & en ayant porté sa
 plainte ; le Régent ne put se dispenser
 de faire arrêter lesdites armes ; ce qui
 fut d'un grand préjudice aux affaires du
 Roi Jacques , qui ne pouvoit s'en pro-

~~=====~~ cuter d'ailleurs pour envoyer où l'on en
4715. avoir besoin , tant à cause que l'argent
lui manquoit , que par l'impossibilité
d'acheter en aucun pays des armes sans
la permission du Souverain.

Le Comte de Marr , qui avoit été
Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse , du temps
de la Reine Anne , & qui en avoit été
dépossédé par George , reçut au mois de
Septembre un ordre secret du Roi Jac-
ques de s'en aller dans l'instant en Ecosse,
& d'y prendre les armes. Ni Bolingbroke,
ni moi , ne savions rien de ceci , quoique
nous fussions les principaux Ministres,
par qui toutes les correspondances d'An-
glettre & tous les projets passaient ; ce
qui ne faisoit rien augurer de bon , vu
que sans nous il ne pouvoit y avoir rien
de concerté. Quoi qu'il en soit , Marr
partit par mer de Londres , & mena avec
lui M. d'Hamilton , Lieutenant-Géné-
ral , homme qui avoit servi long-temps
avec distinction en Hollande & en Flandre.
Il débarqua dans le nord d'Ecosse ; &

peu de jours après , ayant rassemblé ses amis & vassaux , il déclara publiquement le Roi Jacques , sommant tout bon sujet de se joindre à lui , pour rétablir leur Souverain légitime sur le Trône de ses ancêtres , & délivrer la nation de la tyrannie de George , Duc de Brunswick , usurpateur de la Monarchie. Un grand nombre de Montagnards & de Seigneurs considérables l'ayant joint , il marcha en avant & s'empara de la ville de Perth , au moyen de quoi il se trouvoit maître de toute la partie d'Ecosse , qui est au delà de la rivière de Tay.

Quelques Officiers avoient en même temps tenté de surprendre le Château d'Edimbourg , ce qui auroit rendu Marr maître de toute l'Ecosse , & auroit obligé ses ennemis de quitter le poste de Sterling ; mais ce projet manqua. Dès que le Roi George apprit la révolte de Marr , il fit partir de Londres le Duc d'Argyle , qui , sans s'arrêter à Edimbourg , s'avança à Sterling avec ce qu'il put ramasser de
Liv

~~Les~~ troupes , dont le nombre ne montoit
1715. qu'à quinze cents hommes : George fit
en même temps marcher quelques régi-
ments d'Angleterre en Ecosse , & donna
ordre qu'on y en transportât plusieurs
d'Irlande ; il envoya aussi demander aux
Etats Généraux les six mille hommes
qu'ils étoient tenus de donner par les
Traités faits avec la feue Reine en faveur
de la succession protestante.

Cependant Marr s'amusoit à former
son armée & à régler toutes les affaires ,
comme s'il avoit été sûr d'en avoir le
temps nécessaire. S'il avoit marché en
avant dès qu'il eut rassemblé huit ou dix
mille hommes , il n'auroit certainement
trouvé aucune opposition , & Argyle
auroit été obligé d'abandonner l'Ecosse
pour se retirer à Berwick. Alors il au-
roit pu mettre son armée en regle , con-
voquer un Parlement & marcher sur les
frontieres , soit pour les défendre contre
les troupes de George , ou pour s'avan-
cer en Angleterre , & y joindre les amis

du Roi Jacques , en cas qu'ils y formassent un parti comme on avoit lieu de l'espérer ; mais son peu de connoissance de la guerre lui fit manquer son coup , & il donna le temps aux troupes , qui marchaient de tous côtés , de joindre le Duc d'Argyle. L'on peut avoir beaucoup d'esprit , beaucoup de courage personnel , être habile Ministre , & toutefois n'avoir pas les talens requis pour une entreprise de cette nature. Il est certain que Marr ne les avoit pas ; & aussi il ne faut pas s'étonner s'il ne réussit pas. Après avoir tiré l'épée , il ne fut plus comment il falloit s'y prendre pour aller en avant , & par-là manqua l'occasion la plus favorable qui se fut présentée depuis la révolution de 1688.

Peu après que Matr se fut emparé de Perth , le sieur Forester , Gentilhomme accrédité dans la Province de Northumberland , les Lords Derwentwater , Widdrington & autres y avoient pris les armes , & proclamé le Roi Jacques : mais

~~leur~~ leur principale force ne consistant qu'en
1715. Cavalerie, ils demanderent à Marr un
secours d'Infanterie; sur quoi celui-ci
détacha le Brigadier Mackintosh, avec
dix-huit cents Montagnards, pour les
joindre. Mackintosh passa le Firth au-
près d'Edimbourg, malgré quelques
vaisseaux ennemis qui s'y trouvoient; &
au lieu de marcher par le plus court,
pour joindre Forester, il s'approcha d'E-
dimbourg. Le Duc d'Argyle y accourut
en diligence de Sterling, & Macken-
tosh se retira à un vieux Fort ruiné,
appelé *Leith*, distant d'un mille de la
ville: il n'auroit pu s'y maintenir, faute
de vivres, si le Duc d'Argyle n'eût été
obligé de retourner promptement à Ster-
ling, pour faire tête à Marr qui y mar-
choit. Mackintosh, sorti de ce mauvais
pas où il s'étoit embarqué ridiculement,
prit au plutôt la route des frontières
d'Angleterre; & en chemin faisant,
il fut joint par les Lords Kenmure,
Nithsdale, &c. avec cinq cents chevaux

de la partie méridionale d'Ecosse ; mais ~~mais~~ il perdit beaucoup de ses Montagnards, 1715. qui regagnerent leur pays. Après qu'ils se furent tous joints à Forester, au lieu de marcher droit en Ecosse, pour tomber sur Argyle d'un côté, pendant que Marr l'attaqueroit de l'autre, ce qui étoit l'unique bon parti à prendre, ils s'avancèrent dans le Diocèse de Durham, ayant quelque espérance que la ville de Newcastle se déclareroit pour eux ; mais le Général Carpenter les ayant prévenus, & s'y étant posté avec un bataillon, & quelques Dragons, ils prirent le chemin de la Province de Lancastre, où nombre de Catholiques grossirent leur armée. Ils s'avancèrent jusqu'à Preston, comptant que les Provinces voisines prendroient aussi les armes ; mais le Général Wills, que le Roi George y avoit envoyé, ayant rassemblé quelque Infanterie, & plusieurs régimens de Cavalerie & de Dragons, marcha droit à eux, & se trouva devant Preston, avant qu'ils

en eussent la moindre nouvelle. Ils se
1715 mirent en défense, & même repoussèrent vivement les troupes dans les premières attaques, de manière que, vu la supériorité de Forester, & le peu de monde qu'avoit Wills, il y a apparence que celui-ci auroit été, sinon battu, au moins obligé de se retirer; mais, tout d'un coup, la tête ayant tourné à Forester, & à la plupart des Principaux de leur parti, ils demandèrent à capituler. Les ennemis furent si bien ménagés, qu'ils se soumirent à la discrétion du Roi George, en se contentant de l'assurance que leur donna Wills d'employer ses bons offices en leur faveur. Forester avoit environ deux mille hommes avec lui, & Wills n'en avoit que mille au plus.

Cependant Marr, après s'être amusé long-temps à Perth, se mit en marche pour aller tenter le passage de la rivière de Tay, au-dessus de Sterling. Argyle en étant averti, alla au devant de lui, & ils se rencontrèrent à Auchterader.

L'armée du Roi Jacques pouvoit être de **neuf à dix mille hommes**, & celle du **Roi George de trois à quatre mille**. 1715.

D'abord Argyle rompit la gauche de Marr, & celui-ci battit à plate-couture le reste de l'armée ennemie, dont il fit un assez grand carnage; mais il ne les poursuivit pas, & laissa Argyle, avec sa droite, se retirer en bon ordre à Sterling. Le lendemain, au lieu de profiter de son avantage, il remarqua à Perth : il donnoit pour raison qu'il manquoit de vivres, ses troupes les ayant jettés, en allant au combat, & que, de plus, les Montagnards ne vouloient plus se battre : il auroit pourtant dû chercher les moyens de les y engager; car il lui étoit important de pousser sa pointe, & de tout hasarder pour battre Argyle, avant que les Hollandois l'eussent joint. Cette bataille se donna à-peu-près en même temps qu'arriva la triste aventure de Preston.

Marr ayant su que Milord Suther-

land, malgré l'engagement où il étoit ,
 1715. sur parole d'honneur, de ne plus remuer
 contre le Roi Jacques, s'étoit de nou-
 veau soulevé dans le Nord , & s'étoit
 même emparé d'Inverness , détacha les
 Marquis de Huntley & de Séaforth , avec
 leurs vassaux , qui faisoient cinq à six
 mille , pour aller réduire Sutherland ;
 mais ces Seigneurs , au lieu d'entrer
 d'abord en action , se laisserent amuser
 par des négociations ; & même Huntley ,
 à qui on offroit son pardon , l'accepta ;
 ce qui acheva de ruiner les affaires du
 Roi Jacques. Séaforth n'étoit pas assez
 fort de lui-même , pour attaquer Su-
 therland ; ainsi il se contenta de garder
 son pays , sans commettre d'hostilités.

Le Roi Jacques , sur la nouvelle qu'il
 eut du soulèvement de Marr , partit au
 mois d'Octobre de Bar , & se rendit
incognito à Saint-Malo , où il fut retenu
 quelques jours par les vents contraires ,
 pendant lequel temps , ayant eu avis que
 les Partisans de George s'étoient em-

parés de Dimstafnage , lieu dans les =====
 montagnes , destiné pour sa descente , 1715.
 il prit le chemin de Dunkerque , où il
 s'embarqua , & mit pied à terre à Pe-
 terhead , vers la fin de Décembre. Ja-
 mais voyage ne fut plus long ; car il se
 passa deux mois entiers depuis son dé-
 part de Lorraine jusqu'à son arrivée en
 Ecoſſe : auſſi donna-t-il occaſion à beau-
 coup de murmures parmi les Ecoſſois ,
 & à beaucoup de mauvais diſcours parmi
 les autres ; outre que le Comte de Stairs ,
 qui en fut à la fin informé , en porta
 ſa plainte au Régent , demandant qu'on
 empêchât ce prince de traverſer la France.
 Le Régent répondit que , dès qu'on lui
 diroit où il pouvoit être , il y enver-
 roit , pour le reconduire d'où il venoit ;
 mais qu'il n'étoit pas obligé d'être , ni
 l'eſpion , ni le Prévôt du Roi George.
 A quelques jours de - là , Stairs aſſûra
 le Régent que le Prétendant devoit ar-
 river un tel jour à Châlons en Cham-
 pagne ; ſur quoi Contade , Major des

~~=====~~ Gardes Françoises fut envoyé de ce
 1715. côté-là , pour tâcher de le trouver &
 le ramener à Bar : mais il n'eut garde
 de le rencontrer ; car , outre qu'il y avoit
 déjà plusieurs jours qu'il étoit passé , il
 avoit pris une route détournée. A son
 retour , Contades fit de beaux comptes
 à Stairs de tout ce qu'il avoit fait , dont
 celui-ci fit semblant d'être content , quoi-
 que , dans le fond , il jugeoit bien que
 le Régent n'avoit pas grande envie d'em-
 pêcher le passage du Prétendant , & que
 Contades n'avoit eu aucune envie de
 réussir dans sa commission.

Stairs avoit pareillement envoyé de
 tous côtés des Emissaires , pour tâcher
 de découvrir la marche du Prétendant ;
 mais ce Prince étoit si bien déguisé , &
 marchoit si peu accompagné , qu'il n'en
 put jamais être informé que trop tard ,
 pour en faire usage.

L'on a dit aussi dans le monde que
 Stairs avoit employé des gens pour assas-
 siner le Roi Jacques : je dois cette

justice à la vérité , qu'après avoir examiné à fond toutes les raisons qu'on alléguoit , pour prouver cette accusation , je les ai toutes trouvées frivoles ; & quoique Stairs fût un grand Whig , & par conséquent ennemi juré du parti Jacobite , je le crois pourtant trop homme d'honneur , pour avoir jamais eu une pareille pensée. Le Duc de Marr , dont les intérêts étoient bien opposés à ceux de Stairs , en a toujours parlé de la même manière ; & quand il dit du bien de son ennemi , on doit l'en croire.

Le Duc d'Ormond étoit parti de Paris , à peu près en même temps que le Roi Jacques de Bar : il s'étoit embarqué en Normandie avec une vingtaine d'Officiers , & vingt-cinq Cavaliers du régiment de Nugent , qui se trouvoit pour-lors en quartier de ce côté-là. Une tempête le força de relâcher ; puis étant de nouveau retourné sur les côtes d'Angleterre , il revint , sans oser y débarquer , ayant appris que le Roi George ,

1715. instruit par le Colonel Maclaine des projets formés dans l'Ouest, y avoit envoyé un corps de troupes, & fait arrêter nombre de personnes. Ce Maclaine étoit l'homme de confiance, dont le Duc d'Ormond s'étoit servi pour conduire toutes ses pratiques; c'étoit lui qui avoit concerté, avec les Seigneurs les plus accrédités du pays, les mesures pour le soulèvement général, & qui s'étoit aussi accordé avec les Officiers de la garnison de Plimouth, sur la maniere dont ils devoient se saisir de cette place. George commença par changer la garnison de Plimouth, fit entrer dans Bristol un régiment d'Infanterie, & fit toutes les dispositions convenables pour empêcher l'exécution des desseins d'Ormond. Cela ne lui fut pas difficile, en étant instruit à fond par Maclaine: de plus, Milord Landsdowne, & le Chevalier Windham, principaux arcboatans de toute cette affaire, ayant été découverts & arrêtés, il ne se trouva plus de

Chef capable de remédier à ce contre-
 temps, & tous les Gentilshommes du
 pays, effrayés, firent dire au Duc d'Or-
 mond, qu'ils ne pourroient plus le join-
 dre, selon qu'ils s'y étoient engagés. 1715.

Je ne puis m'empêcher de faire en-
 core une observation sur le ridicule du
 projet d'Ormond. Quand il quitta Riche-
 mont, que ne s'en alloit-il tout droit
 dans l'Ouest? Ses amis étoient alors en
 liberté, ils étoient dans les meilleures
 dispositions du monde : il y avoit deux
 à trois cents Officiers réformés qui l'at-
 tendoient, & George n'avoit aucunes
 troupes, pour s'opposer à lui. Croyoit-il
 que, de passer par la France, lui don-
 neroit un relief, & ne devoit-il pas con-
 sidérer qu'en fait de soulèvement, il
 ne faut pas laisser refroidir les esprits;
 que chaque moment est précieux, &
 que celui qu'on perd ne peut plus se
 retrouver?

Le Roi Jacques, en même temps
 qu'il donna ordre au Duc d'Ormond

===== de partir de Paris pour l'Angleterre ;
1715.] m'envoya aussi une commission , & un
ordre en forme pour me rendre en Ecosse ,
& y prendre le commandement de l'armée. Comme je m'étois , du consentement de ce Prince , fait naturaliser François ; qu'ainsi j'étois devenu Sujet du Roi Très-Chrétien ; que j'étois de plus Officier de la Couronne de France , engagé par plusieurs sermens à ne sortir du Royaume , qu'avec permission par écrit , & que , loin de me le permettre en cette occasion , le feu Roi & le Régent me l'avoient expressément défendu , je ne crus pas qu'en honneur , & en conscience , je pusse déserer à l'ordre que j'avois reçu.

Milord Bolingbroke devoit rester à Paris , pour veiller aux intérêts du Roi Jacques , & tâcher de lui fournir tout ce dont il avoit besoin. L'affaire étoit d'autant plus difficile , que le Régent , malgré ses bonnes intentions , ne vouloit pas paroître : il avoit chargé de ce

M. Le Blanc & le petit Renault. 1715.
 Ces Messieurs faisoient espérer à Bolingbroke qu'ils lui donneroient des armes; mais il eut beau les faire solliciter sous main (car ils n'osoient le voir eux-mêmes), jamais il n'en tira rien que de belles paroles; & , pour dire la vérité, je crois que le Régent, commençant à avoir mauvaise opinion de cette entreprise, n'étoit pas trop porté à exécuter ce qu'il avoit fait espérer : de plus, parmi nos gens, il y avoit des cabales qui ne contribuoient pas peu à faire échouer toutes choses. Bolingbroke étoit haï des Irlandois, qui ne cessoient de crier contre lui. Le Duc d'Ormond, homme foible, se laissa aller aux jalousies qu'on lui inspiroit, comme si Bolingbroke n'avoit pas pour lui assez d'égards. La Reine, & ceux en qui elle avoit plus de confiance à Saint-Germain, étoient très-mécontents de ce qu'il ne les consultoit pas continuellement, & de ce qu'il ne leur disoit pas régulièrement

~~=====~~ tout ce qu'il faisoit. Des femmes même
 1715. à Paris, qui vouloient être Ministres,
 & qui avoient trouvé moyen par des
 souterrains de s'introduire auprès du Duc
 d'Orléans, s'acharnèrent à décrier Bo-
 lingbroke auprès de ce Prince. En effet,
 je trouvai, dans plusieurs conversations
 que j'eus avec lui, qu'il étoit mécon-
 tent de Bolingbroke; &, ce qui pa-
 roîtra plus extraordinaire, c'est que la
 seule raison qu'il m'en donna, fut qu'il
 s'adressoit à ces femmes, pour le tour-
 menter depuis le matin jusqu'au soir. Je
 l'assurai qu'il ne le faisoit, que parce
 qu'il ne savoit par où pouvoir d'ailleurs
 parvenir à S. A. R. Sur cela, il me dit
 qu'il eût à s'adresser au Maréchal d'Ux-
 elles, & à nul autre; moyennant quoi,
 il l'écouterait volontiers. Bolingbroke,
 dans l'instant, rompit toute liaison avec
 ces femmes; lesquelles, déjà mal-dis-
 posées en sa faveur, & irritées par le
 changement de sa conduite, se débai-
 nèrent contre lui. Le Régent même me

le dit , & m'ordonna en même temps =====
 d'assurer Bolingbroke qu'il étoit content 1715.
 de lui. Cependant rien ne se faisoit pour
 le Roi Jacques de la part de la France,
 & tout aboutissoit à des espérances, dont
 on ne voyoit nul effet.

Le Roi d'Espagne en agit avec plus
 de franchise ; car, sur la représentation
 que nous lui fîmes du besoin que le
 Roi Jacques avoit d'une somme d'ar-
 gent, il nous envoya cent mille écus
 en lingots d'or, que nous fîmes partir
 aussi-tôt avec mon fils, le Chevalier
 Areskin & M^{de} Bulkeley ; mais tout
 sembloit conspirer pour ruiner nos pro-
 jets : le vaisseau, où ils étoient, fit nau-
 frage sur la côte d'Ecosse, & ils n'eus-
 rent que le temps de se sauver la nuit
 dans la chaloupe, sans pouvoir emporter
 les lingots qu'ils avoient cachés dans le
 fond du bâtiment.

J'ai déjà dit que, sur la représenta-
 tion de Stairs, l'on avoit arrêté au Ha-
 vre les armes qui y étoient embarquées :

1715. il nous restoit outre cela trois mille fusils ; qui , par bonheur , étoient dans un vaisseau au bas de la Seine : nous voulions les envoyer en Ecosse ; mais le Duc d'Ormond , qui n'avoit en tête que son expédition d'Angleterre , les garda , en dépit que nous en eussions , de manière qu'ils n'ont jamais servi de rien.

Le Roi Jacques , à son arrivée en Ecosse , y trouva les affaires dans un état déplorable. Son armée , que le Duc de Marr , par ses lettres , avoit fait monter à seize mille hommes , ne consistoit plus qu'en quatre ou cinq mille mal armés , mal en ordre , & dépourvus de tout. Il ne laissa pas de se rendre à Perth , afin de voir ce que pourroit produire sa présence : il manda aux Marquis de Huntley & de Séasforth de le venir joindre ; mais le premier ayant déjà fait la paix , s'excusa sur la mauvaise saison , & sur ce qu'il ne pourroit , de quelque temps , rassembler ses vassaux , qui s'étoient retirés chez eux. Le second allé-
guoit

guoit les mêmes raisons, outre qu'il ne pouvoit laisser son pays exposé aux invasions de Sutherland. Le Roi Jacques ne pouvant faire venir ces Messieurs, leur envoya des Officiers & de l'argent, afin de les maintenir dans ses intérêts.

Cependant Argyle, malgré la rigueur de la saison, faisoit tous les préparatifs nécessaires pour marcher en avant, dès que les six mille Hollandois l'auroient joint. Aussi avoit-il fait venir nombre de Pionniers, pour lui ouvrir les chemins au travers de la prodigieuse quantité de neige qui étoit tombée; il avoit rassemblé tous les charriots du pays, pour porter, non-seulement ses munitions de guerre & de bouche, mais aussi du bois & du charbon pour chauffer ses troupes. Il avoit un très-grand train d'artillerie, en un mot, tout ce qu'il falloit, tant pour sa subsistance, que pour un gros siège. Il se mit en marche, le 9 Février, d'auprès de Sterling, &

1716. campa le premier jour à Dumblaine ; le lendemain à Aucherader , où s'étoit donné la bataille , & le 11 il arriva à Tullibardine , à huit milles de Perth. Cette dernière ville n'avoit d'autres fortifications qu'une simple muraille ; & quoique Marr y eût fait travailler , le manque d'outils , de matériaux , d'argent & de gens entendus , joint au mauvais temps , avoit été cause que les fortifications étoient très-peu de chose. A la vérité , il y avoit vis-à-vis un poste , en soi-même très-bon , étant couvert par la rivière , qui est très-large & qu'on ne peut passer à gué qu'à dix milles au dessus , dans un pays de montagnes de difficile accès. Malheureusement le froid étoit si excessif , que toutes les rivières étoient entièrement gelées ; de manière que les ennemis la traversèrent , comme s'il n'y avoit eu qu'une plaine. Cette raison , & le mauvais état de sa petite armée , inférieure de moitié à celle d'Argyle , déterminâ le Roi Jac-

ques à quitter Perth. Il l'abandonna le ~~11~~ 11, & se retira à Dundée, d'où il se ¹⁷¹⁶ rendit à Montrose avec une partie de ses troupes, & envoya l'autre à Brékin. Le Chevalier Areskin, qui vint en France de sa part donner avis de cette démarche, me dit positivement que le Roi avoit dessein de se retirer vers le Nord, à mesure que les ennemis avanceroient, & qu'un peu en deçà d'Aberden il étoit résolu de tenir ferme, y ayant un poste excellent, que cinq cents hommes défendroient contre dix mille. La droite de ce poste étoit appuyée aux grandes montagnes, & la gauche à la mer : un marais impraticable, que l'on ne pouvoit passer que sur une chaussée, couvroit tout le front. Mais, deux jours après l'arrivée du Chevalier Areskin, nous apprîmes que, sur l'approche d'Argyle, le Roi Jacques avoit fait marcher ses troupes vers le Nord; qu'il s'étoit, de sa personne, embarqué avec Marr & quelques autres, & qu'il étoit arrivé

M ij

~~1716~~ en France. Il laissa le commandement au
 1716. Général Gordon , lui ordonnant de tâ-
 cher d'obtenir de l'ennemi des condi-
 tions pour ceux qui étoient dans son
 parti. Il est naturel de croire que , dès
 que les Montagnards & autres furent
 le départ de leur Roi , il ne fut plus
 question que de se disperser , & de se
 cacher.

Ainsi finit , dans un instant , cette en-
 treprise : tout le pays se soumit au Duc
 d'Argyle , qui s'étoit avancé à Aberden ;
 & ceux qui ne crurent pas pouvoir ob-
 tenir de pardon , se retirèrent dans les
 Isles , d'où ensuite ils passèrent en France.
 Mon fils & M. de Bulkeley , que le
 Roi Jacques n'avoit pas emmené avec
 lui , ne pouvant se résoudre à se cacher
 dans les montagnes , comme d'autres ,
 se hasarderent à venir du Nord d'Ecosse
 à Edimbourg. Personne ne les décou-
 vrit ; & après avoir resté huit jours dans
 cette Capitale , ils louerent un bâtiment ,
 qui les débarqua en Hollande , d'où ils

gagnerent au plutôt la France. Le Ré-
gent, à la sollicitation du Milord Stairs, 1716.
leur fit ôter leurs emplois, aussi bien
qu'à tous ceux qui avoient été en Ecosse.
En ôtant le régiment à mon fils, on
me le rendit.

L'on fera peut-être curieux de savoir
pourquoi le Roi Jacques revint sitôt
d'Ecosse, & pourquoi, selon ce que nous
avoit assuré le Chevalier Areskin, il ne
s'étoit pas retiré au poste en deçà d'Aber-
den : tout ce que j'en ai pu découvrir,
est que Marr lui avoit persuadé qu'il
n'étoit plus possible de soutenir l'entre-
prise ; que ce feroit ruiner totalement
ceux de son parti ; & qu'ainsi il falloit,
par sa retraite, leur donner lieu de faire
un accommodement ; que sa présence
rendoit impraticable. Il est vrai que cette
réflexion auroit pu être faite avant le
départ d'Areskin ; mais je suis convaincu
que s'il y a eu une faute commise, elle
n'est venue que de la trop grande dé-

~~Le~~ férence de ce jeune Prince aux avis
 #716. d'autrui.

Le Roi vint secrètement à Saint-Germain, où il demeura quelques jours : de là, il en alla passer huit auprès de Neuilly, & fut ensuite à Châlons en Champagne, pour y attendre la réponse du Duc de Lorraine. Ce Prince faisoit quelques difficultés de lui permettre de revenir en Lorraine, à cause des égards qu'il se croyoit obligé d'avoir pour le Roi George : il lui conseilla donc d'aller aux Deux-Ponts, l'assurant toutefois que si le Roi de Suede ne l'y vouloit pas souffrir, il le recevrait dans ses États, au hasard de ce qui lui en pourroit arriver. Le Roi Jacques, très-mécontent de cette réponse, aussi bien que de ce que le Prince de Vaudemont lui conseilloit la même chose, s'en alla à Avignon, où les Ducs d'Ormond, de Marr, & nombre d'autres Seigneurs se rendirent auprès de lui.

Pendant le séjour que le Roi Jacques 1716.
 avoit fait auprès de Paris, il avoit con-
 gédié Milord Bolingbroke de la maniere
 du monde la plus offensante.

Il lui avoit fait, à son retour d'Ecosse, une
 réception très-gracieuse, & lui avoit té-
 moigné une confiance entiere; enfin après
 lui avoir donné ses ordres sur plusieurs
 choses dont il le chargeoit, & lui avoir
 sur-tout recommandé de se dépêcher de
 le suivre, il fit semblant de partir de la
 Malmaison pour Châlons; mais au lieu
 de cela il s'en alla chez Mademoiselle de
 la Chaufferaye auprès de Neuilly. Au
 bout de deux jours il envoya le Duc
 d'Ormond redemander les Sceaux à Mi-
 lord Bolingbroke, qui fut très-surpris
 d'un pareil message; & les rendit sur le
 champ. Ce Prince publia, pour raison
 de ce qu'il venoit de faire, que Milord
 Bolingbroke avoit totalement négligé
 d'envoyer en Ecosse aucun secours d'ar-
 mes, d'argent, &c. & que cela étoit
 cause du mauvais succès de ses affaires.

M iv

== Les brouillons de S. Germain ajoutaient,
16. qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir du Régent toutes sortes de secours, mais qu'il ne l'avoit pas voulu, afin de ruiner le Prétendant qu'il trahissoit sous main; mais la véritable raison de sa disgrâce procédoit d'autres motifs; l'on pourroit même croire que le Roi Jacques, qui desiroit de se disculper de tout ce que la malice de ses ennemis pourroit inventer contre lui, n'étoit pas fâché qu'on rejetât tout sur Bolingbroke. D'un autre côté le Duc d'Ormond avoit toujours été jaloux de Bolingbroke, qu'il regardoit comme un génie supérieur, & par conséquent comme devant toujours avoir plus de crédit que lui. Mille petits politiques, qui ne trouvoient point leur compte avec un Ministre aussi éclairé, & qui se croyoient assurés de tout faire & tout savoir, si Ormond gouvernoit, ne cessent d'animer ce dernier contre lui, & de rendre ses moindres actions odieuses. Marr avoit aussi son intérêt particulier

en vue ; il vouloit faire croire au public 1716.
 que s'il avoit été secouru par Boling-
 broke , son entreprise auroit réussi : il
 vouloit de plus être le seul Ministre &
 tout gouverner ; & pour cela il falloit
 nécessairement éloigner Bolingbroke ;
 car connoissant le petit génie du Duc
 d'Ormond, il ne craignoit pas de le trou-
 ver dans son chemin. Mademoiselle de la
 Chausseraye & plusieurs autres femmes,
 que j'ai marqué ci-devant être fâchées
 contre Bolingbroke , à cause qu'il ne les
 consultoit plus , se joignirent au reste des
 assaillans ; & il y a apparence que les Mi-
 nistres de S. Germain , s'ils ne poussèrent
 pas à la roué , du moins ne s'opposèrent
 pas à ce renvoi. Il faudroit être dépourvu
 de tout bon sens , pour ne pas voir la faute
 énorme que le Roi Jacques faisoit en chas-
 sant le seul Anglois capable de manier
 ses affaires ; car qu'on en puisse dire
 quelques personnes, plus passionnées que
 sentées, de l'aveu de toute l'Angleterre ,
 Bolingbroke est un des plus habiles Mi-

nistres qu'il y aie eu. Il est né avec des ta-
 lens supérieurs, qui l'ont élevé, quoique
 716. très-jeune, aux plus hauts emplois : il
 étoit de plus très - accrédité parmi les
 Chefs du parti Tory, dont, pour ainsi
 dire, il étoit l'ame. N'étoit-ce pas la plus
 grande faute de se défaire d'un tel homme
 dans le temps où l'on en avoit le plus
 de besoin, & où il ne convenoit pas de
 se faire de nouveaux ennemis ? Quand
 même il auroit failli, la prudence vou-
 loit que l'on trouvât un moyen plus doux
 pour lui ôter le maniement des affaires,
 & il auroit été facile de le trouver : il n'y
 avoit qu'à lui insinuer, qu'à cause de la
 froideur, qui étoit entre lui & Ormond,
 il ne convenoit pas qu'ils fussent en-
 semble ; que, de plus, sa présence à Paris
 étoit nécessaire, pour veiller de plus près
 à tout ce qui se passeroit. L'on pouvoit
 même lui faire dire avec franchise, que,
 pour des raisons particulières, l'on ne
 croyoit pas devoir se servir de lui plus
 long-temps. Je connois assez son humeur

& son caractère, pour assurer qu'il auroit demandé de lui-même à quitter ; mais de lui faire un affront public , & de vouloir noircir sa réputation dans le monde , c'est une action incompréhensible : aussi a-t-elle ôté au Roi Jacques beaucoup plus d'amis qu'il ne croit. 17.16.

Comme j'ai été en partie témoin de ce que Bolingbroke a fait pour le Roi Jacques , pendant qu'il s'est mêlé de ses affaires , je lui dois cette justice , qu'il n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire : il a remué ciel & terre pour obtenir des secours , mais la Cour de France l'a toujours amusé ; & quoiqu'il le vît , & qu'il s'en plaignît , il n'y avoit pourtant point d'autre Puissance à qui il pût s'adresser. De plus , les cabales dont j'ai déjà parlé le contrecarroient en tout. Le Roi Jacques lui fit , quelque temps après , demander toutes les lettres qu'il lui avoit écrites , & il les rendit sur le champ sans même en garder de copie. Le Duc de Marl lui joua un assez vilain tour ; il lui

== dit , qu'étant accablé d'affaires , il n'avoit
 716. point gardé de minutes de ses Lettres ,
 qu'ainsi il le prioit de les lui prêter pour
 en prendre des copies ; Bolingbroke les
 donna , & il n'a jamais pu les ravoit.

• Au mois d'Avril , je fus nommé Com-
 mandant en Guyenne , à la place du Ma-
 réchal de Montrevel , qui devoit aller
 en Alsace. La cause de ce changement
 venoit de ce que le Duc d'Orléans étoit
 bien aise d'avoir en ce pays-là une per-
 sonne sur qui il pût compter , d'autant
 qu'il n'avoit pas lieu de se fier à M. le
 Duc du Maine , dont le second fils étoit
 Gouverneur de cette Province. Il avoit
 même dans cette vue eu intention de
 me donner aussi le commandement du
 Languedoc , & je devois faire ma rési-
 dence à Toulouse , qui se trouve au centre
 de ces deux Provinces ; mais je repré-
 sentai que cela pourroit m'attirer des en-
 vieux , & de plus , donner occasion à des
 raisonnemens qu'il valoit mieux éviter ;
 qu'en cas de besoin il seroit toujours assez

à temps de m'envoyer la commission. **=====**

Le Duc du Maine, fâché de ce que le 1716.
 Duc d'Orléans m'avoit destiné pour la
 Guyenne, fans lui en avoir parlé auparavant, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher; & ne pouvant y réussir, il s'avisa, pour me donner une mortification, de faire insérer dans mes patentes, *sous l'autorité de son fils le Comte d'Eu*. Il prétendoit que c'étoit un privilège appartenant aux Princes du Sang. Dès que je le sus, je déclarai, que s'il ne prouvoit cet usage, je n'accepterois pas l'emploi à ces conditions, ne voulant pas être le premier à faire une planche si contraire à la dignité de Maréchal de France; que nous favions fort bien la différence qu'il y avoit de nous à un Prince du Sang, que nous leur rendrions toujours toutes sortes de respects; mais qu'en fait de commandement, nous ne pouvions obéir à aucun absent qu'au Roi & au Régent. M. de la Vrillière, Secrétaire d'Etat, me vint trouver de la part du Duc d'Orléans,

1716. pour me montrer les exemples sur la prétention du Duc du Maine , & pour me dire que S. A. R. s'attendoit que je n'y ferois aucune difficulté. Je répondis , que les exemples qu'il m'alléguoit faisoient pour moi ; & qu'ainsi j'aurois l'honneur d'en parler moi-même à Son Altesse Royale. En effet , j'allai au Palais Royal , & fit voir clairement au Prince qu'on lui en avoit imposé : toutefois comme le Régent , en quelque sorte , s'étoit engagé avec le Duc du Maine dans cette affaire , il ne savoit plus comment en sortir ; il fit agir le Duc de Noailles , & plusieurs autres , pour me persuader de céder ; mais je demeurai ferme dans ma résolution , si bien que pendant deux mois je fus incertain de mon sort. A la fin , le Régent voyant que j'étois inébranlable , & d'ailleurs la plupart des Maréchaux de France , mes confreres , prenant hautement mon parti , il fit refaire mes Patentes à l'ordinaire , & je partis au mois de Juillet pour Bordeaux. Le Ma-

réchal de Montrevel auroit pu , dès le ~~premier~~ premier jour , finir la dispute , en montrant ses Lettres Patentes renouvelées 1716, trois mois avant la mort du feu Roi , & par conséquent depuis que les Légitimés avoient eu le rang & le titre de Princes du Sang : mais pour ne pas se brouiller avec le Duc du Maine , il ne le dit qu'après la décision. Le Marquis de la Vrilliere , qui avoit expédié les Patentes du Maréchal de Montrevel , auroit aussi dû le dire au Régent ; mais l'envie de faire sa cour au Duc du Maine , lui fit taire la vérité , & le fit passer en cette occasion par-dessus les devoirs de son emploi.

Fin des Mémoires.

SUITE ABRÉGÉE
DES MÉMOIRES,

*D'APRÈS les lettres du Maré-
chal de BERWICK, & principa-
lement sa correspondance avec
les Ministres.*

== 1716. LE Maréchal de Berwick avoit déjà fait, à l'âge de quarante-quatre ans, vingt-six campagnes, & rempli une grande carrière. La longue guerre, dont l'Europe sortoit, l'avoit mis en occasion de faire connoître, à la tête des armées, ses talens pour un Art qui en demande plus qu'aucun autre pour y exceller, l'art des Héros; & cela pendant les onze dernières campagnes, toutes heureuses & glorieuses, où il avoit commandé : chose bien digne de remarque, principalement dans cette guerre malheureuse, où la victoire, accoutumée autrefois à suivre constamment nos

drrapeaux , sembloit presque par-tout ~~ailleurs~~ ailleurs les avoir abandonnés. Une autre 1716.
carriere vint encore s'ouvrir au Maréchal de Berwick.

Il arriva à Bordeaux , au mois de Juillet 1716 , pour prendre le commandement de la Province de Guienne. Le Régent , qui connoissoit tout son mérite , & qui s'étoit proposé de l'employer utilement pour l'Etat , auroit voulu , comme on l'a déjà vu , ne pas borner les soins du Maréchal au commandement de cette seule Province. Il avoit , dès 1705 , fait voir en Languedoc , où il commanda dans un temps critique & difficile , qu'il n'étoit pas moins propre au gouvernement civil , qu'au commandement des armées : les hommes de génie le font presque à tout. Le Régent lui écrivoit à son arrivée à Bordeaux : » Rien n'est » difficile entre vos mains , & je vous » prie de compter toujours sur mon amitié ». Elle étoit fondée , cette amitié , sur l'estime & la confiance entière , dont

1716. ce Prince honoroit le Maréchal, par la connoissance qu'il avoit acquise par lui-même de sa probité & de ses talens dans la campagne d'Espagne, qu'ils avoient faite ensemble en 1707; occasion qui servit à les unir pour toujours. Le Régent n'avoit pas beaucoup de foi aux honnêtes gens; mais il disoit que, s'il y avoit un parfaitement honnête-homme dans le monde, c'étoit le Maréchal de Berwick (a).

(a) L'Abbé Millot avance, à la page 2 du tome IV de ses Mémoires, que le Maréchal de Berwick *déplaisoit* au Duc d'Orléans, & que ce fut en 1707 la cause de son rappel d'Espagne. S'il parle d'après le Duc de Noailles, on ne peut imaginer où ce dernier, qui devoit être cependant bien instruit, auroit pris cette fautive anecdote. Rien n'est plus opposé à la vérité. Le Maréchal de Berwick avoit coutume de dire que l'origine de sa faveur auprès du Duc d'Orléans étoit cette même campagne de 1707. L'Abbé Millot reconnoît lui-même, tome III page 395, en parlant du siège de Lérida, fait la fin de cette campagne, que » Berwick com

Toutes les parties de l'administration étoient , pendant la Régence , régies ^{1717.} par des Conseils , qui donnoient aux

» bua beaucoup à le rendre heureux par son
 » habileté & son courage «. Il eut effectivement
 la plus grande part au succès , par les ressources
 qu'il sut trouver dans l'embarras où l'on fut , &
 par les peines infinies qu'il prit (quoiqu'il n'eût
 pas été de l'avis du siège) , n'ayant rien de plus
 à cœur que la gloire des armes du Roi , & la
 propre gloire du Duc d'Orléans. Etoit-ce là lui
 déplaire ? Ce Prince avoit trop de grandeur
 d'ame & de mérite personnel , pour être jaloux
 du Maréchal de Berwick , & pour qu'on pût
 même l'en soupçonner : tout ce qu'il fit depuis
 pour lui , prouve bien le contraire. La gravité
 du Maréchal , & la régularité de ses mœurs , ne
 s'accordoient pas toujours avec les goûts &
 les amusemens du Duc d'Orléans ; mais ils
 étoient unis par des liens plus solides , par l'es-
 time , par la confiance , on peut dire par l'ami-
 tié. Louis XIV rappella d'Espagne le Maréchal
 de Berwick , au grand regret de Philippe V ,
 & des Espagnols , parce que les affaires y étoient
 alors rétablies , que l'on avoit plus pour elles
 aucune inquiétude ; que d'ailleurs elles étoient

* *Tom. 2.*

1717. Commandans des Provinces une correspondance fort multipliée. Il suffit de lire celle du Maréchal de Berwick , pour être convaincu du cas infini que les différens personnages de ces Conseils faisoient de sa personne. Plusieurs étoient liés avec lui par l'amitié ; tous lui accordoient la plus grande estime.

Quoique sa réputation de sévérité eût, avant son arrivée en Guienne , disposé la Province , & particulièrement la Ville de Bordeaux , à redouter son administration , & que , dans tout le temps qu'il y commanda , il eût continuellement avec le Parlement des discussions ; cependant il fut bientôt connu , & alors

en bonnes mains , dans celles du Duc d'Orléans. Les frontieres du Rhin & du Dauphiné demandoient plus d'attention ; on y avoit besoin d'habiles Généraux. Louis XIV destinoit le Maréchal de Berwick pour le commandement de l'une des deux armées , qu'on y rassembloit , comme on l'a vu dans ces Mémoires.

» il fut aimé de tout le monde (dit le Président de Montesquieu) , & il n'y 1717.
 » avoit point de lieu où ses grandes
 » qualités aient été plus admirées ». La
 Noblesse avoit en lui une confiance en-
 tière , & souvent les Gentilshommes le
 prenoient pour le Juge de leurs diffé-
 rends.

Dans toutes ses discussions avec le
 Parlement , il eut toujours raison : mais
 quoique le Ministre décidât en toute
 occasion suivant ses vues , parce qu'elles
 se trouvoient toujours évidemment les
 meilleures , il employoit ensuite , dans
 l'exécution des ordres du Roi , tant de
 prudence & de modération , qu'il étoit
 impossible , même aux Officiers du Par-
 lement , de ne pas reconnoître qu'il n'a-
 voit mis dans les affaires aucun amour
 propre , & que celui de la justice , de
 l'ordre & du bien général l'avoit uni-
 quement guidé. S'il se décidoit toujours
 par lui-même , c'est qu'il pensoit que
 celui qui étoit chargé des affaires , se

* *Tom. 2.*

1717. trouvant plus intéressé qu'aucun autre au succès, devoit être, par cette raison, plus intéressé aussi à prendre le bon parti; mais ce n'étoit qu'après avoir écouté ceux qui devoient l'être, & qui étoient capables de l'éclairer, & de l'instruire sur ce qu'il falloit savoir: aussi personne ne montrait ensuite plus de fermeté. Comme cette fermeté étoit le fruit de l'examen le plus approfondi, & qu'elle tendoit toujours au bien, jamais il n'y en eut de plus éloignée de l'opiniâtreté.

On n'entrera point dans le détail d'un grand nombre d'affaires peu intéressantes, qui occuperent le Maréchal de Berwick; il suffit d'avoir montré ses principes, dont il ne s'écartoit jamais dans l'application.

1718. Le Parlement de Bordeaux, au mois d'Avril 1718, voulut user du droit de remontrances, que le Régent avoit fait rendre à tous les Parlemens par la Déclaration du 15 Septembre 1715. Il re-

fusa d'enregistrer les Lettres Patentes accordées à l'Hôpital général de Saint-^{1718.}

André. Ses délibérations avoient été très-vives. On jugea qu'il s'étoit écarté des regles & des dispositions de la Déclaration même, qui l'avoit rétabli dans les fonctions qu'il exerçoit ; il ne devoit en user par cette Déclaration (a), que sur les objets qui regardoient le bien public du Royaume : celui dont il s'agissoit, ne concernoit qu'une affaire particuliere. Monsieur d'Argenson, Garde des Sceaux, manda cependant au Premier Président, & au Procureur Général, que Son Altesse Royale vouloit bien recevoir les remontrances du Parlement, mais à condition qu'elles seroient faites dans le délai prescrit par la même Déclaration ; & sans députation. Cependant le Président Lëbreton avoit été nommé Député, & étoit parti pour la Cour, sans en demander la per-

(a) Lettre de M. d'Argenson, Garde des Sceaux, 10 Avril 1718.

* Tom. 2.

mission. Cette démarche dont il ne pou-
voit se dispenser, auroit en quelque

1718. sorte corrigé sa nomination irrégulière.

Le Maréchal de Berwick se croit obligé de rendre compte à Son Altesse Royale de tout ce qui se passe. Monsieur de la Vrillière, Secrétaire d'Etat de la Province, instruit, de son côté, le Maréchal, que Monsieur le Régent est déterminé à n'avoir aucun égard aux représentations du Parlement, qui lui paroissent n'en point mériter ; qu'il envoie à Monsieur de Courson, Intendant de la Province, une lettre de cachet pour l'Avocat Général Dudon, par laquelle il est relégué à Auch. La Cour le regardoit comme le plus reprehensible, pour s'être opposé aux Lettres Patentes avec plus de vivacité qu'aucun Membre du Parlement, contre le devoir de sa Charge d'Avocat pour le Roi (a), qui auroit dû plutôt le pond

(a) Lettre de M. de la Vrillière, 10 Août 1718.

à les soutenir. M. d'Argenson, dans sa réponse au Maréchal de Berwick sur ^{1718,} cette affaire, finit par lui dire : » On
 » ne doit pas présumer que cette Com-
 » pagnie prenne en cette occasion d'autre
 » parti, que celui de se conformer aux
 » intentions de S. A. R. ; & S. A. R. ne
 » doute pas aussi que votre autorité &
 » votre attention suivie, qui savent pour-
 » voir aux moindres incidens, ne pré-
 » viennent les suites de celui-ci «. M. le
 Régent marque de sa propre main au
 Maréchal de Berwick : » J'ai donné des
 » ordres très-précis pour arrêter l'exé-
 » cution des délibérations du Parlement
 » à cet égard ; & je pense, comme vous,
 » qu'il est très-important de prévenir,
 » dès le commencement, de pareilles
 » entreprises «.

Le Parlement, dit Pasquier quelque
 part, *est une bonne piece dans l'Etat ;*
 & l'on peut ajouter que ses remontrances
 sont d'un excellent usage ; mais il doit
 s'en servir avec prudence & retenue ;

1718. L'abus même en est dangereux, & le Ministère ne peut trop y surveiller : c'est de cet abus qu'il faut entendre la lettre du Régent.

Le Président Lebreton, arrivé à la Cour, fut réprimandé par le Garde des Sceaux, & eut ordre de s'en retourner à Bordeaux. La Cour prit le parti d'envoyer des Lettres de Jussion : le Maréchal de Berwick se trouva au Parlement à leur lecture; il y opina à la soumission, mais en montrant en même temps un vif intérêt pour le Parlement. Le Régent fut obéi; les Lettres Patentes, en faveur de l'Hôpital de Saint-André, furent enregistrées purement & simplement, & l'affaire finit. La lettre de cachet de l'Avocat Général Dudon fut révoquée, à la prière du Maréchal de Berwick; on fit passer l'ordre par ses mains : toute cette affaire avoit été conduite par ses avis. Le Garde des Sceaux lui marquoit : » Les ordres de S. A. R. » sont entièrement conformes à vos avis,

» où la prudence & le zèle du service
 » du Roi paroissent toujours «. 1718.

La France commençoit à peine à goûter les douceurs d'une paix dont elle avoit encore un extrême besoin, lorsque l'ambition du Cardinal Alberoni, premier Ministre d'Espagne, vint la troubler par les projets qu'il enfanta. Il vouloit faire rentrer cette Puissance dans toutes les possessions qu'elle avoit cédées par le Traité d'Utrecht. Déjà il s'étoit emparé de la Sardaigne : vingt-cinq à trente mille Espagnols étoient débarqués en Sicile, pour en faire la conquête ; il faisoit armer une flotte à Cadix ; tout étoit en mouvement dans les ports du Royaume.

On comprit, dès 1718, que la France seroit forcée d'en venir à une rupture ouverte avec l'Espagne, & même d'y porter une guerre offensive, pour remplir les engagements qu'elle avoit pris avec ses nouveaux Alliés, l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande ; &

N ij

1718. pour obliger Philippe V à abandonner des projets, qui n'alloient à rien moins qu'à troubler l'Europe entière, & à causer de tous côtés des révolutions. La guerre ne fut pourtant déclarée qu'au mois de Janvier 1719 : toute l'année précédente s'étoit passée à négocier avec le Cardinal Alberoni, qui amusoit la France & l'Angleterre, pour éloigner le moment de la rupture avec ces deux Cours, & se donner le temps de préparer tout ce dont il croyoit que dépendoit la réussite de ses projets. Il osoit se flatter d'ôter par ses intrigues, & par des soulèvemens, la Régence au Duc d'Orléans, de la faire donner à Philippe V, & de l'armer par-là de toute la puissance de France : il entroit aussi dans ses vues d'opérer une révolution en Angleterre, d'y rétablir le Roi Jacques sur le Trône de ses Peres, & de s'en faire un Allié, en chassant son Rival. Les autres instrumens dont il devoit se servir, & qu'il comptoit mettre en

œuvre, étoient d'un côté le Turc; d'un ~~autre~~
 autre, le Roi de Suede. On voit que 1718.
 tout l'édifice d'Alberoni n'étoit fondé
 que sur des espérances véritablement
 chimériques, & sur le concours de plu-
 sieurs événemens, peu vraisemblables,
 qu'il n'auroit pas dû se flatter pou-
 voir se procurer : il eut cependant l'ad-
 dresse de faire adopter au Roi d'Es-
 pagne ses vastes projets aussi injustes
 que téméraires, quoique ce Prince,
 avec de la singularité, eût naturelle-
 ment le cœur droit, & l'esprit juste.

Des lettres interceptées du Prince de
 Cellamare, Ambassadeur d'Espagne à
 la Cour de France, & qui étoient écrites
 au Cardinal Alberoni, découvrirent tout
 le complot. Le Régent prit sur le champ
 le parti de renvoyer l'Ambassadeur, &
 de le faire accompagner jusqu'à la fron-
 tière, par un Gentilhomme ordinaire
 du Roi. On fit imprimer les lettres in-
 terceptées; elles étoient trop claires pour

~~1718.~~ 1718. laisser le moindre doute sur les menées du Prince de Cellamare, & du Cardinal Alberoni. Le Duc du Maine fut arrêté, & envoyé au Château de Dourlens ; la Duchesse du Maine, à celui de Dijon ; & plusieurs personnes, qui leur étoient attachées, furent mises à la Bastille. Le Prince de Dombes & le Comte d'Eu eurent ordre de s'éloigner de la Cour, & le Cardinal de Polignac eut celui de se tenir à son Abbaye d'Anchin. Il ne fut plus question que de s'occuper des préparatifs pour l'ouverture de la campagne.

Le Maréchal de Berwick fut choisi pour commander l'armée, par la confiance singulière que le Régent prenoit en lui à tous égards : il étoit cependant un des François les plus affligés de cette guerre, quelque juste & forcée qu'elle fût de la part de la France. Outre les raisons communes à tout François, il s'en trouvoit pour lui de particulières : il avoit sauvé deux fois l'Espagne ; les

Bienfaits qu'il avoit reçus de Philippe V, 1718.
 l'attachoient plus particulièrement à ce Prince. Il devoit, d'un autre côté, de la reconnoissance au Régent, qui étoit attaqué personnellement dans cette guerre ; mais toutes ces considérations, dans le Maréchal de Berwick, cédoient toujours au devoir le plus fort : c'en étoit un pour lui indispensable, comme Commandant alors en Guienne, & sur les frontières d'Espagne, d'exécuter les ordres qu'il recevoit d'attaquer ce Royaume, sans avoir été au devant de ces ordres. Un refus de servir eût été contre un devoir actuel, dont il n'étoit point à temps de se soustraire, & d'un exemple dangereux, qui eût même pu être regardé, en quelque sorte, comme criminel, s'il eût entraîné après lui un grand nombre d'imitateurs : il obéit donc, parce qu'il devoit obéir.

Il avoit été mandé à la Cour, dès le mois de Septembre, pour faire les arrangemens de la campagne, & il étoit

N iv

de retour depuis quelque temps à Bordeaux, lorsqu'il envoya ses plans & ses projets à S. A. R., pour les arrêter définitivement, & pour recevoir ses derniers ordres.

Personne n'avoit plus de capacité que le Maréchal de Berwick, pour embrasser à la fois tout un objet, quelque vaste qu'il fût. Il avoit employé ce talent dans les quatre campagnes défensives qu'il avoit faites sur la frontière d'Italie dans la guerre de la succession; il eut encore occasion de le montrer cette année.

La frontière de France & d'Espagne présente une étendue de plus de cent lieues, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan & Collioure. Comme il n'étoit pas possible d'attaquer à la fois l'Espagne, dans tous les points d'une si grande étendue, en attaquant un côté, il falloit pourvoir en même temps à la défense de tous les autres. Cet objet étoit d'autant plus essentiel, qu'on avoit affaire à Alberoni, c'est-à-dire, à un ennemi

hardi & entreprenant jusqu'à l'excès. Le **Maréchal** calcule donc, il combine les forces des ennemis avec les siennes, les vues différentes qu'ils pourroient avoir, & les divers mouvemens qu'il leur feroit possible de faire; &, sur toutes ces combinaisons, il forme ses plans d'attaque & de défense. On voit par ses lettres & ses dépêches aux Ministres, qu'il a tout prévu, & tout disposé: il y indique d'avance tout ce qu'il fera dans la campagne, suivant les diverses circonstances où il se trouvera; & les événemens parurent s'y conformer.

Le Maréchal de Berwick auroit voulu pouvoir commencer l'offensive par le siège de Pampelune: de fortes raisons l'y déterminoient. Quel étoit en effet l'objet de la guerre contre l'Espagne? C'étoit de tâcher de la ramener par la crainte: il falloit pour cela la convaincre que la France agissoit sérieusement contre elle, & sans nul égard pour la liaison du sang; ce que le Roi d'Espagne &

N v

1719. son Ministre ne vouloient pas se persuader. Rien n'étoit plus capable de les en convaincre, que la prise de cette importante place, qui ouvroit à l'armée le chemin de Madrid; d'ailleurs cette expédition la conduisoit dans un pays abondant en subsistances, & où l'on pouvoit la faire vivre pendant la campagne, & y prendre ensuite des quartiers d'hiver, au soulagement de nos finances. Enfin, comme cette offensive s'éloignoit moins du centre de la frontière, elle se combinait mieux que toute autre avec la défensive qu'il falloit faire en même temps des autres côtés. L'entreprise ne put pas cependant s'exécuter; les préparatifs pour un grand siège, comme celui de Pampelune, sont immenses, & la Cour n'avoit pas donné assez à temps les ordres qui dépendoient d'elle. Tout n'auroit pu être prêt qu'à la fin de la campagne; & il y auroit eu de trop grands inconvéniens à craindre, si l'on avoit entrepris le siège si

tard. On remit donc cette entreprise à ~~la~~
la seconde campagne (qui heureusement ^{1719.}
n'eut pas lieu , parce que la paix se fit
dans l'intervalle) ; & l'on se détermina
aux sieges de Fontarabie , & de Saint-
Sébastien.

Pendant ces expéditions , qui devoient
se faire tout-à-fait à notre droite , on
avoit à couvrir la Navarre , le Béarn , &
tout le reste de la frontiere. Le Maréchal
avoit ~~eu~~ ^{eu} ~~soi~~ d'aller , pendant l'hiver ,
reconnoître par lui-même tous les pas-
sages. Il chargea M. de Joffreville de
cette défense , & lui donna pour cela
quinze bataillons & vingt escadrons ,
qu'il répandit le long des Pyrénées , &
qui étoient à portée de se réunir au pre-
mier ordre , & de se soutenir les uns les
autres. L'objet de ce corps étoit d'arrêter
dans quelque bon poste l'ennemi , s'il
venoit à passer les montagnes avec des
forces supérieures , & de donner le temps
au Maréchal de Berwick d'arriver avec des
renforts suffisans pour lui faire rebrousser
chemin.

N vj

~~719.~~ Afin d'assûrer davantage les différentes parties de cette défensive , M. de Bonas , Maréchal de Camp , fut chargé , avec sept barailleurs , de s'emparer du Château de Castel-Léon , qui , quoique de la domination d'Espagne , se trouve du côté de la France au pied des Pyrénées. Il fut obligé d'y ouvrir la tranchée le 30 Mai , de mettre son canon en batterie , & de faire brèche. Il ne put s'en rendre maître que le 12 de Juin.

Pendant ce temps-là l'armée s'étoit assemblée , & portée vers le 15 Mai à Iron , d'où elle investit Fontarabie. Le premier soin du Maréchal de Berwick fut d'aller reconnoître la place , pour déterminer le côté par où il falloit l'attaquer , & l'emplacement du parc d'artillerie. Cependant comme le canon , qu'on faisoit venir de Bayonne , n'étoit pas suffisant pour le siege , & que celui qu'on tiroit de Bordeaux ne pouvoit arriver de quelques jours , la tranchée ne fut ouverte que le 27 au soir. Elle

le fut très-près de la place , à la faveur ~~=====~~
 d'un fond qui n'étoit éloigné du chemin 1719.
 couvert que de cent cinquante toises ;
 l'attaque fut dirigée contre le polygone
 que présentoient les bastions des Inno-
 cens & de la Reine : on travailla aussitôt
 aux batteries ; mais elles ne com-
 mencerent à tirer que le 5 de Juin :
 on avoit voulu attendre qu'elles fussent
 en état toutes à la fois , pour n'être dé-
 masquées & ne partir qu'ensemble , afin
 qu'elles pussent mieux se protéger entre
 elles , & remplir leur plan d'attaque.

Quand les feux de l'artillerie de la
 place furent éteints , on s'occupa de faire
 breche à la face gauche (par rapport aux
 assiégeans) du bastion de la Reine , à la
 courtine entre les deux bastions , & à la
 face droite de la demi-lune ; on étendit
 le logement sur le chemin couvert , où
 l'on s'étoit déjà établi ; & la nuit du 15 ,
 les breches étant belles , la demi-lune
 fut attaquée & emportée sur le champ
 sans grande résistance : le logement s'y

1719. fit d'une épaule à l'autre , mais il coûta assez cher ; environ cent cinquante hommes y périrent. On se mit tout de suite à travailler à la descente du fossé , & à perfectionner les débouchés pour donner l'assaut au corps de la place. Les ennemis ne l'attendirent point ; ils battirent la chamade le 17 : le Maréchal de Berwick n'insista pas pour faire la garnison prisonnière de guerre , le retard de la capitulation auroit prolongé le siege , & il étoit important , dans la situation où l'on se trouvoit , de n'être pas contraint dans ses mouvemens.

La garnison sortit le 18 avec les honneurs de la guerre , & fut conduite à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port. On fit entrer deux bataillons dans la place ; & dès le lendemain on travailla à raser les travaux & à combler les tranchées : les décombres des breches furent enlevés , les breches bouchées par un fascinage & mises en état de défense.

Pendant le siege , le Roi d'Espagne ;

accompagné de la Reine , s'étoit mis en mouvement de Pampelune , où il étoit ^{1719.} arrivé le 11 de Juin , annonçant qu'il marchoit , dans l'intention de livrer bataille , & de faire lever le siege. Dom Blaise de Loya le mandoit au Commandant de Fontarabie , dans une Lettre qui fut interceptée. L'armée Espagnole marcha , en effet , à San - Estevan , & le Roi se porta en personne, le 16, au camp de Lessaca , à deux lieues & demie d'Iron. Mais ayant appris , le 17 , que la place capituloit , il fit reprendre , le 18 , à ses équipages le chemin de San - Estevan , & s'en retourna à Pampelune. Ce Prince fut mal conseillé dans cette marche : il lui étoit peu glorieux d'être venu jusqu'à la vue de Fontarabie , pour être témoin , avec son armée , de la capitulation , & de s'en retourner tout de suite à Pampelune.

Pour ne pas interrompre le récit du siege , on a différé jusqu'à présent de parler d'une action qui , quoique de peu

~~21~~ d'importance en elle-même , mérite cependant d'être rapportée ; à cause de la valeur qu'y montrèrent nos troupes. 1719. M. de Cadrieux avoit été envoyé , avec un corps en avant , sur le chemin de Pampelune , pour éclairer les mouvemens des ennemis. On apprit que le même Dom Blaise de Loya , qui commandoit en Guipuscoa , avoit rassemblé deux mille hommes de Milice , qu'il avoit joints à six ou sept cents hommes de troupes réglées , & avec lesquels il s'étoit porté à Ernani , qui n'étoit qu'à deux lieues du poste de M. de Cadrieux. Le Maréchal de Berwick , ne pouvant souffrir si près de lui ce petit corps des ennemis , fit partir M. de Cilly avec un assez gros détachement , pour marcher à Dom Blaise. Son avant-garde , commandée par M. de Verceil , suffit seule pour attaquer & chasser les troupes que Dom Blaise avoit mises dans un poste avancé. Nos gens les poursuivirent jusqu'à Ernani , y attaquèrent Dom Blaise lui-même ;

même , battirent les troupes réglées ,
 & dissipèrent les Milices , de façon que ^{1719.}
 l'on n'en entendit plus parler.

Les forces supérieures de l'armée Francoise mettoient le Maréchal de Berwick dans le cas de ne point craindre celle d'Espagne, pour ainsi dire , corps à corps : cependant la grande étendue de la frontiere, où il falloit nécessairement agir offensivement , donnoit toujours quelque sorte de crainte pour le centre , entièrement dépourvu de places , toutes les fois qu'on vouloit faire quelque entreprise aux extrémités de la droite ou de la gauche , vis-à-vis un ennemi tel qu'Alberoni, dont la confiance dans tous ses projets étoit extrême. Il pouvoit se flatter de trouver en Guyenne des Mal-intentionnés ; comme il en avoit trouvé en Bretagne , prêts à joindre l'armée d'Espagne , si elle pouvoit , par quelque endroit , pénétrer en France ; & on est obligé de convenir qu'il y avoit des Mécontents dans le Royaume. Le Cardinal Alberoni étoit

1719. homme à tout hasarder, au risque de ce qui pourroit en arriver. On auroit sans peine fait repasser les Pyrénées à l'armée d'Espagne ; mais, dès qu'elle auroit paru, plusieurs Mécontents l'auroient jointe ; & l'entrée du Roi d'Espagne en France, à la tête d'une armée, étoit capable d'exciter de la fermentation dans les esprits par-tout le Royaume, & d'y causer un grand éclat ; ce qu'il convenoit d'éviter. Il est vrai que le Maréchal de Berwick avoit tout prévu, & arrangé en conséquence ses marches & contre-marches ; mais encore falloit-il des combinaisons justes. Si le succès eût dépendu du seul Maréchal de Berwick, on auroit pu être tout-à-fait tranquille ; mais un Général ne peut pas être par-tout : ces grands mouvemens exigeoient le concours de plusieurs personnes, qui ne pouvoient toutes mériter la même confiance. Ces réflexions portèrent le Maréchal de Berwick à demander quelques bataillons, & quelques escadrons

de plus, qui lui furent accordés. Il disoit 1719. que, dans les circonstances où l'on se trouvoit, il ne falloit rien donner au hasard; qu'il étoit de la prudence d'assurer la besogne. On a vu dans ses campagnes, en Dauphiné & Provence, qu'il n'étoit pas homme à demander inutilement une augmentation de troupes, puisqu'il remit alors au Roi Louis XIV, de son propre mouvement, vingt bataillons, dont il crut pouvoir se passer pour la défensive qu'il avoit à faire, & qui furent utilement employés pour renforcer les autres armées. Le Roi d'Espagne, de son côté, avoit augmenté son armée de vingt-six escadrons, de façon qu'elle étoit alors composée de soixante-deux escadrons, & de vingt-un bataillons.

Le Maréchal de Berwick, dans le dessein de faire le siege de S. Sébastien, & de continuer ses conquêtes, se porta en avant, pour couvrir les convois & les préparatifs nécessaires pour cette entreprise. Ayant appris que le Prince

~~un~~ Pio s'étoit avancé à Tolozette avec un
1719. gros détachement, il fit marcher sur lui
M. de Gilly, avec trois régimens de
Dragons, deux cents chevaux, vingt-
deux compagnies de Grenadiers, & autant
de Piquets. Ce Général trouva sur son
chemin trois cents Dragons ennemis,
qu'il poussa vivement, prit le Com-
mandant, deux Capitaines & cinq ou
six Dragons, après en avoir tué plusieurs
autres. En arrivant à Tolozette, il tomba
sur un poste avancé d'infanterie, qu'il
fit attaquer : on tua ving-cinq à trente
hommes, & l'on fit soixante prison-
niers, entre lesquels se trouvoient trois
Officiers des Gardes Espagnoles & Wal-
lones. Le Prince Pio s'étoit retiré le
même jour de grand matin, prenant la
route de Pampelune, où ses troupes le
suivirent.

Le Maréchal vint le 30 Juin camper
devant S. Sébastien, & en faire l'in-
vestissement, appuyant sa droite à la
mer, & sa gauche à la rivière de Gu-

Gurumea, qui passe à Astiaraga. L'armée d'Espagne, qui étoit campée à une lieue de Pampelune, sur le chemin de Tolozette, ne fit aucun mouvement : ainsi le Maréchal de Berwick n'eut plus, pour le moment, qu'à s'occuper du siège. 1719

Il se détermina à faire l'attaque le long de la rivière de Gurumea, à cause de la facilité que l'on avoit de faire des batteries de l'autre côté de la rivière, à environ deux cents toises du corps de la place, &, par leur moyen, d'ouvrir la muraille, qui, dans cette partie, étoit sans flanc, & avoit peu d'épaisseur. Il se trouvoit, entre la place & la rivière, un terrain assez considérable, par où l'on pouvoit arriver à la breche, en débouchant de la droite de la tranchée, que l'on comptoit appuyer à la rivière. Cela n'empêchoit pas qu'on ne fût toujours obligé, par la gauche, d'attaquer de front l'ouvrage à corne, qui flanquoit toute cette partie, mais seulement pour

== en éteindre les feux , & en détruire les
1719. défenses. Ce plan d'attaque méritoit
d'autant plus la préférence sur tout autre ,
& en particulier sur l'attaque par l'ou-
vrage à corne , que cet ouvrage se trou-
vant fort enterré , ainsi que le corps de
la place de ce côté-là , l'on ne pouvoit
faire de breche en aucun endroit, qu'avec
des batteries établies sur le chemin cou-
vert. Il auroit donc fallu le prendre ,
avant de pouvoir songer à la construc-
tion des batteries, pour battre en breche ,
& ouvrir les ouvrages attaqués : on eût
été assujetti à ce cérémonial pour le
corps de la place , comme pour l'ou-
vrage à corne.

Les grandes pluies avoient retardé les
convois d'artillerie pour le siege , &
par conséquent l'ouverture de la tran-
chée. Le beau temps étant revenu , &
ayant facilité l'arrivée des munitions né-
cessaires , la tranchée fut ouverte , la
nuit du 19 au 20 de Juiller , à deux
cents toises du chemin couvert : la perte

d'hommes fut peu considérable. On avoit ~~=====~~ déjà travaillé, de l'autre côté de la ri- 1719.
 viere, aux batteries de canon & de mortiers ; on devoit, dès le lendemain, en établir d'autres dans les nouvelles parallèles, pour battre l'ouvrage à corne. Le tout fut exécuté, & les batteries commencerent à tirer le 25. On se logea, la nuit du 26 au 27, sur l'angle saillant du chemin couvert de la droite (par rapport aux assiégeans) : c'étoit le point principal qu'il falloit occuper, pour pouvoir gagner & attaquer la breche que l'on faisoit au corps de la place, par le moyen des batteries dressées de l'autre côté de la riviere. Comme elles tiroient au moins de cent quatre-vingt toises de distance, la breche fut long-temps à faire : elle ne se trouva praticable que le 1.^{er} Août. Le Gouverneur alors, craignant d'être emporté d'assaut, fit battre la chamade le même jour. Le Maréchal de Berwick obligea la garnison d'entrer toute entiere dans le Château, dans la

~~vue~~ vue de la mettre plus à l'étroit , d'augmenter la consommation des subsistances , & d'accélérer par-là la reddition du Château. On commença d'abord , pour parvenir à s'en rendre maître , par ouvrir quelques tranchées vis-à-vis de la place ; mais quand il fut question de les pousser en avant , on sentit bientôt toutes les difficultés de l'attaque. Le Château étoit si élevé au-dessus de la ville , & de tout le terrain qui l'environnoit , qu'il étoit presque impossible d'arriver par tranchées aux ouvrages , dont , cependant , on n'étoit éloigné que d'environ trente toises. Outre cela , on ne trouvoit point d'emplacement convenable pour les batteries de canon : le terrain étoit si bas , qu'elles n'auroient pu faire aucun effet. On se trouvoit donc réduit aux batteries de bombes , qui ne sont pas d'une grande ressource pour détruire les défenses , & qui ne le sont d'aucune pour faire breche : ce fut pourtant par elles qu'on se rendit maître du
Château.

Château. On fut obligé de faire des blindages, pour pouvoir se maintenir dans les tranchées, parce que les ennemis y écrasoient les assiégeans de bombes, de grenades & de pierres, qu'ils ne faisoient que rouler sur eux. 1719.

Pour réduire la place de vive force, il n'y avoit guere d'autres moyens, que de se servir du mineur, & de le pousser jusques sous le Château; mais, pour peu qu'on vint à rencontrer le rocher, ç'eût été une affaire d'une longueur infinie. La seule ressource qui paroïssoit rester, étoit celle du blocus; & c'est aussi à quoi on fut contraint de se borner.

Cependant on continua toujours le bombardement, pour tâcher de détruire toutes les habitations, & ce que l'on pourroit des magasins. Ce moyen eut un succès, qu'il n'étoit guere permis d'espérer. Les bombes gâtèrent les vivres, & désolèrent la garnison; au point qu'elle capitula le 19 d'Août. Le Maréchal de Berwick ne fit point de difficultés

~~Il~~ pour lui accorder les honneurs de la
 1719. guerre, bien content d'en être débarrassé.

La flotte Angloise, pendant le blocus, avoit pris sur son bord sept cent cinquante hommes de notre armée, avec lesquels elle fit voile vers Santona. Elle y débarqua nos troupes, qui s'emparèrent de ce petit port, après en avoir chassé sept cents hommes de Milice Espagnole : elles brûlerent ensuite trois gros vaisseaux de guerre que l'on y construisoit, se rembarquerent, & vinrent rejoindre l'armée, sans avoir perdu un seul homme.

Il ne restoit plus à faire que les sièges d'Urgel & de Roses, que l'on avoit projetés pour la fin de la campagne. En attendant les derniers ordres de S. A. R., le Maréchal de Berwick fit longer ses troupes du côté de Navarrins & d'Oleron. Le Roi d'Espagne étoit à Tudela avec son armée, & le Prince Pio en avant de Pampelune ; mais, sur l'alongement de nos troupes par notre

gauche , Philippe V se déterminà à ~~=====~~
 faire un gros détachement de son armée 1719.
 pour la Catalogne , où , d'ailleurs , les
 peuples paroïssent disposés à la révolte ,
 & il prit ensuite de sa personne le che-
 min de Madrid. Son armée se replia
 sur Sanguesa , & ne tarda pas à diriger
 sa marche sur la Catalogne , où elle
 voyoit que nous allions opérer.

Le Maréchal de Berwick ayant reçu
 les derniers ordres pour les expéditions
 du Lampurdan & de Cerdagne , déter-
 mina la marche des troupes sur Mont-
 Louis , & se proposa de les devancer ,
 pour être plus à portée de s'occuper de
 tous les préparatifs nécessaires. Il arriva
 au Mont-Louis le 11 Septembre : le
 siege d'Urgel ne put se commencer
 aussi-tôt qu'on l'auroit souhaité , parce
 que l'artillerie fut près de quinze jours
 à y être transportée du Mont-Louis à
 cause des mauvais chemins : elle n'y
 arriva que le 2 & le 4 d'Octobre. M. de
 Bonas étoit en avant , campé à la Pobla ,

1719. sur le Noguera-Paillasso , avec dix ba-
taillons , & deux régimens de Dragons :
il occupoit les hauteurs , & son poste
étoit si bon , qu'il étoit inattaquable ,
même par toute l'armée d'Espagne , qui
se trouvoit à Ager , à cinq ou six lieues
de son camp. Les ennemis vinrent cepen-
dant attaquer nos Arquebusiers de mon-
tagnes , & les chassèrent du pont de
Montagnane. M. de Bonas ne crut pas
devoir souffrir cette insulte : il marcha
avec dix compagnies de Grenadiers ,
attaqua le détachement des ennemis , &
le battit ; il se rendit maître ensuite de
la Conque de Tresp , après avoir atta-
qué & chassé quatre cents hommes ,
qu'ils avoient laissés sur la montagne
de Mont-Sec.

Le siège du château d'Urgel n'étoit
point encore achevé le 10 du mois d'Oc-
tobre , lorsque le Maréchal de Berwick ,
que l'expédition de Roses pressoit , en
partit , pour se rendre au Boulou , où
l'armée devoit être rassemblée le 17 , &

marcher tout de suite en Lampurdan & à Roses. Il avoit laissé M. de Coigny avec dix-sept bataillons , pour suivre le siege , qui ne dura pas long-temps après son départ : il apprit en effet , le 12 , au Mont-Louis , par un Officier qui lui avoit été dépêché , que le château d'Urgel s'étoit rendu , & que la garnison étoit prisonniere de guerre. M. de Coigny se mit en marche le 13 , avec onze bataillons , pour joindre la grande armée , & laissa M. de Bonas , pour garder la nouvelle conquête & le pays , avec neuf bataillons & deux cents Arquebusiers.

Le Maréchal de Berwick avoit obtenu pour les Officiers de son armée , après les sieges qu'ils venoient de faire , des récompenses considérables ; mais il crut en même temps , pour l'exemple , devoir faire punir d'une façon éclatante le sieur Champier. Cet Officier avoit d'abord montré de la volonté & de l'intelligence : après la prise de Castel-Léon , le Maréchal de Berwick pensa qu'il ne pouvoit

pas mieux faire, que de lui en donner
1719. le commandement; mais le sieur Champier ne tarda pas à abuser de son autorité dans ce poste de confiance. Il fit une course dans le pays, leva de l'argent, & y enleva des grains à son profit: il eut l'indiscrétion, ou l'impudence de faire part de ses exploits à M. de Bonas. Le Maréchal ayant la preuve du délit de la propre main du coupable, en instruisit le Duc d'Orléans. Quoique la corruption dans les mœurs fût déjà très-grande, il restoit encore de la pudeur, & l'on n'osoit pas protéger le vice à découvert: un voleur impudent & reconnu ne trouvoit pas de protecteur. Le sieur Champier fut cassé sans retour, mis en prison dans la citadelle du Mont-Louis, & ensuite dans celle de Perpignan.

Toutes les troupes qui devoient composer l'armée destinée au siege de Roses, au nombre de quarante bataillons, & de soixante escadrons, se trouvant ras-

semblées au Boulou, se mirent en marche le 22 d'Octobre, & vinrent, en 1719. deux jours, camper à Castillon, & faire par terre l'investissement de Roses; mais on ne pouvoit rien commencer des travaux du siege, à l'exception des fascines, que le convoi d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche ne fut arrivé. C'étoit de la mer qu'on l'attendoit sur des razzas, qui devoient tout transporter à la plage, sous l'escorte de deux galères de France, & de six vaisseaux de guerre; deux François, & quatre Anglois.

Nos vaisseaux de guerre François se montrèrent, le 1.^{er} de Novembre, dans le Golfe de Roses; mais le mauvais temps retenoit les razzas: elles n'osoient se risquer, & attendoient que la mer fût plus praticable. Etant devenue moins forte, une partie des razzas arriva le 4 Novembre, dans la baie de Roses. Dès le lendemain, quoique la mer fût encore un peu grosse, on com-

~~mença~~ mença à débarquer l'artillerie & les
 1719. munitions : on ne put, ce jour-là ,
 mettre à terre que peu d'effets. Le len-
 demain, la mer étoit si agitée, que les
 chaloupes ne purent manœuvrer, pour
 continuer le déchargement. Le 6, le
 vent augmenta à un tel point, que nos
 tartanes, au nombre de vingt-huit,
 échouèrent : dix furent brisées, les autres
 submergées. L'on envoya du secours
 sur le champ, pour tâcher de sauver ce
 que l'on pourroit des effets. Beaucoup
 de Matelots périrent ; le reste des tar-
 tanes, au nombre de douze ou quinze,
 relâcha où il put sur la côte.

Ce désastre nous priva de la plus
 grande partie de ce qui étoit nécessaire
 pour le siège ; & , après l'examen qui en
 fut fait, on se trouva forcé de l'aban-
 donner. La saison étoit si avancée, qu'on
 ne songea plus qu'à séparer l'armée, &
 à l'envoyer dans ses quartiers : elle dé-
 campa le 17 de Castillon, d'où chaque
 corps prit la route du quartier qui lui

étoit assigné. Le Maréchal de Berwick rest
 resta quelques jours à Perpignan , & 1719.
 partit le 27 , pour se rendre à la Cour.

La campagne qu'il venoit de faire ,
 avoit dû démontrer à Philippe V , que
 la France agissoit franchement , & de
 concert avec ses Alliés , & sans ménage-
 ment pour l'Espagne ; que , par con-
 séquent , il lui étoit impossible de con-
 tinuer une guerre qu'il lui faudroit sou-
 tenir seul contre les grandes Puissances
 qu'il attaquoit. En effet , l'Espagne se
 trouvoit dépourvue de tous les soutiens
 sur lesquels elle avoit compté. Le Turc
 avoit fait sa paix avec l'Empereur ; elle
 perdoit par-là une puissante diversion ,
 & rien n'empêchoit plus l'Empereur de
 tourner toutes ses forces contre elle.
 Le Roi de Suede , Charles XII , avoit été
 tué devant Fredericshals : la perte de ce
 Prince ôtoit à l'Espagne l'espoir d'un ap-
 pui qui étoit entré dans le calcul de ses
 projets. Les intrigues d'Alberoni , pour
 exciter des troubles & des révolutions

1719. en France & en Angleterre , avoient totalement échoué. Tous ces événemens ouvrirent enfin les yeux à Philippe V : il vit le précipice , où la témérité de son Ministre alloit le jeter. Pour s'en garantir , il forma des résolutions sages & pacifiques : une seule fut suffisante ; il renvoya son turbulent Ministre , & la paix se fit.

Le Maréchal de Berwick , à qui l'on vouloit donner des marques de confiance & de satisfaction , fut mis au Conseil de Régence ; mais on ne voulut point qu'il quittât le commandement de Guienne. Cet arrangement convenoit autant aux vues du Duc d'Orléans , qui étoit fort aise d'avoir à la tête de cette grande Province une personne sur qui il pût se reposer , qu'à la fortune du Maréchal , qui , n'étant pas riche , avoit besoin des appointemens de Commandant , pour soutenir son état. Il resta à la Cour jusqu'au mois de Juin , qu'il se rendit à Bordeaux , pour y reprendre

les détails de l'administration de la Province. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit pour principe que , dans tout état , quelle que fût la forme , il falloit une autorité fuprême & abfolue , à laquelle chaque citoyen & chaque corps devoit être paffivement fousmis. Perfonne auffi ne refpectoit plus cette autorité que lui , & , quand il en étoit chargé , ne la faisoit mieux refpecter , parce qu'il ne la compromettoit point , ne l'employant jamais que fuivant la juftice. Sa droiture naturelle , fon peu d'amour-propre , fes lumières , fon grand difcernement , l'empêchoient de s'en écarter : avec cela , s'il favoit foutenir la dignité du commandement , & la portion d'autorité qui lui étoit confiée , il en connoiffoit les bornes & ne les paffoit jamais , étant particulièrement attentif à ne rien empiéter fur l'administration de la juftice ; car il n'ignoroit pas que fon autorité , & celle du Parlement , toutes deux éma-

O vj

1719. _____
 nées du même principe, étoient différentes par leurs objets, & indépendantes l'une de l'autre ; mais que, de leur harmonie, dépendoit l'ordre & le bien public. Quand cette harmonie parut s'altérer, ce fut toujours contre la volonté du Maréchal, & malgré les soins qu'il se donnoit pour la maintenir ; aussi le Chancelier d'Aguesseau lui écrivoit-il dans l'affaire, dont nous allons parler :
 « Je suis bien persuadé, Monsieur, que,
 « quand MM. du Parlement ne vivront
 « pas bien avec vous, ce sera toujours
 « leur faute. La justice regle chez vous
 « l'usage de l'autorité ».

1720. _____
 Au mois de Septembre 1720, les Jurats & les Baillis des Boulangers, mandés par le Parlement de Bordeaux, au sujet des bleds & des farines, déclarent qu'il y en a dans la ville plus de deux mille boisseaux de gâtés. Le Parlement nomme deux Commissaires, pour faire une visite dans Bordeaux ; cette visite se fait avec beaucoup d'éclat, même

dans les magasins du Roi ; c'étoit le lieu ~~=====~~
 où il sembloit que des brouillons , sous 1720.
 prétexte du bien public , vouloient que
 l'on fît le plus de recherches. A leur
 instigation , les Commissaires eux-mê-
 mes font jetter une quantité considérable
 de boisseaux de bled & de farine , sans
 trop d'examen , & sans se concerter avec
 le Maréchal de Berwick & l'Intendant ,
 ce qu'ils auroient dû faire pour toutes
 les choses d'administration , & principa-
 lement quand il s'agissoit de la destruc-
 tion d'effets appartenans au Roi. Le Ma-
 réchal , dans les affaires de cette impor-
 tance , où le service du Roi & le bien
 public étoient également intéressés , alloit
 toujours au devant de tout , sans faire
 attention au manque d'égards qu'on au-
 roit dû avoir pour lui. Il fit donc propo-
 ser à MM. du Parlement de faire caché-
 ter de leur sceau les sacs de bled & de
 farine , qui pouvoient être gâtés , d'en
 rendre compte à la Cour , & d'attendre
 les ordres du Roi ; mais ce parti sage

1720. ne fut ni suivi, ni écouté. La conduite du Parlement ne pouvoit manquer d'être blâmée par le Régent & par le Conseil : on y désapprouva sur-tout la vivacité & l'imprudence des deux Commissaires, dans l'exécution de l'Arrêt, où ils avoient même paru chercher, par des propos indiscrets, (a) à émouvoir le peuple. Ils eurent ordre de se rendre à la Cour, à la suite du Conseil, pour rendre compte de leur conduite. Le Chancelier d'Aguesseau reproche au Parlement, dans la lettre qu'il écrit au Premier Président, de n'avoir pas suivi le sage tempérament proposé par le Maréchal de Berwick. Il fut ordonné, de la part du Roi & du Régent, (b) » de laisser entre les » mains des Jurats tout ce qui est de » la police ordinaire, à la charge de » l'appel au Parlement, & que, s'il sur-

(a) Lettres du Chancelier d'Aguesseau & de M. de la Vrillière, 16 Septembre 1720.

(b) Lettre du Chancelier d'Aguesseau, 16 Septembre 1720.

» venoit de ces cas extraordinaires, qui ~~=====~~
 » méritaient que cette Compagnie y 1720.
 » entrât par droit de police générale ,
 » elle en conférât, avant toutes choses,
 » avec le Maréchal de Berwick & l'In-
 » tendant, même avant de nommer des
 » Commissaires ». Le Parlement parut se
 soumettre & se conformer aux ordres
 du Roi, & il ne fut plus question de
 cette affaire.

Le Ministre avoit suivi en tout les
 conseils & les avis du Maréchal. M.
 d'Aguesseau, dans une lettre du 28 Sep-
 tembre, lui écrit : » Vous voyez aussi
 » avec combien de déférence on entre-
 » ici dans vos vues ; & l'on ne sauroit
 » rien faire de mieux pour le bien de la
 » Province, dont le gouvernement vous
 » est confié ». M. d'Aguesseau recevoit,
 en écrivant cette lettre, une nouvelle
 dépêche du Maréchal de Berwick, par
 laquelle ce Commandant marque, qu'il
 change de sentiment à l'égard des lettres
 de réprimandes, qu'il avoit demandées

pour quatre Officiers du Parlement,
 1720. trouvant cette Compagnie revenue dans
 de si bonnes dispositions , que les lettres
 ne lui paroissent plus nécessaires. M.
 d'Aguesseau ajoute de sa main en P. S.
 » J'en ai rendu compte ce matin à Mgr.
 » le Régent, qui approuve votre indul-
 » gence, comme il a approuvé votre sé-
 » vérité; il se repose donc sur vous du
 » soin de donner à ses quatre Officiers
 » les avis qu'ils méritent. Je ne puis
 » mieux faire que de suivre son exemple,
 » & je ne vous envoie point mes lettres,
 » persuadé qu'on ne peut se tromper
 » en suivant vos inspirations ». On de-
 voit croire que le Parlement seroit plus
 circonspect à l'avenir, & qu'il mettroit
 moins de vivacité, & plus de retenue
 dans sa conduite; mais les Compagnies
 les plus respectables, quand il est ques-
 tion des intérêts du Corps, de ses pré-
 tentions & de son autorité, semblent
 oublier leur sagesse & leur prudence. L'a-
 mour propre de celle-ci parut blessé en

quelque forte d'avoir eu le dessous, & , ~~_____~~
 si elle en conserva du ressentiment, il 1720.
 ne tarda pas à se manifester.

Le 24 Janvier 1721, le Maréchal de ~~_____~~
 Berwick se trouva forcé d'instruire M. 1721.
 d'Aguesseau d'une nouvelle affaire entre
 les Officiers de la Tournelle du Parle-
 ment de Bordeaux, & les Jurats, à
 l'occasion de quelques laquais qu'il avoit
 fait emprisonner pour le trouble qu'ils
 avoient causé à la Comédie, & pour
 leur rebellion contre la Garde.

Cette affaire seroit sans doute peu
 digne en elle-même d'être rapportée,
 si l'importance qu'on y mit ne la ren-
 doit intéressante pour faire connoître
 l'esprit & les mœurs du temps, ainsi
 que la prudence & la modération const-
 tante du Maréchal de Berwick. La
 Tournelle mande les Jurats, & les re-
 prend de ce qu'ils n'ont point procédé
 contre les auteurs du tumulte : ils ré-
 pondent qu'il n'étoit point en leur pou-
 voir d'agir; que les coupables ont été

* Tom. 2.

mis en prison par l'autorité du Comman-
 1721. dant, & qu'ils y restent sous la même
 autorité. MM. de la Tournelle évoquent
 cependant l'affaire, & ordonnent qu'il
 sera informé. Le Maréchal instruit de
 cette procédure, pour éviter toute que-
 relle, fait dire aux Jurats qu'ils n'ont
 qu'à lui redemander les coupables, qu'il
 ordonnera qu'ils leur soient livrés & à
 la Justice. Les Officiers de la Tournelle
 n'adoptent point ce tempérament bien
 naturel; & conforme aux Ordonnances
 & à la raison; ils refuserent même de
 se soumettre au Chancelier, qui, de
 son côté, leur prescrivait le même tem-
 pérament. Dans une lettre du 29 Juin,
 il marque au Maréchal de Berwick:
 » Mais si la Chambre de la Tournelle
 » ne profite pas mieux qu'elle a fait jus-
 » qu'ici des égards qu'on a eus pour elle,
 » il faudra prendre d'autres voies, pour
 » terminer l'affaire des laquais, & se
 » passer d'un Parlement qui s'oppose
 » même à ce que l'on veut faire en sa

» faveur. Je ne puis, au surplus, que
 » louer votre sagesse, & souhaiter qu'elle 1721.
 » trouve enfin des imitateurs dans le
 » pays que vous habitez ». Le Chancelier
 écrivit en même temps, dans les mêmes
 termes, au Premier Président. La fermeté
 de cette seconde lettre eut tout son effet,
 & l'affaire finit conformément au tem-
 pérament proposé par le Maréchal.

La peste depuis long-temps affligoit
 cruellement la ville de Marseille, où
 elle s'étoit d'abord communiquée. On
 s'en prenoit à la négligence ou à l'a-
 vidité des Employés du Lazaret. Ils
 étoient accusés, au moins fortement
 soupçonnés d'avoir, par la contrebande
 qu'ils faisoient, répandu dans la ville
 des marchandises infectées de ce mal
 contagieux, qui avoit ensuite gagné la
 Province. Les personnes qui étoient à la
 tête de l'Administration de quelques
 autres Provinces voisines, y avoient laissé
 pénétrer la maladie, soit par indolence,
 soit par incapacité, soit par la liberté

1721. trop grande qu'ils avoient continué de
laisser au commerce avec la Province infectée, dans la crainte du tort qu'y apporteroit la gêne, qu'on mettroit pour préserver le pays de la contagion.

On apprit à la Cour que le mal avoit aussi gagné le Gévaudan; il n'étoit encore que suspecté dans la ville de Mende, mais il s'étoit manifesté avec violence à la Canourgue, & aux villages des environs, frontieres du Rouergue & de l'Auvergne. Le Ministère, justement alarmé, crut qu'il ne pouvoit pas donner trop d'attention à garantir le Royaume d'un fléau aussi cruel, & qu'il étoit nécessaire de prendre les moyens les plus prompts & les plus efficaces, pour arrêter le mal & la contagion. Il falloit aller au plus sûr, & en même temps ne nuire au commerce, que le moins qu'il seroit possible : cette balance n'étoit pas aisée à tenir. Le Régent jetta les yeux sur le Maréchal de Berwick, comme sur la personne qu'il connoissoit la plus capable

de se bien acquitter d'une commission 1721
 aussi difficile & aussi importante. La santé
 du Maréchal n'étoit pas bonne alors ; à
 la veille de partir pour les eaux de Ba-
 rege , il lui fallut dans ce moment se
 sacrifier pour le salut commun : il se
 rendit donc tout de suite à Montauban ,
 afin de s'approcher des Provinces infec-
 tées de la peste , & d'être plus à portée
 de celles qu'il avoit à en préserver. On
 avoit joint aux Provinces de son com-
 mandement de Guienne , celles d'Au-
 vergne , de Bourbonnois & de Limousin.

Les moyens qu'il proposa , furent
 d'abord trouvés trop tranchans , quoi-
 qu'ils fussent les seuls capables d'arrêter
 avec sûreté la contagion , comme on le
 reconnut par la suite : ils étoient com-
 battus par ceux qui , ayant laissé com-
 muniquer le mal , pour avoir trop donné
 aux considérations du commerce , ou
 peut-être , sous ce prétexte , pour avoir
 trop écouté des intérêts particuliers ,
 avoient de la peine à avouer qu'ils

1721. s'étoient trompés. Leurs raisonnemens étoient plausibles ; ils persuaderent , au commencement , la plupart des Membres du Ministère.

Le Chancelier d'Aguesseau , que le Régent avoit mis à la tête du Conseil de santé , établi pour la peste , ainsi que quelques autres des plus sages de ce Conseil , pensoient de même que le Maréchal de Berwick , dont l'avis étoit , de rompre toute communication avec les Provinces pestiférées , comme le parti le plus sûr : c'étoit celui qu'il suivoit dans l'étendue de son commandement ; mais le plus grand nombre du Conseil , ayant des vues différentes , l'emportoit , de façon qu'on agissoit sur d'autres principes dans les Provinces qui n'étoient pas du commandement du Maréchal de Berwick.

Tous les Commandans des Provinces , attaquées ou menacées de la peste , entretenoient une correspondance exacte avec le Conseil de santé. Ils ne pouvoient donc

lui cacher le progrès de la maladie ; le
 danger qui croissoit chaque jour, augmen- 1721.
 roit la crainte : cette crainte ramena tous
 les esprits du Conseil à des réflexions
 plus sérieuses ; chacun sentit alors que
 le Maréchal de Berwick avoit mieux
 vu l'objet. Le Régent, en étant plus
 convaincu que personne, voulut que
 l'on suivît par-tout ses arrangemens : ses
 ordonnances furent approuvées & adop-
 tées ; on se conforma à leurs dispositions
 dans un Arrêt du Conseil du Roi, qui
 fut rendu, & envoyé dans les Provinces
 infectées & voisines de la peste, pour
 servir de règlement, & être exacte-
 ment observé. Le Chancelier d'Agues-
 seau mandoit au Maréchal : „ Il y a
 „ long-temps que j'ai dit qu'il n'y avoit
 „ qu'à vous laisser faire, & que nous
 „ serions bien gardés „.

Il ne suffisoit pas de faire des régle-
 mens sages ; il falloit encore les faire
 exécuter. La maladie continuoît toujours
 ses ravages en Languedoc, & s'étendoit

~~de~~ de plus en plus dans les différentes parties de cette Province, tandis que l'Auvergne & le Rouergue, qui avoient, pour ainsi dire, à leur porte le mal contagieux, en étoient entièrement préservés par la sagesse des ordres du Maréchal de Berwick, mais sur-tout par sa vigilance, & l'activité de ses soins.

S. A. R., frappée de cette différence, & des conséquences terribles qui en résultoient pour le Royaume entier, prit le parti de confier au Maréchal la conservation de toutes les Provinces voisines de la peste. Elle lui fit mander, par M. Leblanc, Secrétaire d'Etat de la Guerre, de faire un plan général de ligne, tel qu'il l'avoit déjà proposé; que S. A. R. étoit résolue de le suivre, & de lui donner exclusivement toute sa confiance pour l'exécution : en conséquence, les ordres nécessaires lui furent envoyés. Cependant on lui recommanda d'abord de les tenir secrets jusqu'à leur exécution, à cause du Duc de Roquelaure,

laure , qui commandoit en Languedoc ;
 mais il étoit peu nécessaire de lui faire
 une pareille insinuation. L'esprit de ré-
 serve & de justice , qu'il mettoit dans
 toutes les affaires , l'avoit jusqu'alors
 empêché de se mêler en rien de la pré-
 servation du Languedoc , par égard pour
 le Duc de Roquelaure : aussi falloit-il ,
 dans cette occasion , plutôt exiger ses
 soins , que les retenir. En effet , le
 Régent reconnoissant ensuite que ses
 propres ménagemens , ainsi que la déli-
 cateſſe du Maréchal de Berwick , pou-
 voient tirer ici à conſéquence , crut de-
 voir prendre un parti plus ferme. » Vous
 » êtes fort au deſſus du ſouſçon (lui
 » écrit M. le Blanc, de la part de Son
 » Alteſſe Royale) , de vouloir empiéter
 » ſur le commandement de M. de Ro-
 » quelaure ; & cette crainte ne doit point
 » être balancée avec le bien public , qui
 » a toujours fait votre principal objet « .
 C'étoit prendre le Maréchal par l'en-
 droit le plus ſenſible , & le plus capable

de le résoudre : il sentit donc
 1721. pouvoir, par aucune considération
 refuser aux demandes qu'on lui
 présentoit, puisqu'elles porteroient sur des choses
 intéressantes pour tout le Royaume
 conséquence, il se détermina
 au Régent le plan qu'il avoit
 d'une ligne gardée par des troupes
 ôter toute communication entre
 provinces, qui n'étoient point atteintes
 mal, & les pays infectés, ou du moins
 suspectés. Il y propose, pour
 aux besoins des Provinces unies
 l'on ait attention d'envoyer de
 toutes sortes de provisions, qui
 portées sur la ligne, pour être
 distribuées aux personnes qui les
 demandées, mais sans communication
 elles, de façon que les effets
 déposés, par ceux qui les apportent
 dans l'intérieur de la ligne, & au
 lieu marqué, & que les personnes
 qui ils seroient destinés, n'en
 fussent, pour les prendre, qu'

es autres se seroient retirés. Cette ligne ~~se~~ appuyoit par sa droite à la méditerranée, 1721. suivait le canal de Languedoc, jusqu'à Beziers, puis remontoit la riviere d'Orbe, pour gagner le Rouergue (cette étendue pouvoit avoir dix à douze lieues); elle continuoit ensuite le long des frontieres du Rouergue, de l'Auvergne & du Forez, & portoit, par le Velay, sa gauche au Rhône. Le Maréchal propose aussi de donner les mêmes ordres de l'autre côté de cette riviere, pour défendre tout commerce & toute communication avec le Languedoc & la Provence, &, quant aux besoins de ces deux Provinces, d'y pourvoir par Lyon & le Dauphiné, au lieu du Vivarais.

Quoique le Régent eût marqué au Maréchal de Berwick tout le desir qu'il avoit de le voir se charger du commandement entier de cette ligne, le Maréchal proposa cependant au Duc de Roquelatre de se concerter avec lui à Bes-

1721. ziers, dans l'idée de lui laisser l'honneur du commandement dans la partie de la ligne, qui se trouveroit en Languedoc. M. le Blanc mandoit au Maréchal : » Il » est permis à peu de gens de penser » avec autant d'élévation, que vous » faites en cette occasion. S. A. R. a » fort loué vos sentimens ; mais Elle » vous connoît depuis trop long-temps, » pour en avoir été surprise «.

Cette affaire devenoit si sérieuse, que le Régent comprit que les moindres égards seroient déplacés, lorsqu'ils pourroient nuire aux précautions nécessaires à prendre, pour arrêter le mal : il voulut donc absolument que le Maréchal de Berwick commandât encore dans le Forez, & jusqu'au Rhône, dans le Velay & le Vivarais, qui faisoient partie du commandement de Languedoc.

Quoique le Maréchal de Berwick fût l'homme du monde le plus ferme dans les principes qu'il avoit une fois adoptés après un mûr examen, il n'étoit rien

moins qu'opiniâtre ; il se relâchoit de la sévérité , quand il croyoit pouvoir le 1721. faire sans nuire au bien de la chose dont il étoit chargé. Il en donna une preuve en cette occasion ; il crut qu'on pouvoit se relâcher sur la défense de toute communication , qu'il avoit d'abord proposée , & y suppléer , en choisissant Beziers pour le lieu seul , où le commerce du Bas-Languedoc se pourroit faire avec le Haut-Languedoc , pourvu , toutefois , qu'on y établît une quarantaine de trente jours. Il fit part de son idée au Régent ; & , en conséquence , le Roi rendit un Arrêt de son Conseil , conforme à ces nouveaux arrangements.

Au milieu de tous ces soins , il eut un nouveau démêlé avec le Parlement de Bordeaux : il avoit établi dans la ville un Bureau de santé , conformément aux ordres du Roi , pour veiller à tout ce qui regardoit l'exécution de l'Ordonnance qu'il avoit rendue , pour préserver

1721. la Province de la contagion. Le Parlement se plaignit au Chancelier de ce qu'aucun de ses Membres n'avoit été admis à ce Bureau. Le Chancelier en écrivit au Maréchal de Berwick : sa réponse est remarquable.

» Je n'ai pas cru (répond-il) devoir
» y nommer aucun Officier du Parle-
» ment, attendu qu'il m'a paru néces-
» faire d'éloigner tout retardement à la
» décision des affaires de cette nature.
» La conduite extraordinaire que ces
» MM. ont souvent tenue, m'a fait
» juger qu'ils étoient peu propres pour
» des assemblées, où l'union, la con-
» corde & l'expédition sont nécessaires;
» & tant que j'aurai l'honneur de com-
» mander dans cette Province, j'éviterai
» avec soin d'avoir aucun démêlé avec
» eux. Au lieu de vouloir entrer dans
» les affaires, dont le Roi leur a ôté
» la connoissance, ils devroient s'appli-
» quer à leur devoir principal, &, par
» leur absence, ne point laisser languir

» le Palais , où , faute de Juges , les
 » Parties se consomment «. 1721.

On prendroit une idée bien fautive de Maréchal de Berwick , si on le soupçonnoit d'avoir écrit cette lettre avec humeur , & dans un esprit de critique. Il pensoit qu'il étoit de son devoir d'instruire le Chef de la Justice de ce qui pourroit y avoir à reprendre , & qui intéressoit l'ordre public , dans le Parlement de la Province , dont le gouvernement lui avoit été confié. Telle étoit la pureté de ses intentions , & de ses actions : tous ceux qui l'ont connu , sans aucune exception , n'en ont jamais douté.

Le Chancelier , dans sa réponse à cette lettre , dit : » Il faut convenir qu'il
 » auroit été très-difficile de se concerter
 » sur ce point (avec MM. du Parle-
 » ment) Au surplus , le succès
 » que Dieu continue de donner à votre
 » zèle & à votre vigilance , pour la con-
 » servation du pays où vous commandez ,
 » est un bon garant , non-seulement de

P iv

» la droiture de vos intentions , mais
1721. » de la sagesse & de la fermeté de votre
» conduire : il n'y a donc qu'à vous laisser
» agir avec votre prudence ordinaire «.

La maladie, contenue dans les pays infectés , s'y éteignit avec le temps ; & , par les arrangemens , & la vigilance du Maréchal , elle ne se communiqua plus dans aucune des Provinces voisines.

Tout le pays étant purifié , & les symptômes de la peste ne se montrant plus dans aucun endroit , le Maréchal de Berwick crut pouvoir s'absenter de son commandement , pour aller à Paris & à la Cour vaquer à ses affaires particulières , que le soin des générales lui avoit fait négliger. Ayant obtenu un congé , il arriva à la Cour dans le mois de Juin 1722 : il continua de commander en Guienne , jusqu'au commencement de 1724.

Le Duc d'Orléans étant mort d'apoplexie , le 2 Décembre 1723 , le Duc de Bourbon alla sur le champ demander

la place de premier-Ministre. Quoiqu'on eût eu le soin d'inspirer au jeune Roi des préventions contre ce Prince, cependant, dans l'embarras de sa réponse, il n'osa pas la lui refuser. A peine se fut-il mis à la tête des affaires, qu'on vit divers changemens arriver dans les différentes portions du Gouvernement. On supprima, entr'autres choses, tous les commandemens des Provinces, & & par conséquent celui de Guienne.

Dans l'éloignement des affaires, & dans l'espece d'oisiveté où l'on avoit mis par-là le Maréchal de Berwick, il passoit la plus grande partie de son temps à sa campagne, & partageoit le reste entre la Cour & la ville. Il vivoit à Fitz-James avec sa famille, & un petit nombre d'amis, s'occupant de ses jardins : c'étoit lui-même qui les avoit plantés. Son ame sembloit s'y être peinte ; tout y étoit dans le grand, & du meilleur goût. Une personne (a), qui en

(a) Le Duc d'Antin, Surintendant des Bâtimens.

avoit beaucoup en ce genre , s'y promenant un jour , étoit dans l'admiration. Elle se demandoit où cet Anglois avoit pris tant de goût. On pouvoit lui répondre : dans sa façon d'envisager toujours les objets , & dans la justesse de son esprit. On ne voyoit chez lui aucun faste ; il y menoit une vie uniforme & simple. Toutes ses heures étoient réglées & remplies : la lecture & la promenade faisoient ses principales occupations. Il jouoit peu , préférant la conversation , qu'il avoit douce , aimable & variée : il avoit vu tant de choses ; sa vie avoit toujours été occupée par les plus grandes affaires ; jusqu'alors , il n'avoit point connu le repos. Son ame se trouvoit donc , pour la première fois , livrée , pour ainsi dire , à elle-même. Le tableau de sa vie passée , où , dans ses actions , il n'avoit jamais eu d'autre objet que le bien , mettoit dans cette ame juste tant de sérénité , qu'il étoit impossible à ceux qui vivoient avec lui dans l'intimité , de n'y

pas voir le bonheur. Cette vue invitoit à la vertu, & la faisoit aimer bien plus sûrement que ne pourroient faire les discours & les écrits des Moralistes les plus éloquens & les plus pathétiques.

Ce fut de cette vie paisible & heureuse, qu'on vint le tirer en 1733, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'on rassembla sur le Rhin. Louis XV ne pouvant en envoyer une en Pologne, pour y soutenir, contre l'Empereur & la Russie, l'élection légitime de son beau-pere, crut qu'il étoit également juste & glorieux de le venger des insultes qu'il éprouvoit de la part de ces deux Puissances. Il attaqua l'Empereur sur le Rhin & en Italie, & les Rois d'Espagne & de Sardaigne joignirent leurs armes aux siennes. L'Empereur réussit à la vérité à mettre sur le Trône de Pologne l'Electeur de Saxe; mais il lui en coûta les Royaumes de Naples & de Sicile, & la France eut, pour récompense de sa générosité, la

P vj

auxquelles on pourroit se déterminer : l'Empire ne s'étoit pas encore déclaré pour l'Empereur ; on croyoit en devoir ménager les Princes. On balançoit donc si on attaqueroit le vieux Brisach, qui appartenoit à l'Empereur, ou bien Kell & Philisbourg, villes Impériales. La Cour avoit encore d'autres vues : elle auroit bien désiré pouvoir entreprendre le siege de Luxembourg ; mais la saison se trouvoit trop avancée, pour avoir le temps de faire tous les préparatifs qu'exige un siege de cette conséquence, & pour espérer de s'en rendre maître avant l'hiver. D'ailleurs, le Maréchal de Berwick préféroit à la prise de Luxembourg, les conquêtes de Philisbourg & de Kell, qui nous donnoient des passages sur le Rhin, & des ouvertures pour attaquer plus sensiblement l'Empereur, & l'Empire, s'il venoit à se déclarer pour son Chef, comme il fit, & pour se procurer en même temps, dans un pays abondant, les subsistances nécessaires, & y vivre

aux dépens des ennemis. On suivit l'avis du Maréchal de Berwick.

Les préparatifs pour l'ouverture de la campagne , & pour un siege , tinrent beaucoup plus de temps que l'on ne comptoit. L'armée ne put passer le Rhin que le 13 d'Octobre. Le lendemain , Kell fut investi , & la tranchée s'ouvrit le 20. Cependant le Roi fit déclarer à Ratisbonne , que son intention étoit de bien vivre avec tous les Princes du Corps Germanique , qui ne prendroient point d'engagement contre ses intérêts ; que la nécessité seule le forçoit de s'emparer du fort de Kell , pour s'assurer un passage sur le Rhin , autant dans la vue d'offrir plus efficacement son secours à l'Empire , contre l'oppression de son Chef , que d'attaquer l'Empereur son ennemi. Le siege de Kell ne fut pas long : on y employa la mécanique ordinaire , & la place capitula le 29. La saison étoit trop avancée , pour songer à d'autres conquêtes , & le siege de Philisbourg fut

remis pour l'ouverture de la campagne prochaine.

On avoit présenté au Maréchal de Berwick deux différens Mémoires, qui contenoient de prétendus projets pour couvrir la Champagne, & empêcher que l'ennemi n'y levât des contributions : mais la défense de cette Province, suivant les plans proposés, auroit infiniment plus coûté au Roi & à la Province, & auroit occasionné plus de vexations aux peuples, que les contributions elles-mêmes. Le Maréchal de Berwick les rejetta par ces raisons, & par plusieurs autres : il étoit difficile de n'y pas soupçonner, dans ceux qui les propoient, des vues particulières, autres que celles du bien général. Il n'y eut de ce côté-là aucun acte d'hostilité de part ni d'autre, & l'on garda, l'année suivante, une neutralité réciproque pour le pays de Luxembourg, & pour la Champagne. Le Maréchal instruisit le Roi des arrangemens qu'il avoit faits, pour se porter

avec l'armée sur la Meuse , la Moselle & la Saare , dans le cas que les ennemis voudroient nous y attaquer : mais , de toute cette premiere campagne , qui fut très-courte , il ne parut d'ennemi d'aucun côté. Sur la fin d'Octobre , on rétablit le pont du Fort-Louis , & les fortifications de Schelingen : on établit aussi un autre pont sur le Rhin , à Huningue , pour s'y donner , en Haute-Alsace , un passage. L'armée repassa ce fleuve dans les premiers jours de Novembre , & alla prendre ses quartiers.

Le Maréchal de Berwick s'étoit proposé d'ouvrir la campagne , de très-bonne heure , par le siège de Philisbourg. Ce nouveau passage assuré sur le Rhin , qu'il vouloit avant tout se donner , étoit la base de ses projets : mais , pour arriver devant cette place , il falloit forcer les lignes d'Ertingen , que les ennemis avoient construites , pendant l'hiver , au dessus de Philisbourg , & qui , en couvrant cette place , bar-

roient le pays, depuis ce fleuve, jusqu'aux montagnes; ou il falloit les rendre inutiles, en passant le Rhin au dessous. Ce projet ne pouvoit s'exécuter sans de grandes difficultés, si l'on ne prévenoit pas les ennemis, en entrant en campagne, avant qu'ils eussent rassemblé toutes leurs forces. D'ailleurs, le siege demandoit d'être fait au commencement du printemps, ou d'être remis en automne, à cause des inondations du Rhin, que produit ordinairement en été la fonte des neiges, & qui rendent le siege de cette place, sinon impraticable, du moins très-difficile, & dangereux dans cette saison. Le Maréchal de Berwick partit donc à la fin de Mars 1734, pour Strasbourg, où il arriva le 30 : mais il ne trouva rien de prêt, soit que la Cour eût trop tardé à donner des ordres, soit que leur exécution eût été négligée. Ce retard, cependant, sembloit n'être pas arrivé sans dessein, & être le fruit de l'intrigue. Les chevaux

pour l'artillerie, & pour les vivres ; n'étoient point encore rendus à leur destination, ni même achetés pour le plus grand nombre, quoique M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat de la Guerre, eût assuré le Maréchal qu'ils seroient rassemblés en Alsace, au commencement d'Avril, au nombre de dix-huit cents pour l'artillerie, sans compter les chevaux haut-le-pied, & de cinq mille pour les vivres. Le Maréchal de Berwick n'avoit cependant cessé tout l'hiver de presser les Ministres sur les préparatifs de la campagne, leur mettant continuellement devant les yeux combien il étoit essentiel de ne pas perdre un moment, si l'on vouloit assurer le succès du siege important de Philisbourg. Mais le malheur des Cours est presque toujours de se laisser gouverner par des Intrigans & des Favoris, & de les écouter de préférence aux gens du mérite, même le plus reconnu.

Quatorze années de commandement ;

toujours heureuses & toujours glorieuses , ne valurent pas au Maréchal de Bervick une confiance entiere du Ministère pour les opérations de cette campagne. Le Comte de Belle-Isle , depuis Maréchal de France , avec la faveur , eut le crédit de se faire écouter & même de séduire par son enthousiasme & son ton d'assurance , le Cardinal Fleury & les autres Ministres , gens d'Eglise ou de robe , peu capables de juger sainement des projets de guerre. Il contrarioit ceux du Maréchal de Berwick par les mémoires dont il ne cessoit d'inonder les Cabinets des Ministres ; & où toutefois son propre intérêt paroissoit le plus souvent en premiere ligne , parce qu'il ne savoit pas le déguiser , quoiqu'il montrât beaucoup plus d'ambition que de vrais talens. Il faut convenir qu'il étoit capable des plus grands détails ; mais comme il outroit tout , il entroit si avant dans les plus petits , qu'il s'y noyoit lui-même : son

ambition l'aveugloit dans presque toutes les affaires, parce qu'il les envisageoit avec des vues personnelles & intéressées; sa tête toujours bouillante l'emportoit au delà du vrai & dans la région sans bornes des chimeres. Il mettoit une telle activité dans la poursuite de ses projets pour les faire adopter, qu'il entraînoit souvent les Ministres presque malgré eux; cependant il ne put réussir cette fois-ci, comme il auroit voulu. Il avoit, au mois de Janvier de cette année (a), proposé sérieusement aux Ministres de faire traverser route l'Allemagne à l'armée, de la porter jusqu'en Saxe & en Bohême, & même encore plus loin. Il s'efforçoit en conséquence de détruire tous les autres plans de campagne, & il donna dans le même temps un mémoire contre le siège de Philisbourg. Le Maréchal de

(a) Lettre de M. d'Angervilliers, du 24 Janvier 1724.

Berwick désapprouvoit ces projets : il regardoit comme une témérité de vouloir conduire une armée à plus de cent cinquante lieues des frontieres , sur-tout sans communication assurée avec la France , & il n'eut pas de peine à faire sentir au Roi toute l'absurdité du projet , en lui en expliquant les raisons. Le Roi les rappelle au Maréchal de Berwick , dans sa lettre du 8 de Mai : „ Il est certain , dit ce Prince , que la „ conquête de Philisbourg est préférable „ à tout autre objet par beaucoup de „ raisons , qui vous sont connues aussi „ bien qu'à moi «. Le projet (a)

(a) Il fut plus accueilli en 1741 , à la mort de l'Empereur Charles VI ; mais le succès ne répondit point , comme tout le monde sait , aux vœux & aux promesses du Comte de Belle-Isle , devenu Maréchal de France : ce qui prouve bien à quel point le projet étoit déraisonnable en 1734 , puisqu'on avoit affaire alors à toute la Puissance de la Maison d'Autriche , jointe à celle de l'Empire , qui se déclara pour l'Empe-

du Comte de Belle - Isle fut donc rejeté. Il se réduisit alors à proposer le siège du château de Traerbach , & obtint d'en être chargé. Dès-lors il fallut le faire avant tout , malgré les bonnes raisons du Maréchal de Berwick , qui avoit fait voir qu'on devoit commencer par celui de Philipsbourg. La Cour eut lieu plus d'une fois de se repentir de n'avoir pas suivi en tout les plans plus réfléchis & plus justes du Maréchal de Berwick , & d'avoir donné quelquefois la préférence à l'écolier sur le maître. Le Comte de Belle - Isle nouvellement fait Lieutenant-Général , n'avoit

reut ; au lieu qu'en 1741 , nous n'eûmes d'abord à combattre , pour l'exécution du projet , que les seules forces de la Reine de Hongrie , ayant avec nous , pour Alliés , les deux plus puissans Princes de l'Empire , le Roi de Prusse & l'Electeur de Saxe , sans compter l'Empereur , & l'autorité de ce Chef. Les Anglois , les Hollandois & le Roi de Sardaigne ne se déclarerent contre nous , qu'en 1743 & 1744.

guere encore servi à la guerre que comme Brigadier, sans que rien d'important eût jamais roulé sur lui.

M. d'Angervilliers, pour lever les difficultés que le Maréchal objectoit contre le projet de remettre à l'éré le siege de Philisbourg, lui mandoit dans sa lettre du 5 Avril, qu'il y avoit eu peu de neige cette année, par conséquent qu'il n'y auroit pas d'inondation. Mais la saison & les élémens ne se prêterent pas aux desirs & aux volontés des Ministres. Les chaleurs furent fortes; elles occasionnerent dans les montagnes noires une fonte de neige extraordinaire, parce que les sommités en sont toujours couvertes, sans que la neige se trouve jamais entièrement épuisée, quelque grande qu'en soit la fonte. Le Rhin grossit & déborda cette année plus que de coutume; mais la Cour en avoit voulu courir les risques. Le Ministre avoit marqué au Maréchal, que le Roi desiroit infiniment le siege de

Philisbourg , malgré la saison de l'été , & qu'il seroit très-mortifié , si cette entreprise ne pouvoit pas avoir lieu. Il fallut donc s'y résoudre. De ce moment , le Maréchal de Berwick s'occupa tout entier à surmonter les obstacles que lui-même avoit prévus & annoncés , & auxquels on pouvoit s'attendre.

On devoit compter que le Prince Eugene auroit tout le temps de rassembler les forces de l'Empereur & de l'Empire , avant la fin du siege , pour marcher à Philisbourg , & essayer de nous y attaquer , ou pour chercher à nous attirer loin de la place assiégée , par une diversion sur la Moselle , ou sur le Haut-Rhin , afin de pouvoir nous y combattre avec toutes ses forces réunies , pendant que les nôtres seroient affoiblies par les troupes que nous aurions laissées au siege , & , par une victoire , nous obliger de le lever. Il falloit aussi pourvoir au cas de l'inondation du Rhin. Le Maréchal de Berwick n'étoit jamais surpris

surpris par les événemens, parce que, dans les accidens qui pouvoient les accompagner, sa prévoyance active avoit toujours pourvu d'avance au remède : il fit part au Roi de ses plans & de ses dispositions. Trente-cinq bataillons & vingt escadrons étoient destinés au siège : il formoit, du reste de ses forces, une armée d'observation de soixante - quinze ou quatre-vingt bataillons, & de cent vingt escadrons, pour se porter par-tout, & faire tête au Prince Eugene, de quelque côté qu'il se présentât, & qu'il agît. Il comptoit faire tracer des lignes de circonvallation autour de Philisbourg, & les rendre inattaquables : elles devoient être bordées de cent bataillons, avec lesquels il étoit déterminé à recevoir le Prince Eugene, s'il y portoit toutes ses forces, comme il fit.

Quelques Officiers Généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans les lignes ; ils vouloient en sortir, &

Tome II.

Q

aller au devant du Prince Eugène ; ils restèrent même dans l'inquiétude , pendant tout le temps que dura le siege. Il faut pourtant convenir que le soldat n'eut jamais la moindre crainte ; qu'il paroïsoit même desirer d'être attaqué , comptant sur son courage , & se croyant en pleine sûreté dans une position qu'avoit choisie un Général , en qui il avoit toute confiance. Le Maréchal de Berwick pensoit , ainsi que M. de Luxembourg (a) , que des retranchemens , où l'art n'avoit rien négligé , & que leur peu d'étendue permettoit de garnir par-tout de deux lignes d'Infanterie , n'étoient pas susceptibles d'être forcés. Il parut dans la suite que c'étoit également le sentiment du Prince Eugène , puisqu'il n'osa jamais attaquer nos lignes ; car , dans la situation où se trouvoit l'armée de France , & qu'il étoit permis de regarder comme

(a) Voyez les Mémoires ci-dessus , Tome I , page 92.



critique , il n'auroit pas hésité à la combattre dans ses retranchemens , s'il eût eu la moindre espérance de pouvoir les forcer.

Le Maréchal de Berwick étoit si assuré de son opération , que , malgré cette prudence , qui l'empêchoit de jamais rien promettre à la légère , il ne balança pas d'écrire au Roi du ton le plus affirmatif , & comme un homme qui est sans inquiétude sur le succès du siège. » Quand nous serons devant la » place , lui marque-t-il , nous cher- » cherons à surmonter l'obstacle des » eaux ; soit en diminuant le volume » par les saignées , soit en conduisant nos » tranchées , par le moyen de nombre » de fascines : le pire qui puisse arriver , » c'est que nous soyons obligés de sus- » pendre , pendant quelque temps , nos » travaux , pour les reprendre ensuite » avec plus de force , dès que les eaux » seront diminuées. En un mot , Sire , » nous attendrons tranquillement , dans

Q ij

» notre camp bien retranché , que les
 » obstacles soient levés , & nous pren-
 » drons Philisbourg , dussions-nous y
 » rester jusqu'au mois d'Octobre ».

Malgré ces assurances si positives, la Cour éprouva , bientôt après , les plus vives alarmes : le Maréchal de Berwick, sur qui elle se seroit entièrement reposée, n'existoit plus dans les momens critiques qui arriverent.

Revenons aux opérations du commencement de la campagne , que nous avons interrompues. Le Maréchal de Berwick rassembla une partie de l'armée, dans le mois d'Avril, & alla camper, le 9 , à Spire & à la petite Hollande, d'où il masquoit le débouché de Philisbourg; il étendit ses troupes à Franckendal, & à Worms. Par ces mouvemens , il donnoit aux ennemis de la jalousie sur le Bas-Rhin, & les tenoit dans l'incertitude sur le parti que nous prendrions. L'armée arrêtée dans ses opérations par le siege de Trarbach , où le Comte

de Belle-Isle ne put ouvrir la tranchée, que la nuit du 25 au 26 de ce mois, resta dans cette position jusqu'à la fin d'Avril. Alors elle se mit en marche, & remonta le Rhin jusqu'au Fort-Louis, où elle passa cette rivière, & se porta tout de suite aux lignes d'Etelingen. Du moment que les ennemis furent instruits de notre marche, ils ne doutèrent plus qu'elle ne fût dirigée sur leurs lignes, pour les attaquer, & ils y portèrent toutes leurs forces; mais, malgré notre retard, pour agir de ce côté-là, nous les avons encore prévenus. Ils n'avoient pu rassembler à la hâte, qu'environ trente mille hommes, commandés par le Duc de Bevern. Ces lignes étoient faites avec beaucoup de soin; elles avoient un bon fossé, des redans de distance en distance, qui se flanquoient les uns les autres, & un excellent parapet. Leur gauche se perdoit dans la montagne où elle étoit appuyée; de-là elles traversoient la plaine, & alloient porter leur

droite au Rhin , auprès de Mulberg. Quoique leur étendue fût au moins de quatre lieues , les Princes des Cercles du Bas-Rhin les regardoient comme une barriere capable de nous arrêter. Cette considération avoit même été employée , par les Ministres de l'Empereur , pour faire décider contre la France la diete de l'Empire , comme elle avoit fait.

Le Duc de Noailles , Lieutenant Général , & le Comte de Saxe , Maréchal de Camp (depuis Maréchaux de France) , furent chargés de tourner les lignes par les montagnes ; ce qu'ils firent. Mais sur quoi comptoit le plus le Maréchal de Berwick , pour déterminer les ennemis à abandonner leurs lignes , c'étoit sur un corps de vingt mille hommes , qu'il avoit laissé sous les ordres du Marquis d'Asfeld , auprès de Spire. Ce Général , aussi-tôt qu'il apprendroit que les ennemis se seroient portés , avec toutes leurs forces , aux lignes , pour les défendre contre la grande armée , de-

voit marcher à l'Île de Nekerau, au dessous de Philisbourg, pour y jeter un pont sur le Rhin, & le passer; il en menoit un à sa suite sur des haquets. Par cette manœuvre, combinée avec les mouvemens de la grande armée, le Maréchal de Berwick étoit assuré que, dès l'instant que les ennemis sauroient que M. d'Asfeld auroit passé le Rhin, & qu'il pourroit même être renforcé d'autant de troupes qu'il seroit nécessaire pour agir avec supériorité sur leurs derrières, ils n'auroient rien de plus pressé que d'abandonner les lignes, & de se retirer. En effet, sur la nouvelle qu'ils eurent du passage du Rhin par M. d'Asfeld, ils firent leur retraite, le même jour 4 Mai, que nous tournâmes leurs lignes, avec une telle diligence, que l'on ne put atteindre leur arrière-garde, au moins l'entamer. Ils se retirèrent sur Hailbron; & ce fut pendant ces mouvemens, que le Prince Eugene joignit son armée. Trarbach venoit de se

Q iv

rendre au C. de Belle-Île. Notre armée marcha des lignes à Bruxhal, où M. d'Asfeld la rejoignit, le 11, avec le corps qu'il commandoit.

M. d'Asfeld fut détaché, le 13, avec trente bataillons & deux régimens de Dragons, pour faire l'investissement de Philisbourg, où l'armée le suivit. La tranchée s'ouvrit, du 3 au 4 de Juin, & l'attaque fut dirigée le long du Rhin, contre l'ouvrage à corne : on avoit fait attaquer, quelques jours auparavant par les Suisses, l'ouvrage qui couvroit le pont volant de Philisbourg, à la rive gauche de l'autre côté du Rhin. La prise de ce dernier ouvrage procuroit le grand avantage d'établir à cette rive des batteries, avec lesquelles on pouvoit prendre des revers & des enfilades sur les ouvrages de la place, qui appuyoient au Rhin, & les battre à ricochet. Voilà ce qui avoit déterminé en partie le Maréchal de Berwick dans le choix de l'attaque, le long de la riviere. C'étoit par le même côté,

que cette place , assiégée en 1688 , par le Dauphin & M. de Vauban , avoit été prise. Des trois attaques que l'on fit alors , celle-ci eut le plus de succès.

Quelques Officiers , à qui la médiocrité de talens , & des idées peu justes , font faire presque toujours de fausses applications des grands modeles , pourroient croire , sur l'exemple de M. de Vauban , que le Maréchal de Berwick auroit dû également se déterminer à trois attaques ; mais le Maréchal , connu pour un des Généraux les plus instruits de la partie du génie , étoit trop habile & trop réfléchi , pour s'écarter , sans de bonnes raisons , d'un plan tracé par Vauban. Il lui étoit facile d'envisager que le Prince Eugene , aussi-tôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces , pourroit marcher à Philisbourg , pour chercher à attaquer les lignes ; que , dans cette supposition , il étoit important de se borner à une seule attaque , pour n'avoir point trois tranchées à garder ,

Q v

& n'être pas obligé d'y employer un **trop** grand nombre de troupes, dont l'armée auroit été affoiblie devant le Prince Eugene, s'il eût pris le parti d'attaquer les lignes. Le Dauphin & Vauban n'avoient pas, en 1688, les mêmes raisons : ils ne craignoient point alors d'ennemi au dehors, qui pût venir troubler le siege : d'ailleurs, c'étoit à la fin du mois d'Octobre qu'il se faisoit ; les troupes n'avoient autre chose à faire, après l'expédition, que d'aller se reposer dans leurs quartiers d'hiver. Les trois attaques, dans ces circonstances, pouvoient être bien vues, pour fatiguer la garnison, & la rendre, en divisant ses forces, moins vigoureuse à chaque attaque. Il faut pourtant encore convenir que cette méthode n'est pas toujours sans inconvéniens ; elle augmente les travaux & la fatigue des assiégeans, & même beaucoup plus, en proportion, que ceux des assiégés. On pouvoit donc aussi penser qu'il est souvent expédient de mettre un

peu plus de temps à un siege, que de l'abrégé, en excédant les troupes de fatigues, & en y causant par-là des maladies qui détruisent l'armée. On fait que les travaux d'un siege sont immenses, & qu'on les multiplie, en multipliant les attaques. Le siege de Philisbourg, en 1734, se faisoit au commencement de la campagne; il falloit conserver le bon état de l'armée, autant qu'il étoit possible, vis-à-vis celle des ennemis, qui étoit toute fraîche, sortant de ses quartiers, & contre laquelle on auroit encore à agir après le siege, pendant quatre mois de campagne.

Le Maréchal de Berwick ne s'en rapportoit à personne de ce qu'il pouvoit voir & faire par lui-même : c'étoit lui, proprement, qui dirigeoit le siege. Il ne manquoit point de se rendre tous les jours, de grand matin, à la tranchée, où, d'abord, on lui rendoit compte du travail de la nuit : il se por-

Q vj

toit ensuite à la tête de la Sappe , pour connoître , de ses propres yeux , l'état des choses ; puis il régloit avec l'Ingénieur en chef les travaux de la nuit suivante. Le 12 de Juin, il se rendit , comme à son ordinaire , à la tranchée , alla visiter les Sappes , & monta sur la banquette , suivant son usage , pour tout observer. Une de nos batteries donnoit sur la crête de la Sappe , où le Maréchal de Berwick s'étoit arrêté : quelques Soldats y avoient été tués par notre propre canon ; on y avoit même mis une Sentinelle , pour empêcher que personne ne s'arrêtât dans cet endroit , & , sur-tout , ne montât sur la banquette. Soit que la Sentinelle n'eût osé rien dire à son Général , soit que le Maréchal , emporté par son intrépidité naturelle , qui lui faisoit toujours trop mépriser le danger , n'eût pas fait assez d'attention à l'avertissement , ce fut ce même endroit qu'il choisit , pour faire ses observations. Cette position le mettoit entre

notre batterie , & celle des ennemis qui lui étoit opposée ; elles tirèrent toutes les deux à la fois : un boulet emporta la tête du Maréchal , sans que l'on ait jamais bien su de quel côté il étoit parti. Sa mort , bientôt répandue dans l'armée , y mit une consternation générale : parvenue à la Cour , elle y jeta , ainsi que dans Paris , la même consternation ; car il avoit la confiance de l'armée , du Roi , du Ministère & des François. Les ennemis craignoient en lui un Général , qui avoit fait de grandes choses , & que le bonheur avoit toujours accompagné. A sa mort , il laissoit l'armée dans une situation qui paroissoit critique à bien des gens : elle se trouvoit renfermée dans des lignes , autour d'une forte place , au secours de laquelle le Prince Eugene marchoit , en grande hâte , à la tête d'une armée formidable (a). Il empor-

(a) On en faisoit monter le fonds à cent dix mille hommes.

toit avec lui le secret de ses projets : on favoit seulement qu'il en avoit de vastes. Malgré sa retenue ordinaire , il avoit , pendant l'expédition de Trarbach , laissé échapper son impatience du retard que lui causoit ce siege pour ses grandes opérations.

Le Marquis d'Asfeld qui , aussi-tôt après la mort du Maréchal de Berwick , prit , comme le plus ancien Lieutenant-Général , le commandement de l'armée , resta constamment dans ses lignes vis-à-vis du Prince Eugene. Il continua les opérations du siege malgré ce Général & malgré les inondations du Rhin , & se rendit maître de Philisbourg le 18 Juiller. La campagne se borna à cette conquête.

Quoique Milord Bolingbroke , dans ce qu'il dit du Maréchal de Berwick , n'ait prétendu marquer que quelques-uns des principaux traits de son portrait , & que la mort ait empêché le Président de Montesquieu d'achever celui qu'i

avoit commencé , nous ne tenterons pas de le reprendre après ces deux grands Peintres : qu'il nous soit permis seulement d'ajouter ici plusieurs traits qu'ils ont omis , laissant à une autre main , & plus habile , le soin de les recueillir tous , pour en composer le tableau en entier.

On a vu le Maréchal de Berwick , dans le long cours d'une vie laborieuse , faire des exploits mémorables ; mais il se montrait chaque fois tellement supérieur à ses propres actions , quelque grandes qu'elles fussent , qu'on le jugeoit toujours capable de plus grandes choses. On peut donc dire , avec vérité , qu'il avoit en lui encore plus de grandeur , qu'il n'eut occasion d'en faire paroître , agissant toujours par la voie la plus simple , & ne cherchant jamais à se faire valoir.

Le Maréchal de Berwick avoit toutes les parties d'un homme de guerre ; mais il seroit trop long d'entrer dans leur détail ; ce seroit faire , en quelque sorte ,

un Traité de l'art de la guerre. Tout Militaire qui étudiera ses campagnes, admirera dans leurs plans la justesse des vues , l'étendue des combinaisons , & par-tout l'empreinte du génie : il ne trouvera pas dans leur exécution la moindre faute à relever ; il verra que les mesures étoient si bien prises , que le succès étoit presque toujours assuré d'avance ; aucun Général n'eut un coup-d'œil plus perçant & plus sûr , soit dans une action, pour appercevoir d'où dépend l'avantage , & faire faire aux troupes les mouvemens décisifs qui entraînent la victoire , soit dans une campagne, pour reconnoître & saisir des positions avantageuses qui en font le succès. Il s'entendoit mieux que personne à faire vivre une armée : on a vu les soins & les peines que son activité lui fit prendre , & les ressources qu'il sut trouver pour faire subsister la sienne en 1769 , où l'on manquoit de tout ; mais on remarquoit principalement en lui son habileté fine.

gulière dans les arrangemens des subsistances & dans le choix judicieux de leurs emplacements, d'où dépend souvent, par les conséquences qui en résultent, la réussite des campagnes. Les siennes ne manquent pas de cet éclat qui attire l'admiration des hommes ; mais il faut être du métier & les examiner de près pour en sentir tout le mérite : elles ont le caractère distinctif de tous les ouvrages des grands Maîtres ; plus on s'y arrête, plus on les détaille, & plus aussi on y découvre de perfection : elles ont pour la plupart des choses propres qui les distinguent de celles des autres Généraux : il est difficile de les parcourir sans trouver, pour ainsi dire, à chaque pas un trait particulier de génie qui les marque à son coin.

Combien d'exemples frappans, & qui prouvent ce que nous venons d'avancer, ne pourrions-nous pas tirer de ces Mémoires ? Il suffiroit de rappeler les quatre campagnes qu'il fit en Dauphiné. Il y

porta l'art de la défensive plus loin qu'aucun Général ait peut-être jamais fait pour la défense de cette frontiere. Le Maréchal de Catinat avoit été chargé , en 1692, dans le même pays, de la même guerre défensive ; mais il ne la soutint point avec une gloire égale à celle qu'il s'étoit précédemment acquise en Piémont dans la guerre offensive qu'il y avoit faite contre le Duc de Savoie. On ne peut même s'empêcher de trouver bien de la différence dans la maniere dont il défendit alors cette frontiere , & dans celle dont le Maréchal de Berwick fut la défendre plusieurs années après. Le Maréchal de Catinat étoit cependant supérieur en force à son ennemi , & le Maréchal de Berwick toujours inférieur. M. de Catinat avoit , selon M. de Feuquieres, une armée composée (a) de cent bataillons & de quarante escadrons, répan-

(a) Mémoires de Feuquieres , Tome II, page 192 , *m-12* , 1750.

du le long de la frontière : cependant , malgré ce nombre si considérable de troupes , malgré l'habileté si reconnue & la vigilance de M. de Catinat , le Duc de Savoie , avec des forces fort inférieures en infanterie , vint à bout de pénétrer en France. Il prit Embrun par les derrières de notre armée , & il se fût même étendu dans le Dauphiné sans la petite vérole qu'il eut à Embrun , & dont il fut si mal , que son expédition demeura suspendue. De cet exemple & de plusieurs raisonnemens plausibles , (a) M. de Feuquieres conclut dans ses Mémoires , „ qu'il n'est pas possible , de ce côté-là , „ de soutenir une guerre défensive , „ exempte de quelques inconvéniens „ chaque année “.

Le Maréchal de Villars ne réussit pas mieux que le Maréchal de Catinat , dans la défense de cette même frontière

(a) Mémoires de Feuquieres , Tome II , page 347, in-12 , 1750.

en 1708, quoiqu'il eût aussi une armée supérieure en infanterie à celle du Duc de Savoie ; il ne put empêcher ce Prince d'assiéger & de prendre Exille & Fenestrelle, dont il fit même les garnisons prisonnières de guerre.

On peut donc regarder comme un plan sûr de défensive pour nos frontières d'Italie, celui que le Maréchal de Berwick envoya à Louis XIV en 1709. Ce fut en effet en suivant constamment le même plan pendant quatre campagnes de suite, qu'il fut contenu le même Duc de Savoie pendant tout ce temps, & l'empêcher de pénétrer nulle part dans le Royaume, malgré les projets qu'il en avoit formés, & cette fois-ci malgré la supériorité de son armée sur la nôtre, tant en infanterie qu'en cavalerie. Aussi ce Prince, depuis Roi de Sardaigne, bien fait sans doute pour apprécier les Généraux & les campagnes de guerre, disoit, en parlant de celles que le Maréchal de Ber-

wick avoit faites contre lui, » qu'il n'a-
 » voit jamais vu aussi bien manœuvrer,
 » ni faire la guerre si sagement & si
 » noblement «.

Dans le dessein où l'on est de rappor-
 ter ce qui peut le mieux faire con-
 noître toute l'étendue des talens du
 Maréchal de Berwick pour la guerre,
 l'on ne doit pas omettre ici deux
 circonstances. Ce plan de défensive,
 le plus vaste peut-être & le plus
 difficile que l'on sache à imaginer, par
 l'étendue & la nature (a) du pays qu'il
 embrasse, & une fois trouvé, le plus sûr
 & le plus facile dans l'exécution, fut
 le fruit d'une seule promenade que le
 Maréchal fit d'un bout à l'autre de la
 frontière, avant l'ouverture de la pre-
 mière campagne. La seconde circonstance,
 qui n'est pas moins digne de remarque,
 c'est que ce plan, qui par l'immensité

(a) Il avoit plus de soixante lieues d'étendue
 au travers des Alpes.

de ses combinaisons paroît être un prodige de calcul , se trouva si bien rempli ; dès l'instant qu'il l'eut conçu , qu'il ne fut point obligé d'y changer la moindre chose dans la suite ; il osa toujours assurer Louis XIV de la bonté & de la sûreté de son plan de défensive , dont le succès , répété chaque campagne vis-à-vis un Général habile , faisoit la meilleure preuve que l'on pût en donner. L'expérience qu'il acquit pendant les quatre campagnes dont nous parlons , lui fit même connoître , qu'en suivant le plan de défensive qu'il s'étoit fait , une armée de quarante-cinq bataillons & de vingt escadrons , (a) devoit suffire pour défendre toute la frontière , contre une armée de soixante à soixante-dix bataillons & de cinquante escadrons.

La différence de combinaison que

(a) *Voy. les Mémoires instructifs du Maréchal de Berwick sur la Provence & le Dauphiné : Dépôt de la guerre.*

l'on trouve entre le plan de défensive du Maréchal de Berwick & ceux des autres Généraux, dans le nombre de troupes que chacun d'eux exige, en raison de celles qu'il suppose aux ennemis pour l'offensive, a droit de surprendre : le Maréchal de Catinat avoit toujours demandé un tiers d'infanterie de plus que n'avoit l'ennemi ; & le Maréchal de Berwick s'étoit borné à un tiers de moins à la fin des quatre campagnes qu'il fit. Cette grande différence ne peut venir que de la façon toute neuve & supérieure dont le Maréchal de Berwick a su voir & prendre cette défensive qui avoit échappée aux plus grands Généraux. M. de Feuquieres connoissoit bien l'avantage que peut donner une position centrale, pour se porter à tous les points d'une circonférence qu'un ennemi peut attaquer & pour l'y prévenir ; mais il n'en trouva pas, comme le Maréchal de Berwick, l'application pour la défensive de cette frontière, dans le tracé

d'une ligne telle que ce dernier fut imaginer, & dont la grande étendue étonne.

Ses campagnes d'Espagne peuvent également servir d'exemple & de modèle aux gens de guerre ; il y fut alternativement sur l'offensive & sur la défensive. Il est plus qu'inutile de rapporter les manœuvres qu'il fit ; il les a mieux rendues dans ses mémoires qu'on ne feroit ici : on observera seulement qu'il y montra qu'il n'étoit jamais plus grand que dans les malheurs, & lorsqu'on avoit perdu tout espoir : aussi étoit-il dans les événemens imprévus & critiques l'homme, pour ainsi dire, du moment, la ressource de la Cour & des Généraux même. On le fit partir d'Espagne au milieu de la campagne de 1707, pour se rendre en Provence auprès du Duc de Bourgogne, qui marchoit au secours de Toulon, assiégé par le Duc de Savoie. Après la bataille de Malplaquet, en 1709, il reçut ordre de se rendre de Briançon, où il venoit de
finir

finir sa campagne à l'armée de Flandre, que le Maréchal de Boufflers commandoit depuis la blessure du Maréchal de Villars. Louis XIV, à la priere du Maréchal de Villars, voulut que le Maréchal de Berwick allât en Flandre pour le secours de Douay. Il ne faisoit que d'arriver du Dauphiné à la Cour à la fin de 1712, lorsqu'on le fit repartir sur le champ pour aller en Catalogne, y dégager Gironne, que le Comte de Staremberg tenoit étroitement bloquée, & qui étoit aux abois.

Le Maréchal de Berwick conservoit dans le mouvement des opérations de guerre les plus difficiles, & même au milieu des actions les plus chaudes, une tranquillité d'ame & un sang froid que produisent l'intrépidité naturelle, & cette connoissance parfaite de l'art, qui, en nous montrant tout ce qu'il y a à craindre de l'ennemi, nous instruit en même temps de ce qu'on peut lui opposer. Cette tranquillité d'ame venoit en-

core de la fermeté & du courage d'esprit, qui met si fort le sage au dessus des événemens, parce qu'il n'a jamais rien à se reprocher. Il eut dans toutes les entreprises le bonheur qui accompagne presque toujours le Grand Homme, parce que sa grande capacité lui fait toujours voir & embrasser toutes les parties de son objet, que rien ne lui échappe, que la justesse de son esprit lui donne des combinaisons justes, & lui fait toujours saisir le meilleur parti; qu'enfin l'activité qu'il met dans l'exécution, & qui est le garant du succès, est encore guidée par la prudence.

Peu de personnes avoient autant servi que le Maréchal de Berwick; il avoit fait, durant sa vie, vingt-neuf campagnes de guerre, dans quinze desquelles il avoit commandé les armées; il ne s'étoit cependant trouvé qu'à six batailles, dont il n'y en avoit qu'une, celle d'Almanza, où il commandoit. On peut être surpris de ne voir qu'une

bataille dans le très-grand nombre de campagnes où il s'est trouvé à la tête des armées , sur-tout avec la hardiessse qu'il a toujours fait paroître ; lui-même en donne la solution. Il disoit qu'il falloit être deux pour se battre , & qu'un Général ne devoit livrer de bataille que quand il ne favoit pas mieux faire , parce que l'événement en étoit toujours incertain , & qu'il ne falloit pas mettre au hazard le succès d'une campagne , d'une guerre , & même souvent le sort de l'Etat , lorsqu'on pouvoit également par de bonnes dispositions & par des manœuvres habiles remplir son objet , sans risquer une bataille. Il ne les évitoit pourtant pas au point d'être taxé de timidité , parce que l'honneur des armes exige qu'on ne montre point de peur , qu'il plaçoit l'honneur au dessus de tout , qu'il ne craignoit point les batailles , (ce qu'il a bien montré dans les champs d'Almanza , & qu'enfin cette apparence de timidité dans le Géné-

R ij

ral, auroit suffi pour la réaliser dans le soldat. Si donc on ne le vit point courir après les batailles, trop souvent recherchées des Héros, & s'il se mit au dessus de l'éclat qu'elles répandent dans la vie des grands Capitaines, ce fut, si on ose le dire, par un heroïsme supérieur. Il regardoit comme un devoir de ne pas faire verser le sang inutilement, & de préférer toujours, dans la vue du bien général, une besogne assurée à la gloire particulière qu'il pouvoit se flatter de se procurer & de recueillir dans les batailles, où son habileté lui auroit donné communément tout l'avantage sur celui qu'il auroit eu à combattre.

Ce grand principe d'humanité le gouvernoit également dans les sièges. Il fut toujours très-soigneux d'y ménager la vie du soldat : il choissoit de préférence la méthode d'aller pied à pied à la sappe pour conserver les hommes, & il préféroit d'allonger la durée d'un siège

de plusieurs jours , à des attaques vives & meurtrières qui l'auroient abrégé au prix d'un sang précieux.

Personne ne mettoit plus de dignité dans le commandement. Quoiqu'il fut taxé de sévérité , ceux qui l'ont bien connu disoient qu'il étoit plutôt exact que sévère , sans nulle pédanterie. Il n'étoit en effet sévère que par devoir , que quand il étoit chargé de le faire remplir aux autres ; mais toujours plus sévère pour lui-même que pour ceux qui lui étoient soumis. Cette exactitude tenoit aussi à l'amour de l'ordre & de la discipline qu'il avoit au suprême degré , connoissant toute l'importance & la nécessité de maintenir l'un & l'autre , principalement dans les armées. L'Histoire dira qu'il savoit commander , mais elle pourra dire aussi qu'il savoit obéir ; deux qualités assez rares à trouver à la fois dans la même personne. Elevé dans les principes d'une obéissance passive , il n'y eut jamais de sujet plus soumis

à son Prince & plus zélé pour son service. Cette soumission, dont il s'étoit fait un principe invariable, n'étoit pour-
rant ni basse ni aveugle ; on le voyoit même d'une fermeté inébranlable , au point d'être accusé d'opiniâtreté vis-à-vis les Ministres des plus grands Princes, dans les choses qui regardoient uniquement la guerre , parce qu'il sup-
posoit que la raison devoit être évidemment de son côté , sur des objets qu'il connoissoit mieux que ceux qui vou-
loient alors l'emporter sur lui.

C'est avec la même fermeté que dans certaines opérations de guerre il s'est aussi quelquefois écarté des déci-
sions des maîtres de l'art , lorsqu'il avoit une conviction forte & éclairée qu'ils s'étoient trompés. Il étoit trop instruit de toutes les parties qui appar-
tiennent à la guerre , & trop judicieux pour se laisser entraîner à cette con-
fiance aveugle qu'inspirent leurs déci-
sions au commun des hommes. N'igno-

rant pas que les gens les plus habiles peuvent quelquefois se tromper, il soumettoit tout à l'examen, sa propre opinion comme celle des autres, avec cette impartialité qui mène toujours à prendre le parti le meilleur, quand on y joint la sagacité & l'esprit réfléchi qu'avoit le Maréchal de Berwick. Il ne craignit donc point au siege du château de Nice, dont il fut chargé en 1705, après avoir bien examiné & bien reconnu la place, de s'écarter de l'avis du Maréchal de Vauban, dont Louis XIV l'avoit instruit, & d'attaquer cette forteresse par le côté même que Vauban avoit déclaré inattaquable. Le succès & les connoissances, que l'on acquit par le siege, prouverent que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu & mieux choisi le côté de l'attaque; qu'il avoit apperçu ce qui étoit échappé aux gens de l'art, & que son génie le plaçoit quelquefois au dessus des plus grands maîtres. Mais il mettoit tant de simplicité, & si peu d'amour-propre

Riv

dans ses oppositions aux sentimens qu'il combattoit , qu'il étoit difficile de s'en offenser.

Quoique la vie du Maréchal de Berwick ne doive guere être regardée que comme celle d'un guerrier , cependant il a montré qu'il eût pu être aussi un habile politique. Il fut chargé pendant plusieurs années des affaires de Jacques III, connu sous le nom de Chevalier de Saint-Georges. Son projet pour le rétablissement de ce Prince , en 1715 , après la mort de la Reine Anne , fait voir qu'il étoit capable de grandes vues dans ce genre , de saisir les circonstances qui n'avoient point frappé les autres , & d'en profiter. Il démontre dans ses Mémoires , l'infailibilité du succès de l'entreprise dans les circonstances où l'on se trouvoit : il ne falloit qu'une parole du Roi de Suede , qui lui eût été aussi utile à lui-même qu'au Roi Jacques , & la révolution étoit faite en Angleterre.

Le Maréchal de Berwick avoit de

l'ambition ; mais cette passion , qui égare plus ou moins presque tous les hommes qui en sont atteints , ne l'a jamais écarté de la vertu. Il aimoit la gloire , mais il la cherchoit principalement dans la ligne du devoir : personne ne le connoissoit mieux que lui , & ne l'a mieux rempli. Bien différent de ceux qui ne s'en acquittent que servilement , & qui semblent craindre toujours d'en trop faire , il mesuroit l'étendue de ses devoirs sur ses facultés , persuadé que l'usage & le compte des talens qu'on peut avoir , sont dûs à Dieu , de qui on les tient ; à son Roi , à la patrie , pour le service desquels ils sont donnés ; à soi-même , pour le calme de sa conscience. On ne connoît point de moderne qui puisse mieux que le Maréchal de Berwick rappeler les Grands Hommes de l'antiquité , particulièrement les Grecs. Leur étude principale étoit la Morale , & ils mettoient leur gloire dans l'accomplissement des

Rv

devoirs. Si Aristide , si Epaminondas , si Fabius , si Caton eussent paru dans notre misérable siècle , & qu'ils se fussent rencontrés dans les mêmes circonstances où s'est trouvé le Maréchal de Berwick , ils eussent été ce qu'il fut dans toutes ses parties. Le sentiment intérieur d'une conscience éclairée , dont la pratique seule de la vertu conserve la droiture , fut son guide dans toutes ses actions. Héros Chrétien , elles eurent pour terme la fin véritablement grande que la Religion nous présente , seule capable de fixer & de remplir les desirs de l'homme. Attaché aux vrais & grands principes avec beaucoup d'élévation dans l'ame , sa conduite étoit simple : il n'avoit aucune ostentation ; la modestie & la vérité ont toujours fait & marqué son caractère. Aussi réservé à ne louer que ceux qui le méritoient , qu'attentif à ne dire du mal de personne , il ne parloit jamais de lui. Quoiqu'il fût impénétrable lorsqu'il

falloit du secret , sa franchise , & l'assurance où l'on étoit avec lui de n'être point trompé , lui attiroient cette confiance , avec laquelle les difficultés les plus grandes s'applanissent dans les affaires.

Jamais bon Citoyen n'a porté plus loin que lui l'amour du bien public , & n'a eu de volonté plus décidée de bien faire ce dont il étoit chargé : c'étoit - là comme sa passion dominante ; & elle étoit si forte en lui , qu'il employoit de préférence la personne même qui avoit cherché à lui nuire , s'il croyoit pouvoir s'en servir plus utilement que d'aucun autre , pour la réussite des affaires , paroissant alors avoir oublié les sujets de mécontentemens personnels qu'il pouvoit avoir , mais dont son ame avoit été peu affectée. C'est par cette conduite généreuse , vraiment noble & patriotique , qu'il se faisoit de véritables amis , de gens qui susceptibles de reconnoissance , &

R vj

confus de leurs premiers sentimens injustes à son égard , devenoient les plus grands admirateurs de ses vertus , & lui étoient ensuite si attachés , qu'ils se feroient sacrifiés pour lui.

Le Maréchal de Berwick ne connoissoit pas l'intrigue : les Intriguans même paroissoient respecter sa vertu. Il étoit généralement connu pour un homme , qui , dans les grandes affaires , ne se feroit jamais déterminé par les considérations d'un intérêt particulier , encore moins du sien propre , mais toujours par la vue du bien général. Aussi les actions , que la nécessité des circonstances auroit rendu équivoques dans tout autre que dans lui , étoient toujours regardées du bon côté , & favorablement interprétées du public , tant sa droiture étoit au dessus du plus léger soupçon.

Le commandement des armées , pendant quinze campagnes , auroit pu enri-

chir le Maréchal de Berwick ; mais il vécut toujours dans le mépris , ou plutôt dans l'oubli des richesses. Bon & tendre avec ses enfans , on trouvera peut-être qu'il étoit trop peu attaché à l'argent pour un pere de famille ; la vraie gloire & la vertu ne laissoient point de place dans son cœur pour cet attachement. Autant par goût , que par principe , il mettoit de la modestie dans ses dépenses , principalement dans celles qui regardoient sa personne : il vivoit cependant honorablement , & quelquefois même avec magnificence , quand les occasions l'exigeoient.

Aux qualités de bon citoyen , de bon ami , de bon pere , le Maréchal de Berwick joignoit encore celle de bon mari : il n'y en eut jamais de meilleur , de plus rendre , de plus complaisant , même de plus patient , mais toujours sans foiblesse. Il perdit sa premiere femme peu de temps après son mariage.

Sa destinée sembloit être d'en avoir une , pour la rendre heureuse. Il ne tarda pas à se remarier , & fit le bonheur de sa seconde femme pendant trente - quatre ans qu'il vécut avec elle dans l'union la plus douce & la plus parfaite ; mais elle passa dans la douleur les dix-sept années qu'elle lui survécut , n'ayant jamais pu se consoler de sa perte. La Maréchale de Berwick étoit connue pour une femme forte & courageuse , & pour une femme d'esprit ; son tendre attachement pour son mari ne tenoit donc pas à la foiblesse : l'impression peu commune , que fit sa perte sur cette ame forte & sensible , & qui fut si profonde , que le temps & l'absence de l'objet ne purent jamais ni l'effacer ni même l'affoiblir , prouve mieux , que l'on ne pourroit faire , les qualités aimables & essentielles du Maréchal de Berwick.

Avec une figure noble , sa taille avan-

rageuse, son air froid & sérieux lui donnoient encore un air sévère, qui inspiroit le respect, & même une espece de crainte à ceux qui l'abordoient, & que leur rang ou leur emploi mettoit au dessous de lui. Cet extérieur imposant couvroit beaucoup d'humanité & de douceur, avec une égalité d'humeur très-remarquable, soit en affaires, soit dans le commandement des armées ou des Provinces, soit dans la société, qui le rendoit toujours maître de lui-même. La régularité qu'il mit de bonne heure dans ses mœurs, fit voir qu'elle ne nuisoit point à la gaieté douce qui lui étoit naturelle. On la retrouva même toujours dans sa vie privée & familière, quoique cette décence, que recommandent tant les Anciens, l'eût bientôt porté à se former un maintien grave, qu'exige la représentation, & à s'en faire une habitude dans les grands emplois, dont il fut chargé dès sa jeunesse. Ha-

milton , célèbre par ses jolies Poésies ; par ses Contes pleins d'esprit & de goût , & par quelques autres ouvrages , étoit de la société du Maréchal , & n'en bougeoit : il y trouvoit l'agrément & le plaisir , qu'il savoit si bien y porter lui-même. Il entretenoit un commerce de lettres avec le Maréchal dans ses absences.

Le Maréchal de Berwick parloit peu , à moins qu'on ne l'échauffât sur quelque matiere qui lui plût : ce qu'il disoit , étoit toujours bien dit , & en peu de mots. Personne n'avoit des idées plus claires , & ne les rendoit plus clairement. Il avoit beaucoup de sens , & de justesse dans l'esprit , une grande sagacité pour saisir le vrai ; ce que l'on reconnoît dans toutes ses actions & ses entreprises , & qu'on a vu dans ses Mémoires.

Il est peu de Héros qui ne s'oublient dans des instans , & qui ne laissent voir l'homme ; mais le Maréchal de Berwick ,

sans avoir besoin d'art pour se cacher (il ne le connoissoit pas), ne montra de foiblesse dans aucun moment de sa vie à ceux qui l'approchoient de plus près. Il avoit sans doute des défauts, puisqu'il étoit homme; cependant on ne lui en donne aucun, parce qu'il n'en avoit aucun de marqué. Tout ce que l'on pourroit dire, c'est que son tempérament l'auroit porté à la colere; mais il fut si bien le corriger de très-bonne heure, que cette disposition naturelle ne fut peut-être apperçue, que de quelques amis qui l'avoient beaucoup pratiqué.

En finissant de rapporter ces différens traits du Maréchal de Berwick, on ne peut s'empêcher d'observer qu'il réunissoit en lui un assemblage assez remarquable, & peut-être unique dans la même personne. Il avoit commandé les armées de trois des premiers Monarques de l'Europe; de France, d'Espagne & d'Angleterre: il étoit revêtu,

comme Pair de France & d'Angleterre ;
& comme Grand d'Espagne , de là pre-
miere Dignité de chacun de ces Royau-
mes , & chacun de ces Rois l'avoit
honoré de son Ordre.

Fin du Tome second , & dernier.



NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME SECOND.

N. I.

*EXTRAIT de plusieurs Lettres écrites
par Mgr. le Duc de Bourgogne , par
M. le Duc de Vendôme , & par M.
le Maréchal de Berwick , pendant la
campagne de 1708.*



LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick , à Mgr. le
Duc de Bourgogne.*

A Lille , le 15 Juillet 1708. Duplicata de celle du 14.

L'ARMÉE des ennemis vint hier camper à
Elchin , ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le

mander. Aujourd'hui elle a passé la Lis à Menin , & auprès , & est allé camper à Outhem ; ils ont ce matin forcé les lignes sans grande peine , & ont pris les postes qu'il y avoit dans Comines & Warneton. Il paroît , par cette démarche , qu'ils en voudroient à Ypres ; toutefois je ne fais s'ils ont assez d'artillerie dans Menin pour un pareil siege. M. de Chevilly m'a mandé , que conformément à ce que j'en avois écrit hier , il a gardé tous les Soldats de votre armée , qui sont aux environ de cinq mille hommes.

L'on m'assûre que l'armée du Prince Eugene est jointe avec celle de Marlborough ; ainsi voilà présentement l'autre côté de l'Escaut libre : il s'agit donc de voir le parti qu'il vous plaira prendre , afin que je manœuvre en conformité.

Il me semble que vous n'avez que quatre choses à faire : premièrement , de rester derrière le canal , auquel cas il faudra de nécessité que vous envoyiez un gros corps d'infanterie , se porter entre Nieuport & Bruges , pour assurer la marche de vos convois ; & alors je crois que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie , vous pourriez m'en envoyer une partie : secondement , de marcher aux ennemis , auquel cas il vous faut abandonner Bruges , laisser une grosse garnison dans Gand , si vous voulez le garder ; & venir par l'autre côté de l'Escaut ; je m'avancerai à la hau-

teur d'Oudenarde à votre rencontre ; ensuite de quoi vous prendrez votre résolution sur le chemin qu'il vous faudra tenir pour le secours d'Ypres , & pour attaquer les ennemis : le troisieme parti, c'est de vous porter dans le Brabant , pour prendre Bruxelles, Malines , Louvain , & en même temps par vos derrieres faire faire les sieges d'Huy & de Liege : le quatrieme, si les ennemis attaquent Ypres , d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque résolution que vous preniez , il n'y a pas un instant à perdre pour en faire les dispositions & ordonner les préparatifs. En attendant que vous m'honoriez de vos ordres , j'assemblerai toutes mes troupes auprès de Douay ; les derrieres n'y pourront être que le 19 ou le 20 , &c.

L E T T R E.

De M. le Maréchal de Berwick , à M. le Duc de Vendôme.

De Lille , ledit jour 15 Juillet.

LES ennemis ont marché ce matin d'Elchin , ont passé la Lis à Menin , & auprès , & sont actuellement campés avec toute leur armée entre Ypres & Comines : vous croyez bien qu'ils n'ont pas eu grande peine à forcer les lignes , & à se rendre

maîtres des postes de Comines & de Warneton : j'avois pourtant mandé à l'Officier qui commandoit ce dernier, de se retirer; mais il me paroît par les lettres que j'ai reçues de lui, que le postillon aura été pris, ou s'est égaré.

J'ai heureusement fait rester dans Ypres près de cinq mille Soldats de votre armée; car cette place, en cas de siege, auroit été bien dépourvue de monde, ne pouvant plus présentement y en jeter.

Mes troupes s'assembleront à Douay, mais les dernières n'y pourront être que le 19 ou le 20. J'ai envoyé à Tournai un régiment de Dragons, & il en viendra demain ici un autre.

J'écris une grande lettre à Mgr. le Duc de Bourgogne, où je prends la liberté de lui dire les différens partis qu'il me paroît qu'il peut prendre; en voici la copie: je n'ai rien à y ajouter, sinon qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se déterminer, &c.



L E T T R E.

De M. le Duc de Vendôme à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, 17 Juillet 1708.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la copie de celle que

vous écrivez à Mgr. le Duc de Bourgogne , dans laquelle vous marquez les différens partis que nous pouvons prendre. Je vous dirai sur cela , que ce que vous pensez est à merveille : cependant il est certain que l'armée du Prince Eugene étoit encore hier de l'autre côté de la Dendre , & il n'y a nulle apparence que les ennemis puissent faire le siege d'Ypres , ayant tout à tirer de Bruxelles : ainsi , comme c'est le siege de cette place , & la jonction du Prince Eugene , qui sont les deux principes sur lesquels vous fondez votre raisonnement , il me semble qu'il n'est pas encore temps de nous déterminer.

Pour moi , je persiste toujours à croire que les ennemis ne songent qu'à nous déplacer d'ici , afin de reprendre Gand & Bruges , qui leur tiennent fort à cœur : je vous dirai de plus que les conquêtes qu'ils pourroient faire entre la Lis & la Mer leur deviennent inutiles , tant que nous aurons Gand & Bruges , puisqu'il ne tient qu'à nous , pendant l'hiver , de boucher le passage d'Oudenarde , & de reprendre non-seulement Ypres , mais même de nous rendre maîtres de Menin.

Après cela je vous dirai qu'Ypres est un siege d'une si grosse conséquence , qu'il est impossible de le faire , sans avoir tous les vivres , & son artillerie à Menin. Après cela , si vous voulez de la cavalerie , vous n'aurez qu'à dire com-

bien vous en voulez , nous vous en enverrons , &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Courtray , le 17 Juillet.

LA plupart des avis nous disoient que l'armée du Prince Eugene avoit joint celle de Marlborough : cela se trouve entièrement faux ; car il est sûr que l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain. Cela étant , ne pourroit-on pas empêcher la jonction des ennemis , & rendre par-là la subsistance de Marlborough très-difficile ? Car , si vous pouviez trouver une situation à vous mettre dans l'entre-deux de la Lis & de l'Escaut , Oudenarde derrière nous , Marlborough n'auroit plus que Menin pour lui fournir du pain , & vous auriez le vôtre assuré par Tournai , en faisant des ponts sur l'Escaut , au dessous de votre gauche. Je ne connois pas assez à fond le pays , pour pouvoir dire , si ce que j'ai l'honneur de vous proposer se peut exécuter ; mais vous avez plusieurs gens dans votre armée , qui connoissent parfaitement le terrain dont il est question , par où vous jugerez si
vous

vous pouvez vous mettre la droite à la Lis , & la gauche à l'Escaut , Oudenarde derriere vous. Je ne m'ébranlerai point de Douay , que je ne sache la résolution que vous jugerez à propos de prendre , d'autant plus que mes dernieres troupes n'y arriveront que le 20.

Il n'y a pas de temps à perdre , si vous croyez pouvoir exécuter ce que je propose ; la gauche au ruisseau d'Epierres , & la droite au ruisseau de Saint-Eloi. Il vient de Bruxelles un gros convoi qui doit être escorté par les troupes du Prince Eugene , &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à M. de Vendôme.

A Tournai , le 17 Juillet 1708.

L'INFANTERIE du Prince Eugene n'a certainement point joint , elle étoit le 14 à Louvain : ne pourrions-nous pas , de Gand & de Tournai , par une marche de nuit & forcée , nous placer la gauche à l'Escaut , la droite à la Lis , & Oudenarde derriere nous ; par-là nous tiendrions Matlbrough assiégé dans notre pays : nous empêcherions la jonction avec l'armée du Prince Eugene ; & les grands convois qu'on lui prépare à Bruxelles , & qui doivent être escortés

Tome II,

S

par les faldites troupes du Prince Eugene , ne pourront les joindre : c'est à vous , Monsieur , qui avez une parfaite connoissance du pays , à juger si la chose que je vous propose se peut exécuter , & si vous trouvez que cela soit bon : c'est un de ces projets de guerre que le moindre délai peut faire échouer , &c.



L E T T R E

De M. de Vendôme , à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem , le 19 Juillet 1708.

J'AI reçu ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , dans laquelle j'ai reçu la proposition que vous me faites ; je crois que vous trouverez comme moi , que le meilleur parti que nous puissions prendre , c'est de rester ici le plus long-temps que nous pourrons. Notre poste est excellent , & nous le rendons tous les jours meilleur ; ainsi nous ne pouvons rien faire de mieux , que d'y rester , & de conserver par ce moyen Gand & Bruges : à votre égard , vous n'avez qu'à songer à la conservation des places frontières , quoique je croye que les ennemis ne soient pas en état d'en former les sièges ; si cependant ils se déterminoient

à quelque chose, nous serons toujours en état de nous joindre, & de nous opposer à leurs entreprises, &c.

L E T T R E

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, & du même jour.

J'AI reçu ce matin, Monsieur, votre lettre, & son duplicata; il me paroît, comme à M. de Vendôme, que nous ne sommes pas en état d'exécuter ce que vous proposez, & que nous devons nous contenter de défendre Gand & l'Artois, chacun de notre côté, pour faire perdre aux ennemis le fruit de leur avantage: je ne désespère pas qu'entre ci & la fin de la campagne, il ne se présente quelque occasion d'en reprendre sur eux à notre tour, &c.

L E T T R E

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 17 Juillet 1708.

Nous sommes, Monsieur, dans la meilleure situation du monde, & nous n'y manquons

S ij

absolument de rien. Tous les mouvemens que les ennemis font, n'ont d'autre objet que celui de nous faire abandonner Gand ; mais c'est à quoi il ne réussiront point : il faut leur laisser prendre une position sûre , après quoi nous prendrons notre parti , &c.

LETTRE

Du même , en réponse de celle de Lille , du 14.

Au même camp , le 18 Juillet.

Vous êtes bon & sage , & j'espère que vous remédieriez à tout. Il n'est question que de quelques jours ; car je suis persuadé que la difficulté des vivres obligera dans peu les ennemis à se rapprocher de l'Escaut & de la Dendre , &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick , à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp sous Douay , le 18 Juillet.

J'AI reçu aujourd'hui à midi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , datée d'avant-hier à onze heures du matin , par laquelle je vois que le Comte de Bergueick espère de

suppléer aux vivres qu'on ne pourroit vous fournir de ce pays-ci, vu la situation de l'armée des ennemis. Il me paroît aussi, par ce que m'écrit M. de Vendôme, que vous avez dessein de rester où vous êtes, dans l'opinion que les ennemis ne pourroient subsister long-temps dans notre pays : si cela est, ne trouveriez-vous pas à propos d'envoyer de ces côtés-là moitié de votre cavalerie, l'autre moitié étant plus que suffisante derrière le canal ? cela me mettroit en état de me promener dans tout le Brabant, & obligerait par-là le Duc de Marlborough de repasser au plutôt la Lis & l'Escaut ; & je crois que, malgré l'armée du Prince Eugene, que M. le Duc de Vendôme dit être campée à Gramont, la cavalerie que vous vouliez m'envoyer, pourroit venir par l'autre côté de l'Escaut ; si vous en envoyiez la moitié de ce que vous avez, je pourrois même, en avertissant, m'avancer pour lui donner la main, &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp, sous Douay, le 18 Juillet.

SI vous avez assez de vivres où vous êtes, & qu'en y restant vous croyez que les ennemis

S iij.

seront obligés de sortir bientôt de notre pays faute de subsistance, ne jugeriez-vous pas à propos de m'envoyer la moitié de votre Cavalerie, avec laquelle, & les troupes que j'ai ici, je m'avancerai au milieu du Brabant ? ce qui obligerait indubitablement le Duc de Marlborough à repasser la Lis & l'Escaut : en attendant, je compte de marcher d'ici le 21, pour aller me mettre sur l'Escaut, me couvrant toujours de la Scarpe, & puis de me mettre de l'autre côté de l'Escaut, ou du moins d'y fourrager. Je serai là également à portée de vous donner la main, s'il en est besoin, de couvrir le Cambresis, & hors de tout péril de l'armée de Marlborough ; car, pour celle du Prince Eugene, nous ne la craignons point, &c.

LETTRE

*De M. de Vendôme, à M. le Maréchal
de Berwick.*

Au camp de Lovendeghem, le 21 Juillet 1708.

Nos retranchemens sur le bord du canal depuis Gand jusqu'à Bruges, sont presque finis ; j'irai demain coucher à Bruges pour les visiter, & je porterai ma promenade jusqu'à Plaffendal ; j'espère que les ennemis ne nous feront aucun

mal solide : ils ont tiré quelques contributions du pays d'Artois, nous pourrions bien dans peu de jours en tirer aussi de la meilleure partie de la Zélande, &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp sous Douay, le 19 Juillet 1708.

LA difficulté & l'embarras que je trouvois dans votre situation, n'étoit que pour votre subsistance : du moment que vous me faires l'honneur de me mander qu'elle ne vous manquera pas, j'ai l'esprit en repos ; mais en même temps cela me confirme dans l'opinion que toute votre cavalerie n'étant point nécessaire derrière le canal, l'on pourroit utilement s'en servir de la moitié de ces côtés, ainsi que je vous l'ai proposé hier : je ne doute pas que, dès l'instant je passerai l'Escaut avec un si gros Corps, & que je m'avancerai devers Leuze ou Chievre, que le Duc de Marlborough ne repasse aussitôt la Lis & l'Escaut ; du moins l'armée du Prince Eugene n'osera-t-elle rester à Gramont, crainte de se trouver entre votre armée & moi ; si elle le faisoit, l'on pourroit trouver moyen de lui donner un coup de patte ; je laisserois

S i v

en ce cas M. de Montagny à Béthune ; les deux régimens de Dragons, qui sont à Lille, y demeureroient aussi, & je mettrois ici quatre cents chevaux, avec quelque infanterie le long de la Scarpe, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 19 Juillet

J'AI reçu hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17. Le principal fondement de tous les raisonnemens que je vous ai faits, étoit la crainte que vous ne puissiez avoir de vivres où vous êtes que par le moyen des convois qu'on vous feroit passer ; mais du moment que vous me mandez que votre subsistance est assurée, j'ai l'esprit en repos, sur-tout puisque vous ne croyez pas que les ennemis aient dans Menin ni dans Oudenarde de quoi faire un siège ; cela étant, je crois que ce que je vous ai proposé hier au sujet d'une partie de votre Cavalerie, est l'unique parti à prendre présentement ; car outre que me portant de l'autre côté de l'Escaut avec un si gros Corps, les ennemis seront obligés de venir au secours du Brabant, une pareille diminution de cava-

seroit vous fera subsister plus long - temps où vous êtes , &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick , à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Douay , le 22 Juillet.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene est décampée hier matin d'auprès de Bruxelles , prenant sa marche sur Enghien ; il est parti , en même temps , un grand convoi , prenant la même route. Cela s'accorde avec les avis que je reçois de toutes parts , que les ennemis font venir de Bruxelles de la grosse artillerie pour faire un siege de ces côtés-ci. Il seroit de la dernière importance de tâcher de battre ce convoi ; non-seulement cela mettroit les ennemis hors d'état de rien entreprendre , mais les obligerait même de quitter notre pays , & de repasser l'Escaut.

Si je savois à point nommé , ce que vous avez dessein de m'envoyer de cavalerie , le chemin & le jour de sa marche , je tâcherois de m'arranger pour attaquer le convoi , quoique l'attention que j'ai pour le pays d'Artois m'en tienne un peu éloigné. Il faut nécessairement que ce convoi passe à Oudenarde ; il me semble qu'il n'y a guere plus de cinq lieues de Gand.

S v.

à Oudenarde : étant bien averti ne pourriez-vous pas le faire attaquer de l'autre côté de l'Escaut avant qu'il arrivât à Oudenarde ? Quand même l'armée du Prince Eugene l'escorteroit, vous pourriez envoyer un corps supérieur du double, & l'affaire seroit finie, & vos troupes rentrées à Gand avant que Marlborough en pût être averti & arriver au secours. C'est de cette entreprise que dépend la réussite de cette campagne ; car je vous avoue que je ne puis être de l'avis de ceux qui croient que la conservation de Gand durant l'été, puisse nous mettre en état de reprendre l'hiver les places que nous perdrons ; ce ne seroit point Gand qui bloqueroit Oudenarde, Menin & les places que nous perdrons ; ce seroient elles qui bloqueroient Gand. L'on ne peut prévenir ce coup qu'en battant le convoi.

Depuis la lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire ce matin, j'ai reçu des lettres de M. de Saillan & de M. de Varo, dont je vous envoie copie ; il n'est point question dans le convoi qu'il y ait aucune grosse artillerie ; mais, quoi qu'il en soit, ce seroit un coup d'état si on pouvoit le battre, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet.

J'AI reçu cette nuit une lettre de Mons, par laquelle l'on me donne avis du départ hier de Bruxelles d'un grandissime convoi, escorté par l'armée du Prince Eugene; le tout prend sa marche sur Enghien, pour de-là gagner Oudenarde. Le succès de cette campagne dépend de la réussite de ce convoi; si l'on peut le battre, les ennemis ne pourront plus faire d'entreprises de ces cotés-ci; s'il leur arrive, ils feront des conquêtes qui nous dérangeront infiniment; il me semble que de Gand, par l'autre côté de l'Escaut, on pourroit l'attaquer avant que Marlborough eût pu être averti ou le secourir, &c.

L E T T R E

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 23 Juillet.

J'E viens de recevoir votre lettre d'hier matin, & j'ai envoyé querir sur le champ le Comte de Bergueick: il m'avoit déjà donné avis du départ du convoi, mais il assure qu'il n'y a
S vj

point de grosse artillerie, & on dit qu'il faudroit un temps infini aux ennemis pour charger, sur des charriots, celle qui seroit nécessaire pour faire un siege tel que celui de Lille. Notre situation, & le chemin que tiennent les ennemis par Renay, ne nous permettent guere de songer à les attaquer sans hasarder de séparer l'armée, & que ce qu'on y envertoit fût obligé ensuite de reprendre le chemin de Tournai; mais le Duc de Vendôme, avec qui j'en ai raisonné, croit que, pour embarrasser davantage les ennemis, & les inquiéter pour les convois qui viendront dorénavant, vous devriez vous porter sur la Scarpe près de Mortagne, en donner avis à Cheylades, qui doit être aujourd'hui à Nieuport, & laisser du côté de l'Artois tel corps de Cavalerie qu'il vous plairoit: pour moi je crois toujours que les entreprises sur nos places seront bien difficiles aux ennemis, & que leur idée présente est de nous tirer d'ici pour retomber sur Gand, &c.

L E T T R E.

*De M. de Vendôme, à M. le Maréchal
de Berwick.*

Du camp de Lovendeghem, le 24 Juillet.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne dépêcha hier son Courier si brusquement, que je n'eus

pas le temps de répondre à votre lettre ; je le fais aujourd'hui par celui qui m'en a apporté le duplicata , pour vous dire , conformément à ce que Monseigneur le Duc de Bourgogne vous a mandé , qu'il me paroît que vous ne sauriez assez tôt vous placer du côté de Condé , comme vous me le marquez ; je crois même qu'il convient de le faire avant que le détachement de Cheyladet vous ai joint ; il a couché la nuit dernière à Nieuport , & il vous joindra à Condé aussi aisément qu'ou vous êtes présentement.

Le convoi que les ennemis font passer de Bruxelles à leur armée , ne mene qu'une partie de leurs gros bagages & quelques farines, même en petite quantité ; il n'est pas composé en tout de plus de huit cents charriots , & il n'y a pas une seule piece de canon , ni même aucune autre munition de guerre : ce que je vous mande est sûr , je le fais par une personne qui a tout vu , & qui m'en a rendu compte. Si les ennemis vouloient faire passer quelque autre convoi considérable , & faire venir leur artillerie , nous pourrions nous donner la main lorsque vous serez à Condé , & nous y opposer. Voilà pourquoi il me paroît que vous ne sauriez vous y placer trop tôt , il faut pourtant laisser toujours un corps de Cavalerie à Bethune , & un autre à Douai , pour s'opposer aux partis des ennemis , &c.

L E T T R E

*De Mgr. le Duc de Bourgogne , à M. le
Maréchal de Berwick.*

De Lovendeghem , le 24 Juillet.

J'AI reçu hier au soir le duplicata de votre lettre d'avant-hier : nous avons su , depuis celle que je vous écrivis hier , que le convoi , qui vient aux ennemis , n'étoit que de farines ; mais des nouvelles sûres disent qu'ils embarquent du gros canon à Anvers pour l'envoyer par eau à Bruxelles ; si vous vous placez à Mortagne , vous ferez à portée non-seulement de les inquiéter , mais même de leur nuire quand il sera question de transporter , par terre , tout ce qu'il faudroit pour un siège : pour nous , nous sommes bien éloignés ; nous y ferons cependant tout du mieux qu'il nous sera possible ; nous ne devons pas hasarder de séparer le corps d'Infanterie qui est ici , ni même notre Cavalerie , dont nous pourrions avoir besoin s'il falloit en sortir , &c.



L E T T R E

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le
Duc de Bourgogne.*

Au camp de Douay, le 2 Août.

J'AI eu avis que le grand convoi se préparoit à partir de Bruxelles demain ; du mois ; permettez-moi sur cela de vous proposer les idées que j'ai, vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos, soumettant toujours mes lumières à ceux du maître, & au génie supérieur.

Il est constant que les ennemis ne sauroient faire d'entreprise qu'au moyen de l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qu'ils font venir de Bruxelles ; cela étant, il est certain que si vous pouvez trouver une situation, laquelle leur ôte leur communication avec Bruxelles, vous ferez avorter tous les projets de Marlborough ; j'avois pris la liberté de demander si entre la Lis & l'Escaut il n'y avoit point quelques postes que vous pussiez prendre, mettant Oudenarde derrière vous ; mais apparemment il n'y en a point. Je me suis enquis de M. de Chaylader, quelle sorte de terrain il y avoit de l'autre côté de l'Escaut ; il m'a fort assuré que la hauteur domine extrêmement &

de près fut Oudenarde : si cela est, ne pourriez-vous pas y venir en une marche, vous y placer, étendant votre gauche jusques devers la Rone ? J'envoyerois en même temps partie de mon infanterie, & une trentaine d'escadrons se joindre à votre gauche pour empêcher que l'armée de Marlborough ne fit des ponts à Poth & Escanaff. Je pourrois même en ce cas y envoyer aussi les bataillons de campagne que j'ai mis dans Lille & Tournai, parce que tant que l'on barreroit le passage du convoi, ces places ne sont point en danger d'être attaquées.

Tant que le corps de M. de Tilly sera à Lens, je ne pourrai me dispenser de garder ici, ou auprès d'Arras, un corps de Cavalerie égal au sien, & quelques bataillons pour la sûreté de Douai & d'Arras ; le Roi m'ayant ordonné préférentement à tout, d'empêcher les courses en Picardie ; mais dès l'instant que M. de Tilly remarchera pour rejoindre Marlborough, j'en ferai de même pour vous joindre, & me placer à Poth, ou à l'endroit que vous m'ordonnerez.

Si une fois vous pouvez, avec une centaine de bataillons & la plupart de votre cavalerie, être placé, & que je vous fasse joindre par une vingtaine de bataillons & une trentaine d'escadrons, en attendant que M. de Tilly prenne son parti, il me paroît qu'il sera difficile à Marlborough de forcer le passage de l'Escaut.

de donner la main à l'armée du Prince Eugène, & par conséquent d'avoir son artillerie ; je ne fais même comment il pourra faire pour subsister. Gand & Bruges ne courront aucun risque ; car je suppose que vous y laisserez le Corps de Monsieur de la Mothe, & le surplus des bataillons de votre armée avec quelque peu de cavalerie ; & si l'armée de Marlborough se portoit de ces côtés-là, vous êtes toujours à même d'y remarcher par votre droite, en me laissant seulement de quoi être supérieur à l'armée du Prince Eugene.

Ce parti me paroîtroit d'autant plus convenable que le Roi n'approuve pas ce que vous aviez d'abord pensé, & qu'ainsi, si les ennemis étoient une fois en état de faire un siège, il faudroit, pour les faire échouer, les attaquer peut-être bien postés, au lieu que de cette manière l'on met un obstacle insurmontable à leur dessein, & cela sans coup férir.

Je vous demande mille pardons, Monseigneur, de la liberté que je prends ; vous m'avez permis de vous dire ce que je pense, & vous savez mieux que personne en démêler le bon ou le mauvais, &c.



L E T T R E

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le
Maréchal de Berwick.*

Au camp de Lovendeghem , le 4 Août.

J'AI reçu hier vos deux lettres , du 1 & du 2 de ce mois. Je vois , dans la première , que les ennemis n'ont point réussi dans leur entreprise sur la Picardie ; & dans la seconde , que le Corps de M. de Tilly a remarché du côté de leur grande armée. Nous raisonnâmes hier au soir sur le parti que vous nous proposiez ; il est certain qu'il seroit excellent de se pouvoir placer de telle manière qu'ayant des rivières devant nous , nous séparassions les ennemis & empêchassions le grand convoi de les joindre ; mais la difficulté seroit de se porter assez à temps où vous proposez ; vous ne pouvez y aller de Douai qu'en deux marches tout au plus ; nous ne saurions quasi y aller qu'en deux non plus , ayant nos troupes très - séparées , au lieu que les ennemis n'ont qu'une marche à faire pour se porter sur l'Escaut , & que s'ils faisoient ce mouvement quand nous ferions le nôtre , nous nous trouverions assez embarrassés ; d'ailleurs de la hauteur d'Oudenarde jusqu'à la Rône , il y a trois lieues ; ajoutez à cela que si , quand nous serons passés l'Escaut , les ennemis , for-

çant une marche , alloient droit à Bruges , je ne fais si le Comte de la Mothe les pourroit empêcher de s'en rendre les maîtres , auquel cas Gand ne se pourroit soutenir ; mais ce n'est pas là la plus grande difficulté , & celle de faire un mouvement chacun de dix lieues au moins , tandis que les ennemis n'en ont que quatre ou cinq , me paroît plus grande. Nos bons avis ne marquent point encore quand le convoi doit partir de Bruxelles , & au contraire ils disent que tout n'est pas encore déchargé des bateaux. Je ne fais , comme je vous l'ai déjà marqué , s'ils n'en voudroient pas plutôt à Mons qu'à Lille ou à Tournai , par la facilité du pavé qui les y mene de Bruxelles. J'ajouterai encore à ce que je viens de vous dire , qu'il est apparent que la grande armée ennemie fera un mouvement vers l'Escaut dès que le corps du Comte de Tilly l'aura rejointe , & qu'ainsi nous ne serions plus à temps de faire le nôtre. J'ai reçu , pendant qu'on chiffroit cette lettre , votre dernière du 2 au soir ; il me paroît que toutes les précautions que vous prenez sont très-nécessaires : vous savez déjà qu'hier au soir le Comte de Tilly avoit rejoint la grande armée qui étoit sur le point de marcher , & vous saurez aussi leur mouvement plutôt que nous ; je crois qu'entre ci & peu de jours nous serons éclaircis de leurs desseins.

L E T T R E

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le
Duc de Bourgogne.*

Du camp de Château-l'Abbaye, le 11 Août 1708.

COMME il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne fassent quelque siège, il est nécessaire que vous ayez la bonté de me donner une idée générale des mouvemens & des marches que vous avez intention de faire, afin que je puisse manœuvrer en conformité, & me tenir le plus à portée qu'il me sera possible, d'exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer : le temps presse, car avant qu'il soit deux jours je ne doute pas que Lille ou Tournai, ou bien Ypres, ne soit investi : si leur dessein est sur Lille, mon intention étoit de mettre dans Tournai les détachemens de Mortagny & de Chamfleur, pour barrer la communication des ennemis de Bruxelles à l'Escaut, & de me porter auprès de Douai avec toutes mes troupes, tant cavalerie qu'infanterie, pour les resserrer de ces côtés-là ; & en cas que le Duc de Marlborough demeure séparé du siège, je verrai si je ne pourrois pas attaquer un quartier du Prince Eugene ; mais je ne puis rien penser, ni imaginer de juste, que je ne sache vos in-

ous, ou que vous ne me donniez vos
res sur la situation que je prendrai, &c.

L E T T R E

*M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le
Duc de Bourgogne.*

Du camp de Château-l'Abbaye, le 12 Août 1708.

paroît que les ennemis sont déterminés pour
siege de Lille, puisque le convoi, ayant passé
haut, a pris la route de Menin; cela étant,
mettez-moi de vous proposer mon idée,
as en ferez l'usage qu'il vous plaira, puis-
elle ne part que de l'extrême envie que j'ai
les affaires se tournent avantageusement
ur le service du Roi & votre gloire.

Les ennemis étant une fois postés devant
le, je doute qu'il soit possible de leur en
lever le siege de vive force; car ils se
ront, se retrancheront, & notre infanterie
pas la meilleure du monde pour attaquer
tranchemens, ni pour un combat de poste;
je craindrois fort qu'après avoir bien
du monde, nous n'eussions un échec
lérable qui nous mettroit hors d'état de
faire ailleurs, & peut-être même de pou-
garder Gand. Je voudrois donc songer
ôt à rendre aux ennemis la conquête

pas difficile de prendre aussi Lewe; M. le Comte de la Mothe occupera en même temps Aloft, auquel il faudra faire travailler en toute diligence, afin d'y pouvoir mettre quelques bataillons en sûreté.

Pendant que nous exécuterons ce projet, que peuvent faire les ennemis? Marlborough (comme j'ai déjà dit) ne sauroit venir à vous avec des forces supérieures ni même égales, & continuer en même temps son siège de Lille: quand même il le feroit, pourra-t-il passer l'Escaut devant vous? S'il levoit le siège & qu'il marchât avec toutes ses forces, vous serez toujours le maître, ou de lui disputer le passage de l'Escaut, ou de vous replier sur Gand, auquel cas vous auriez gagné votre procès, puisque vous auriez empêché les ennemis de prendre Lille; & quant à moi, j'aurai toujours ma retraite assurée sur Mons, Charleroi, ou Namur.

Si Marlborough nous laisse faire, & qu'il préfère la prise de Lille à toute autre chose, je demande comment s'y pourra-t-il maintenir l'hiver, & comment pourra-t-il s'en revenir? Car mon expédition faite, je pourrai vous renvoyer une vingtaine de bataillons & une vingtaine d'escadrons, au moyen de quoi vous lui barrerez toujours le passage de l'Escaut; d'autant que Lille pris, il faudra qu'il y reste quelque garnison. Il ne sera pas non plus en état de
faire

faire le siege d'Ypres, n'ayant pas de quoi, & la saison étant trop avancée. S'il prend des quartiers de l'autre côté, & le long de la Lis, vous en pourrez faire de même le long de la Dendre, & dans tout le Brabant, & vous serez toujours à portée de vous rassembler s'il vouloit venir à vous; mais on aura le loisir de discuter plus à fond cette dernière matiere, sur laquelle je ne puis pas raisonner bien au jûste, n'ayant pas tout-à-fait la situation du pays dans ma tête: mais il me paroît, par ce que j'ai ouï dire, qu'en cas que Marlborough se rassemblât, en vous mettant la gauche à la Dendre, & vous étendant sur le ruisseau qui vient du Cosambre & qui entre dans l'Escaut au dessous d'Oudenarde, vous conserverez toujours votre communication libre d'Alost à Gand, & même de Bruxelles à Alost. Peut-être tout ce que je vous propose vous obligera à une guerre d'hiver; mais elle devient nécessaire, & vous la ferez avec bien plus de commodité que les ennemis, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Château-l'Abbaye, le 13 Août.

QUOIQUE M. de Marlborough se soit porté à Elchin, il me paroît que cela ne dérange point le projet que j'ai pris la liberté de vous envoyer hier; il n'y aura que cette différence, qu'avant que de marcher sur Bruxelles, il faudra que je m'avance devers Poth & Escanaff, comme pour vous joindre, afin que vous puissiez vous placer; après quoi je pourrai remarcher diligemment par vos derrières, pour exécuter le projet dont j'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata, crainte que celui d'hier ne soit pris.

Je resterai ici avec ma cavalerie & quelque infanterie jusqu'à ce que je reçoive vos ordres, &c,

L E T T R E

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 14 Août.

J'AI lu avec plaisir le projet que vous m'avez envoyé pour se rendre maître de Bruxelles &

du reste du Brabant, pendant que les ennemis seroient occupés à leur siege. Si nous avions toutes choses prêtes, il nous seroit peut-être aussi avantageux que celui de tenter le secours de la place; mais avant que nous eussions rassemblé à Namur tout ce qui nous faudroit pour cette entreprise, celle des ennemis seroit avancée; & quand, par les postes que nous prendrions, nous leur empêcherions le débouché de l'Escaut, ils pourroient envoyer un corps du côté de France, qui, entrant en Picardie, pousseroit la contribution, & feroit qu'on vous rappelleroit bientôt pour garder la frontiere; mais quand ils ne le feroient pas, de crainte de se séparer, & qu'on ne se rassemblât plutôt qu'eux, vous savez que les intentions du Roi y sont précises sur ce qui regarde le secours de la place, & je crois qu'il nous y faut conformer, en songeant, au plutôt, à rassembler toutes nos forces assez dispersées, &c.



L E T T R E

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le
Maréchal de Berwick.*

Du même camp, le 17 Août.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'écrivîtes hier; j'y vois les mesures que vous

T ij

prenez conformément à ce que je vous ai écrit pour faire jonction quand il en sera temps. J'ai appréhendé cependant que le dépôt des ennemis n'étant point fait absolument devant Lille, il ne fût dangereux de dégarnir Ypres sitôt : vous verrez, par la lettre que M. de Vendôme écrivit hier à M. de Bernieres, quelques changemens à ce que je vous avois mandé, mais qui ne sont pas d'une grande conséquence dans le fond, car le gros de l'affaire est toujours le même. Pour ce qui regarde le projet que vous aviez proposé, le Roi n'en est pas d'avis, ainsi que vous le verrez par une lettre qu'il m'a écrit, & dont il vous a envoyé la copie. La circonvallation des ennemis autour de Lille est telle que le Maréchal de Boufflers me l'a voit dépeinte. Si les ennemis ne peuvent défendre la Marque, je crois qu'ils seront bien embarrassés dans leurs retranchemens, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'hier; je vais me tenir prêt à exécuter vos ordres, soit

pour vous donner la main , soit pour observer Marlborough , soit pour tenter quelque chose sur les quartiers du Prince Eugene , en cas qu'il se dégarnisse pour mettre Marlborough en état de marcher à vous : la première marche que vous ferez fera prendre un parti aux ennemis , d'après quoi vous prendrez le vôtre.

J'ai reçu copie de la lettre que le Roi vous a écrite en date du 19 ; & comme en même temps j'ai eu ordre de ne point faire sortir de compagnies des garnisons , je les ai contremandées. Il n'y a rien de nouveau de Lille depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin : nul avis encore de l'ouverture de la tranchée , &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick , à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye , le 23 Août 1708.

J'AI différé jusqu'à l'heure qu'il est à avoir l'honneur de vous mander la marche de Marlborough vers Forêts , espérant de pouvoir vous rendre compte exactement de l'endroit où il seroit campé. Mais comme je n'en ai point de positives , ni de Tournai , ni de mes partis , j'ai cru qu'il étoit toujours nécessaire de vous

T iij

rendre compte , en diligence , que sûrement (à ce que me mande M. Dolet) toute l'armée de Marlborough a passé l'Escaut. Il est question de voir ce que vous jugerez à propos que je fasse , & si vous ne jugerez pas convenable , avant que je passe l'Escaut ou la Hayne , de vous avancer devers Gramont , afin que je puisse plus sûrement vous aller joindre.

Permettez-moi de vous faire quelques petites réflexions , lesquelles sûrement ne proviennent d'aucun autre motif que de celui du bien du service.

Lille étant assiégé , il faut , pour le secourir , combattre l'ennemi ; cela étant , il est plus avantageux de le combattre loin de son siege , parce qu'il sera moins en force. Marlborough a présentement aux environs de soixante-dix bataillons , & de cent soixante escadrons. Si vous marchez à lui , il est sûr qu'il vous attendra : étant dans la nécessité de combattre , ne le ferez-vous pas avec plus d'avantage de cette manière qu'en l'attaquant dedans les lignes de circonvallation , joint avec le Prince Eugene , quoique je vous aye aussi joint ? Il est sûr que si vous attendez , pour marcher à lui , que je vous aye joint (chose qui ne sera peut-être pas facile , du moins que pour l'exécuter il faudra faire un grand circuit) , Marlborough alors repassera l'Escaut , pour tâcher de nous en disputer ou re-

rarder le passage ; & quand vous l'aurez passé, il se retirera dedans les lignes , où il faudra l'attaquer , ses forces réunies , avec désavantage & grande incertitude de succès. C'est ce qui me feroit penser qu'il vaudroit peut-être mieux que vous marchassiez sur lui, & vous vous missiez si près qu'il ne puisse plus se retirer devant vous , ni passer l'Escaut ; & alors je vous joindrois en droiture , & vous l'attaqueriez avec toutes vos forces. S'il prenoit le parti de vous attaquer lui-même avant que j'arrivasse , ce seroit avec un corps d'infanterie bien inférieur au vôtre. S'il attendoit que le Prince Eugene lui renvoyât un renfort , il me donneroit aussi le temps d'arriver ; & cependant le siege n'iroit que lentement : vous auriez encore une autre alternative en cas que le Prince Eugene envoyât un gros renfort à l'armée de Marlborough , ce seroit de me faire alors attaquer ce qui resteroit au siege.

Tout cela , Monseigneur , sont des pensées dont vous ferez l'usage que vous jugerez à propos. Je ferai toujours avancer , après demain , mon infanterie jusqu'auprès de Mons , afin d'être en état d'exécuter ce qu'il vous plaira de m'ordonner , &c.



*EXTRAIT de plusieurs Lettres du Roi,
de M. de Chamillart, & de M. le
Maréchal de Berwick.*

LETTRE

*.De M. le Maréchal de Berwick, à M. de
Chamillart.*

Du camp de Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez
fait l'honneur de m'écrire, du 16, par un Cou-
rier de M. de Vendôme. Vous avez vu par la
copie de la lettre que j'avois écrite à Monsei-
gneur le Duc de Bourgogne, du 16, les dif-
férens partis que je lui ai proposés : je joins
encore ici copie de celle que je lui écrivis hier.
Depuis que je suis venu en ce pays, je n'ai pu
encore savoir le plan que l'on s'étoit fait dans
la situation présente des affaires ; car naturelle-
ment il faudroit que j'en fusse instruit, afin
d'agir conformément : j'attends donc la réponse
& les ordres de Monseigneur le Duc de Bour-
gogne ; mais si entre ci & trois jours l'on ne
me mande rien de positif, je me porterai, par
derrière la Scarpe, auprès de Mortagne, en
laissant, de ces côtés-ci, un millier de chevaux,
afin d'empêcher les petits partis ennemis (qui

pourrout déjà l'Artois), de pénétrer plus avant. De Montagne je pourrois bien passer l'Escaut pour m'approcher de Tournai, afin de voir de plus près ce qui peut venir de Bruxelles à Ath, & d'Ath à Oudenarde.

Les avis qu'on m'avoit donnés de la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle de Marlborough, se sont trouvés faux; car l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain: ainsi en passant l'Escaut, j'aurai à observer cette armée. Je n'ai jamais vu une frontiere où les Gouverneurs & Commandans soient si mal informés: je leur ai écrit lettres sur lettres, mais il semble qu'ils dorment tous, car ils ne me mandent jamais que de vieilles & très-mauvaises nouvelles, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, au Roi:

A Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, du 14 & du 16, & j'attends la réponse à plusieurs que j'ai écrites à Monseigneur le Duc de Bourgogne, afin de pouvoir me déterminer sur les mouvemens qu'il me convient de faire dans la situation présente; car jusqu'à ce que je sache le syl-

T Y

tême & le plan que l'on s'est fait , il n'est pas possible que je manœuvre juste. Il n'y a point encore de temps perdu , d'autant que mes dernières troupes ne pourront être ici qu'après demain.

Votre Majesté a vu , par la copie de la lettre que j'ai écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne le 16 , les différens partis que je lui propose ; vous verrez aussi celle que je lui écrivis hier , par la copie que j'en envoie à M. de Chamillart : si entre ci & l'entière arrivée de mes troupes je n'ai point de réponse , j'étendrai ma droite jusqu'auprès de l'Escaut , afin de pouvoir être en état d'inquiéter les convois qui viendront par l'autre côté de Bruxelles à Oudenarde ; mais tant que les ennemis seront de l'autre côté de la Lis , à Comines , il faudra que je tienné quelque cavalerie ici pour empêcher les courses , &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Au camp sous Douay , le 22 Juillet 1708.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene décampa hier de Bruxelles , escortant un grandissime convoi , & dirigeant sa marche

par Halle & Enghien; sur quoi j'ai dépêché dès l'instant un Courier à Mgr. le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme. Vous trouverez ci-jointes copies des lettres que je leur écris; je vous envoie aussi un article d'une lettre de M. de Vendôme, du 17, afin que vous puissiez comprendre ce que je dis dans celle que j'écris à Mgr. le Duc de Bourgogne, au sujet des conquêtes que les ennemis pourroient faire. J'attends réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme, afin de prendre mon parti; car si l'on ne veut point tenter d'interrompre le commerce de l'armée de Marlborough avec Bruxelles, je pourrois bien aller camper auprès de Lens, ou même à Béthune, pour mieux couvrir l'Artois, & avoir attention au côté de la mer, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 25 Juillet 1708.

J'AI reçu votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois, avec autant d'inquiétude que vous, que le convoi de grosse artillerie qui s'étoit assemblé à Bruxelles en est parti pour venir par Enghien, escorté de toute l'armée du

T. VI.

Prince Eugene. J'ai même lieu de croire que le Duc de Marlborough a fait un détachement au moins de douze mille hommes de son armée pour venir au devant. Il n'y a pas à douter que ce convoi (à moins qu'il ne soit traversé) n'arrive en quatre jours à Courtrai, & que lorsqu'il y sera, il ne passe aisément à Menin, ou par-tout ailleurs que les ennemis pourroient en avoir besoin. Je ne saurois croire que Mgr. le Duc de Bourgogne soit averti assez à temps, ni qu'il puisse faire des mouvemens assez justes pour que, de concert avec ce qu'il feroit marcher de son armée, vous puissiez l'attaquer. Quand on ne sauroit traverser son ennemi par la force, il faut se servir de ruses. S'il se trouvoit quelques gens bien entreprenans qui voulussent courir le risque du danger qu'il y auroit d'hazarder de mettre le feu aux chariots de poudre, bombes, grenades, & de l'artillerie, le Roi consentiroit volontiers à les récompenser chèrement s'ils étoient assez heureux pour y réussir. Il faut tenter toutes sortes de moyens, &c.



L E T T R E

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Fontainebleau, le 30 Juillet 1708.

QUOIQUE l'objet du convoi mérite une très-sérieuse attention, Sa Majesté desire néanmoins que par préférence vous vous donniez tout entier à la conservation de l'Artois & de la Picardie, &c.

L E T T R E

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Fontainebleau, le même jour 30 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 26 de ce mois; je vous envoie copie de celle que j'écris par ordre du Roi, à M. de Bernage, par laquelle vous verrez la résolution que Sa Majesté a prise, de permettre aux Etats d'Artois de traiter de la contribution avec les ennemis à des conditions supportables. S'ils conviennent entre eux, & que vous preniez le parti de vous éloigner, comme il y a bien de l'apparence, pour

vous porter du côté de Mortagne, j'ai peine à croire qu'ils ne fassent pas avancer un Corps du côté de la Picardie. Ce mouvement jetteroit une grande terreur jusqu'à Paris : il sera pourtant bien difficile de l'empêcher, tant que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne restera derrière le canal de Bruges, sans en faire aucun. L'intention du Roi est que, par préférence à tout, vous donniez de si bons ordres pour les places de la frontière, qui pourroient être exposées aux surprises, particulièrement pour celles d'Arras, Saint-Omer, Béthune & Aire, qu'il n'arrive aucun inconvénient de votre éloignement, &c.



L E T T R E

Du Roi, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

MON Cousin, j'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois passé, jusqu'où les ennemis portent leurs demandes pour la contribution. Je vois bien, en l'état où vous êtes, que vous ne pouvez pas couvrir avec le Corps de troupes qui vous reste toutes mes frontières, de manière à s'assurer de les garantir des courses de leurs partis, & en même temps vous assurer de pouvoir interrompre absolument le passage

des convois qu'ils tirent de Bruxelles. Je crois vous avoir déjà fait savoir que vous devez , par préférence à tout , prendre toutes les mesures qui dépendront de vous pour couvrir , autant que vous le pourrez , les Provinces d'Artois & de Picardie , me remettant à vous , au surplus , d'agir de concert avec le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme , auxquels j'ai écrit amplement sur le grand convoi que les ennemis doivent faire partir de Bruxelles , pour essayer de tomber dessus & de battre son escorte , &c.

L E T T R E

*De M. de Chamillart , à M. le Marechal
de Berwick.*

A Fontainebleau , le premier Août 1708.

J'AI reçu , Monsieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , du 29 du mois passé , & celle qui y étoit jointe pour le Roi ; je l'ai remise à Sa Majesté , qui m'a ordonné de vous en adresser la réponse. Il est aisé de voir , l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étant fixée sur le canal , l'impossibilité dans laquelle vous vous trouvez de couvrir l'Artois & la Picardie , d'entreprendre sur les ennemis , & de traverser leurs convois : quoique ce dernier article soit des plus importans , il est néan-

moins certain que , par préférence à tout, vous devez avoir une grande attention aux mouvemens que les ennemis pourroient faire vers la Somme ou Lauthis avec un corps considérable. Ce seroit un moyen sûr pour achever de ruiner la Picardie , répandre l'effroi dans la Normandie, & jusqu'aux portes de Paris. Mais sans vous déplacer entièrement, la bonne volonté & la capacité de M. Dolet pourroient suppléer au manque de forces ; & s'il avoit quelque peu d'infanterie avec de la cavalerie , le pays qui est à portée de lui étant rempli de défilés , il pourroit faire un grand dérangement sans commettre les troupes qu'il employeroit à cette expédition. Il n'y a pas un moment à perdre si vous êtes en état de l'aider, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Château-l'Abbaye , le 21 Août 1708.

IL me paroît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans lad. lettre (du 19 Août), & qu'il vaut beaucoup mieux que Mgr. le Duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté de la Dendre, pour s'approcher de moi ,

que de me faire aller à Gramont, pour ensuite revenir par Leuse sur Tournai. Le Duc de Marlborough me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer sur la Dendre ; car en ce cas l'on pourroit peut-être faire des manœuvres qui l'embarrasseroient, en m'approchant de Tournai de ce côté-ci de l'Escaut, & me mettant derrière la rivière d'Ere, d'où je puis aller en pleine bataille sur la Marque. De plus, l'armée du Duc de Marlborough, n'étant que d'environ soixante-dix bataillons, n'est pas assez nombreuse pour songer à attaquer, ni même à arrêter celle de Mgr. le Duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes de l'armée du Prince Eugene, pour à-peu-près s'égaliser à Mgr. le Duc de Bourgogne, alors en rassemblant mes troupes, je pourrois, si le Roi l'approuve, tenter le secours de Lille, d'autant que j'ai quatre-vingt-dix-huit escadrons, & que je pourrois, en cas de besoin, rassembler jusqu'à trente-cinq bataillons. Le Prince Eugene a actuellement dans son camp soixante-quatre bataillons, & autant d'escadrons : s'il envoyoit à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrois aussi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laisse du monde pour la garde de ses batteries. Le pire qui puisse arriver, c'est que je ne puisse pas forcer

les lignes ; car étant supérieur en cavalerie ,
je ne puis jamais être battu , &c.



L E T T R E

*De M. le Maréchal de Berwick , à M. de
Chamillart .*

A Valenciennes , le 25 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir votre lettre du 23 de ce mois : je vous avouerai franchement que je ne laisse pas d'être inquiète du mouvement de M. de Marlborough ; car il veut combattre , & cela , s'il est possible , avant ma jonction. Je ne puis passer la Haine , que Mgr. le Duc de Bourgogne ne soit sur la Dendre ; & c'est justement en y venant , que Marlborough attaquera l'armée , si l'on n'y marche avec de grandes précautions , & bien en ordre. Si une fois Mgr. le Duc de Bourgogne se poste , je ne fais comment Marlborough pourra m'empêcher , ou de joindre , ou de secourir Lille : car ayant Mgr. le Duc de Bourgogne devant lui , il ne pourra plus donner la main au siège ; & pour peu que le Prince Eugene envoie de détachement considérable à Marlborough , je serai assez fort pour tenter le secours ; car , en cas de besoin , je rassemblerai une quarantaine de bataillons , y

compris les débris de l'armée, & trois ou quatre des meilleurs bataillons des places. Je suis de votre avis ; un combat entre la Dendre & l'Escant ne peut être à désirer, c'est un pays très-fourré, où il sera bien difficile que notre cavalerie agisse, & que l'affaire soit décisive ; ainsi pour secourir Lille, il faudroit encore recommencer.

L E T T R E

Du Roi, à Mgr. de Duc de Bourgogne.

A Fontainebleau, le 26 Août 1708.

JE vois par la lettre que vous m'avez écrite, du 23, que, sur les avis qui vous étoient venus, que le Duc de Marlborough avoit passé l'Escant, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lille, vous aviez mandé au Maréchal de Berwick de surseoir sa marche jusqu'à ce qu'il en fût certain, & que les ennemis, attachés tout-à-fait au siège, n'eussent pas assez de forces à l'armée du Duc de Marlborough pour s'opposer à votre passage : vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du Maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avoit été ouverte le 22 à dix heures du soir, & qu'ils attaquoient la place par les

tenaillons. Il ont continué depuis ce temps-là; & par les signaux qui ont été faits, le siege va son train. Les batteries n'avoient point encore tiré hier 25 au matin : il est difficile de comprendre comment ils peuvent suivre tant de différens objets à la fois, & encore davantage qu'ils y réussissent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Duc de Marlborough n'a point passé l'Escaut sans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du Maréchal de Berwick, pendant qu'elles seront en marche pour se joindre, & cette jonction m'a paru si dangereuse à tenter, qu'après y avoir bien pensé, je la crois absolument inutile, l'objet de tous les mouvemens qui se font de part & d'autre, étant uniquement la conservation ou la prise de Lille. On peut secourir cette place sans se commettre au sort d'une bataille, qui se donneroit dans un trop grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entreprise; ou du moins s'il arrivoit quelque contretemps qui empêchât votre jonction, ou qui retardât votre marche, les ennemis, pendant ce temps-là, pourroient se rendre maîtres de la ville, dont la perte seroit irréparable. Pour ne point tomber dans cet inconvénient, je ne vois qu'un seul parti à prendre (quoiqu'il ait ses difficultés), c'est celui qui m'a paru le meilleur de tous, & celui

que je desiré que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions , le secret ; & la bonne conduite que demande une affaire de cette importance. Il faut pour cela que tous vos mouvemens soient bien concertés avec le Maréchal de Berwick , & qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre , il se fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra rassembler , & qu'incontinent après qu'elles l'aurent joint dans le lieu où il est , ou à portée de Valenciennes , il s'avance , en deux marches forcées , sur les lignes des ennemis ; que vous soyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il se disposera de faire ; que vous le préveniez en vous avançant avec toute l'armée que vous commandez , du côté d'Alost ; que vous preniez vos mesures pour avoir au moins du pain pour six jours. Si le Duc de Marlborough se fait joindre par une partie des troupes qui sont au siège pour marcher à vous à dessein de vous combattre , votre armée étant composée de cent un bataillons & de cent quarante escadrons , la Dendre entre vous & lui , il aura bien de la peine à passer cette riviere devant vous , & rien ne vous empêchera de trouver des postes assez avantageux , pour éviter de donner un combat : mais dans ce cas , il laisseroit si peu de troupes pour le siège & pour la garde des lignes , qu'il ne seroit

pas difficile au Maréchal de Berwick , en prenant ses mesures avec le Maréchal de Boufflers, d'entrer dans les lignes, & de faire un tel dérangement dans le camp des ennemis, qu'ils ne seroient plus en état de continuer le siege; & vous pourriez pour-lors vous retirer à Gand sans vous commettre à une action. Si, au contraire, le Prince Eugene fortifioit son armée, & qu'il y eût au moins soixante bataillons & autant d'escadrons dans les lignes, quoique ce soit peu par proportion à ce que le Maréchal de Berwick seroit en état de mener avec lui, qui pourroit composer du moins une armée de trente-six bataillons & de cent escadrons, non compris la garnison qui seroit en état d'agir en même temps; il semble que ce que le Duc de Marlborough auroit avec lui ne seroit pas suffisant pour vous empêcher de continuer votre marche, & d'arriver à Mons. J'ai même peine à croire qu'il voulût s'y exposer, & passant la Dendre & l'Escaut, s'éloigner entièrement de l'armée du Prince Eugene. Vous savez que dans les deux armées des ennemis, il ne peut y avoir au plus que cent trente-six bataillons & deux cent trente escadrons : celle que vous commandez & celle du Maréchal de Berwick, en ont au moins un pareil nombre. Ils ont la garde des lignes, celle du camp, le service de la tranchée qui en doit consommer

une partie. C'est ce qui me donne lieu de croire qu'en vous conduisant, de part & d'autre, avec précaution, on peut conserver Lille & Gand en même temps. Si par l'événement les ennemis faisant leur principale affaire de la prise de Lille, vous trouviez plus de facilités que vous n'avez lieu de l'espérer à vous rendre à Mons, &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp d'Hérines, le 28 Août.

J'AI reçu ce matin, étant déjà en marche pour venir ici, vos lettres des 25 & 26; ainsi j'ai continué ma marche, de peur de causer quelque dérangement à celle de Mgr. le Duc de Bourgogne : je suis arrivé ici à six heures du soir avec la tête de ma cavalerie; la queue & l'infanterie n'arriveront que tard. Les ennemis n'ont point fait de mouvement, ainsi je ne suis qu'à deux lieues de Ninove; l'on peut compter notre jonction faite.

J'ai reçu réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne depuis qu'il a reçu le paquet du Roi, & il me mande de continuer toujours ma marche; ce que je ferai à la pointe du jour. Je

vous informerai des résolutions qu'il prendra pour le secours de Lille, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 25 Septembre 1708.

EN arrivant ici j'ai appris de M. le Comte de la Mothe, que les ennemis étoient entrés, par le pont de Lessingue, dans le Camerlinback, pour charger à Ostende leurs charrettes, par où nous voyons que l'inondation ordonnée à Nieuport n'a pas eu l'effet que l'on espéroit. Il s'agit présentement de barrer le retour du convoi. Pour cet effet, M. le Comte de la Mothe a dessein d'aller demain se poster à Odembourg, afin d'occuper l'unique chaussée qui vient de Lessingue, moyennant quoi ils ne peuvent plus trouver de chemin que par le Nord du Franc de Bruges; ce qui leur sera impossible, vu qu'il leur faut après passer le canal d'Ostende devant M. le Comte de la Mothe.

Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que le Duc de Marlborough n'envoie diligemment un assez gros corps de troupes pour attaquer M. le Comte de la Mothe : le remède me paroît facile,

Facile, ce seroit de lui envoyer incontinent une augmentation de quinze ou vingt bataillons, ce qui le rendroit supérieur à tout ce que M. de Marlborough pourroit détacher ; & il vous resteroit encore suffisamment de troupes pour masquer Oudenarde & garder l'Escaut. Ce seroit même commencer à mettre à exécution l'idée que vous avez eue pour la conservation de ce pays-ci : vous pourriez aussi envoyer , à M. le Comte de la Mothe , une augmentation de vingt escadrons. Comme les ennemis ont bien moins de chemin à faire pour venir à Oudenbourg de leur grande armée , que les détachemens que vous pourriez faire , & que le succès de cette campagne dépend des empêchemens que vous pourrez apporter au passage du convoi ; je crois qu'il n'y a pas un instant à perdre pour faire passer à M. le Comte de la Mothe , le nombre de troupes que vous jugerez à propos : le moyen le plus prompt seroit de faire marcher les troupes qui sont auprès d'Oudenarde , & qu'on remplaceroit incontinent par celles que vous avez étendues le long de l'Escaut.

J'irai aujourd'hui me promener , si je puis , jusqu'à Plassendal ; mais je ne suis pas sûr de pouvoir repartir demain , voulant me mettre bien au fait de ce pays, pour avoir l'honneur

Tome II.

V.

de vous en rendre un compte plus exact ; mais sûrement je serai de retour vendredi, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

De Bruges, le 26 Septembre 1708.

JE fus hier reconnoître le canal d'Ostende jusqu'à Plassendal ; & en même temps j'ai pris une idée à-peu-près du reste du pays. Il me paroît que M. le Comte de la Mothe ne peut prendre une meilleure situation qu'Oudenbourg, occupant par sa droite & retranchant la digue, qui vient de Lessingue le long du canal de Nieuport : il pourra même, par le moyen des fossés & watergans, assurer son front contre ce qui pourroit venir de l'armée de Marlborough, pourvu que le nombre n'en soit pas trop supérieur. Il faudra nécessairement que par sa gauche il tienne le canal de Bruges à Ostende, faisant même faire des ponts auprès de Plassendal, afin de tirer plus commodément la subsistance de Bruges, & pouvoir se porter dans le nord du Franc de Bruges, s'il en étoit besoin. Les troupes que mene M. de Puyguion, arriveront ici avant midi : ainsi M. le Comte

de la Mothe pourra se mettre en marche vers le soir. Si l'on avoit pu cacher l'arrivée de toutes ces troupes, il auroit mieux valu laisser déboucher le convoi en deçà de Lessingue avant que de bouger d'ici, afin de le pouvoir prendre tout entier; mais comme il n'est pas possible de cacher pendant vingt-quatre heures l'arrivée d'une armée, il faudra se contenter de boucher le passage au convoi; & pour cet effet se porter devers Oudenbourg, & s'y retrancher de tous les côtés.

Les nouvelles qu'on eut hier d'Ostende portoient qu'on y chargeoit à force sept cents charriots venus de l'armée de Marlborough; que les troupes étoient campées à Mariquerque, ayant un gros poste pour la garde du pont de Lessingue. Ils ont aussi envoyé un détachement dans le nord du Franc de Bruges, pour en faire venir toutes les charrettes. On a donné ici des ordres très-express pour l'empêcher, & les payfans se sauvent avec leurs chevaux, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 27 Septembre 1708.

Sur la nouvelle que nous eûmes hier de l'arrivée du Comte d'Albemarle à Rouffelaer, avec

Vij

un assez gros corps de troupes, M. le Comte de la Mothe devoit ce matin avant jour prendre le chemin de Dixmude, afin de le trouver sur la marche de Rousselaer à Lessingue, & le combattre, vu que M. de la Mothe a quarante - quatre escadrons & trente - quatre bataillons ; & que, selon le rapport de tous les payfans, M. d'Albemarle n'a tout au plus que quatre mille chevaux & huit à dix mille hommes de pied. Cette résolution prise, j'ai reçu cette nuit avis, par un homme parti hier après-dîné de Menin, que le Duc de Marlborough y avoit passé, aussi bien que M. d'Auverquerque & toute l'armée ennemie ; que le quartier de Marlborough étoit marqué à Rombecq, & celui d'Auverquerque à Izeguem auprès de Rousselaer. Quoique l'on ne puisse entièrement se fier à cet avis, néanmoins comme l'homme passe pour être sûr, & qu'il dit beaucoup de circonstances, j'ai cru qu'il ne falloit pas faire avancer M. le Comte de la Mothe trop avant, jusqu'à ce qu'on fût informé de la vérité du fait, de peur qu'il ne trouvât partie beaucoup trop forte pour lui : ainsi il a marché devers Saint-André à Valsart, où il fera halte avec le gros de ses troupes, jusqu'à ce qu'il ait des nouvelles des ennemis par les partis qu'il a envoyés sur Thourout, sur Rousselaer, & sur le chemin de Courtrai. Il a détaché en même

temps la plupart de ses Grenadiers pour occuper Oudenbourg , afin d'être à portée de voir déboucher de Lessingue le convoi , de l'attaquer , ou de marcher à M. d'Albemarle , si l'armée de Marlborough ne le suit point. L'on assure que de Lessingue il faut nécessairement que le convoi suive la digue qui vient à Oudenbourg , à cause des eaux qui remplissent tous les chemins depuis le fort de Nieuvendam jusqu'en deçà de Snasquerque.

Je demeurerai ici jusqu'à ce que je sache certainement la vérité de la marche de Marlborough , après quoi je partirai pour me rendre auprès de vous.

L'on charge le convoi à Ostende , mais nous n'avons pas eu avis qu'il soit encore parti , &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Du camp du Saulsoy , le 29 Septembre 1708.

IL est temps de songer aux dispositions à faire pour soutenir Gand & Bruges ; car il ne faut pas douter que , l'expédition de Lille finie , les ennemis ne fassent tout leur possible pour nous enlever ces deux places , ou du moins la der-

niere , afin de se donner une communication plus prochaine avec Menin & Lille. J'espère que moyennant les bleds que nous avons actuellement dans Gand & Bruges , & ceux qu'on y voiture , les troupes qu'on y mettra auront suffisamment de quoi y subsister jusqu'à la campagne prochaine , &c.

M É M O I R E.

Du dernier Septembre 1708.

SELON toutes les apparences , l'on doit s'attendre que Lille sera pris ; mais qu'il le soit ou ne le soit pas , il est certain que rien n'est plus important que d'empêcher que les ennemis ne se fassent une communication courte & facile avec Courtray & Menin. Pour cet effet , il faut dès à présent commencer à faire la disposition pour la conservation de Gand & Bruges , qui sont les seuls endroits par où les ennemis peuvent établir la susdite communication ; il faut aussi & en même temps arranger & disposer les troupes , de manière à pouvoir couvrir la France de toutes entreprises , ou courses.

L'on propose donc de faire incontinent un partage des troupes de cette armée , d'envoyer cinquante bataillons & soixante escadrons pour

mettre derriere le canal ; ce qui , joint à ce qu'on avoit laissé dans Gand & Bruges , sera suffisant pour la conservation de ces deux places. Celui qui sera chargé de cette besogne , examinera sur les lieux la situation qu'il prendra , soit en mettant dans Gaud une vingtaine de bataillons , avec douze ou quinze escadrons , & se retranchant avec le reste sous Bruges , ou soit en s'accommodant derriere le canal , pour tenir par la gauche & par la droite à ces deux villes. Le reste de l'armée composée de soixante-quinze bataillons & cent cinquante escadrons , se tiendra derriere l'Escaut , masquant Oudenarde jusqu'à ce que Lille soit pris ou manqué ; après quoi l'on croit qu'il faudra se rapprocher de Mortagne , afin d'être à portée , en se mettant derriere la Scarpe , de couvrir Douay , & garantir la France de toutes courses.

L'on verra ensuite le parti que prendront les ennemis. S'ils viennent passer à Oudenarde pour regagner le Brabant , c'est ce que l'on peut désirer de mieux , parce qu'alors la campagne finira à l'ordinaire. S'ils marchent vers Bruges ou vers Gand , l'armée qui est restée derriere la Scarpe passera la Lis , pour suivre les ennemis , & empêcher qu'ils ne puissent rompre toute communication de Bruges avec la France ; car il est certain qu'une de nos deux armées près de Bruges , & l'autre près d'Ypres , les ennemis ne sauroient

barrer le chemin de Bruges à Gand , & celui de Bruges à Ypres ; l'un ou l'autre sera libre. Si les ennemis marchent vers la Scarpe, l'on croit que les soixante-quinze bataillons & les cent cinquante escadrons seront suffisans pour les arrêter , sur-tout en y faisant travailler incessamment : de plus , en ce cas, l'armée qui est sur le canal de Bruges se rapprochera aussi-tôt de la Lis, pour inquiéter les ennemis par leurs derrières, & sera toujours à portée de se mettre derrière son canal, si l'ennemi y remarchoit.

Ce que l'on propose non-seulement est nécessaire pour le soutien de Bruges & de Gand, mais aussi pour tâcher d'empêcher le passage des autres convois que les ennemis ont sûrement dessein de faire venir d'Ostende : mais sur-tout il n'y a pas un instant à perdre à prendre son parti ; car tout-à-coup Lille se prendra , & l'on se trouvera embarrassé de manœuvres à faire, outre que l'on aura perdu le temps de s'accommoder.



L E T T R E

*De M. le Maréchal de Berwick, à M.
de Chamillart*

Au camp du Saulsoy , le premier Octobre 1708.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne écrit au Roi au sujet des dispositions & mesures à prendre

pour le reste de cette campagne. Il me paroît qu'il n'y a autre chose à faire que ce qui est porté dans sa lettre, & il n'y a pas un instant à perdre pour se préparer, afin de n'être point surpris ni embarrassé dans ces mouvemens.

J'oubliois d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour sauver Lille, si pourtant il se perd, je ne crois nullement impossible de songer à le reprendre cet hiver; je dis plus, qu'il est absolument nécessaire de faire pour cela des efforts : à la vérité si les ennemis hivernoient dans le voisinage de Lille, cela ne seroit pas facile; mais si le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela se peut, &c.



L E T T R E

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 2 Octobre 1708.

RIEN n'est plus affligeant que de voir prendre Lille après avoir eu tant de sujet d'espérer de le conserver. A peine le Roi avoit-il appris l'entrée de M. le Chevalier de Luxembourg dans la place, que Sa Majesté a été informée par la lettre de M. le Comte de la Mothe à M. de Vendôme,

V v

que le convoi de sept cents charriots partis d'Ostende étoit passé pour joindre l'armée, sans y avoir pu mettre aucun obstacle, quoiqu'il ait attaqué les ennemis, parce que son infanterie n'a pu les enfoncer.

Vous verrez par la copie de la lettre de Sa Majesté à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'Elle ne veut plus attendre à la dernière extrémité, pour prendre des mesures sur ce qu'il y aura à faire pendant le reste de la campagne, soit pour traverser à l'avenir les convois, ou pour embarrasser les ennemis dans leur retraite, en cas qu'ils se déterminent à faire retourner une partie des troupes qu'ils ont en Allemagne, ou dans la Flandre & en Hollande. Donnez au projet que Sa Majesté demande une attention sérieuse; Elle compte sur votre zèle & votre affection à son service: j'ajouterai de mon chef une chose qui sera pour vous seul, & dont vous ne ferez aucun usage public. Rien ne seroit plus dangereux, que de donner aux ennemis la même idée, que celle que je vous communique dans le dernier secret; j'aurois peine à la confier à tout autre qu'à vous. Quoique je sois persuadé qu'elle ne peut être d'aucun usage, je m'en vais vous l'expliquer. Je me suis mis dans l'esprit que les ennemis, pour conserver Lille, feront des établissemens à Armentières, Warneton, Comines, Warvick, Menin,

Courtray, Oudenarde, Rousselaer, Tourout, Oudenbourg, Plassendal, afin d'entretenir la communication par Ostende : l'abondance de ce pays (quoique mangée) leur fournira des subsistances , & ils peuvent y laisser tant de troupes que vous ne seriez pas en état de le leur faire abandonner. Dieu veuille que je me trompe, & que vous puissiez prendre Courtray & Menin cet hiver ; Lille rentreroit de lui-même sous l'obéissance de son légitime Souverain, &c.

L E T T R E.

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Versailles, le 3 Octobre 1708.

J^e ne saurois être de même avis que vous, pour songer à reprendre Lille, en supposant qu'il est déjà perdu. Je vous assure qu'il est encore plus aisé de le sauver, en l'état où il est, qu'il ne seroit d'en faire le siege, s'il étoit entre les mains des ennemis. Permettez-moi de vous dire que M^{gr}. le Duc de Bourgogne aura encore bien des choses à faire, avant que les ennemis se séparent, s'il veut employer son armée. Ne pourriez-vous point essayer d'avoir des intelligences à Oudenarde ? Il y a peu de

V vj

garnison , encore moins de munitions ; l'armée feroit mieux employée à seconder la bonne volonté des habitans , qu'à demeurer dans l'inaction derriere l'Escaut. Il n'est point naturel qu'étant maître des places & du pays , avec une armée du moins égale à celle des ennemis , ils fassent passer tous leurs convois , & prennent Lille , sans que Mgr. le Duc de Bourgogne leur forme aucun obstacle. Le Public , peu charitable , en attribue la cause au peu d'union qui est entre M. de Vendôme & vous : je voudrois que vous eussiez déjà trouvé l'occasion de le désabuser , &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Au camp du Saulfoy , le 5 Octobre 1708.

Je ne puis mieux répondre à vos deux lettres , du 1 & du 3 de ce mois , qu'en vous disant ce que je pense sur les vues & dispositions pour le reste de la campagne. Il m'a paru , par la première , que le Roi attendoit de Mgr. le Duc de Bourgogne un projet : il a prévenu , sur cela ; S. M. par celui qu'il lui a envoyé le 2 ; & il lui écrit encore présentement plus au long. Si

es ennemis sont obligés, par le mauvais temps, ou par manque de munitions, de lever le siège de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre, que de mettre, derrière le canal de Gand à Bruges, un corps de troupes suffisant pour donner la main à ces deux villes, & empêcher le Duc de Marlborough de rien entreprendre sur elles; puis, lui laissant libre le passage d'Oudenarde, songer, dès que les ennemis se mettront en quartier, à occuper Deinse, Courtray & Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin, & être en état, au commencement de la campagne, d'en faire le siège, en masquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde, par l'autre côté de l'Escaut. Mais si les ennemis prennent la ville de Lille, il paroît que le principal objet qu'on doit avoir, c'est de conserver Bruges & Gand, & d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers sur les frontières de France, ainsi que vous avez vous-même marqué le craindre.

La conservation de Bruges & de Gand nous est nécessaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus considérables villes des Pays-Bas, que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin & Lille. L'on ne peut conserver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-considérable, sauf, la

campagne finie , & les ennemis retirés , à renvoyer en France ce qu'on en jugera à propos , occupant pourtant les postes de Dixmude , de Deinse , & même Courtray , si l'on trouve jour à le prendre.

Pour empêcher les ennemis de s'établir l'hiver sur les frontières de France , il faut deux choses ; l'une , leur ôter la libre communication avec leur pays , en conservant Bruges & Gand , au moyen de quoi , ils ne puissent , qu'avec le secours d'une armée , rien voiturier à Menin , ni à Lille ; & l'autre , leur donner la liberté de regagner leur pays : car si on leur bouche tous les passages , il faudra de nécessité qu'ils y demeurent ; & le parti forcé qu'on leur aura fait prendre , leur fera peut-être trouver des facilités à y subsister ; & alors , quand même on leur ouvrirait le chemin du retour , ils n'en voudront plus sortir : ainsi il vaut mieux , Lille pris , ne point barrer le passage de l'Escaut.

Mais , outre qu'il ne seroit pas possible de rester , tout l'hiver , derrière l'Escaut , dès que l'on verroit les corps ennemis se promener en Artois & en Picardie , l'on seroit contraint de revenir au plus vite , pour sauver le voisinage de Paris d'être mis à contribution , & empêcher l'ennemi de vivre en abondance à nos dépens.

Je crois donc que , Lille pris , on manqué ,

faudroit se rapprocher de Mortagne , pour être à portée de veiller à la France , & vivre , si l'ennemi passe l'Escaut , dans la Châtellenie d'Ath , en attendant la fin de la campagne.

Mais si , malgré tout ce qu'on a dit ci-dessus , ces ennemis , ayant pris la ville de Lille , avec la citadelle , ou sans la citadelle , prenoient le parti de s'établir le long de la Lis , & dans les environs de Lille , il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier , en faisant le demi-cercle , depuis Tournay jusqu'à Ypres , en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux.

Voilà , à peu près , tous les cas ; il faut les prévoir tous , & prendre ses mesures dès à présent. Les projets de surprises de places ne sont pas à négliger ; mais aussi il ne faut pas y tabler.

Quant à ce que vous me dites , que le Public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le Duc de Vendôme & moi , je ne vous en peux rien répondre , que ce que vous savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme , & je n'ai point vu que depuis votre départ nous ayons eu ni dispute , ni altercation. Si je ne suis pas de son avis sur toutes choses , il faut , pour me faire changer , me donner des raisons , auxquelles je me rendrai ; mais , je vous le

répète , depuis votre départ , il n'a pas été question d'être d'avis différens , &c.



LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick , à M. le
Comte de Bergueick.*

Au camp du Saulsoy , le 5 Octobre 1708.

J'AI reçu en même temps vos deux lettres du 3 & du 4. Je suis persuadé, comme vous, que le dessein des ennemis (après avoir pris la ville de Lille) est de se retrancher contre la citadelle , & de tâcher à se rendre maîtres de Bruges & de Gand , afin de tirer plus commodément tout ce dont ils ont besoin , & faire hiverner leur armée le long de la Lis & dans les environs de Lille , suivant toujours l'idée qu'ils ont de pénétrer en France , & obliger par-là le Roi à faire la paix aux conditions qu'il leur plaira ; c'est aussi ce qui doit nous obliger à mettre tout en œuvre pour traverser leurs desseins , & faire notre capital de la conservation de Bruges & de Gand. Le mémoire que je vous ai envoyé rouloit principalement sur cela ; & il me paroît que nos sentimens ne diffèrent que dans le nombre de troupes qu'il y faudroit laisser : s'il ne tenoit pourtant

qu'à une dizaine de bataillons que nous fussions d'accord, j'opinerois à les lâcher ; en ce cas il y auroit soixante bataillons indépendamment des garnisons, & je crois que cela pourroit suffire, sur-tout considérant que Marlborough n'y sauroit marcher avec toutes ses forces, ne pouvant se dispenser de laisser dans Lille une très-grosse garnison, outre que son armée est considérablement diminuée, & diminuera avant la fin du siège.

Je ne saurois être de l'avis de barrer toujours le passage de l'Escaut, par la raison que notre armée n'y pourroit pas subsister, & que nous exposerions la France à de terribles courses, qui feroient crier tout le pays jusqu'aux portes de Paris.

Lille donc pris (si Lille se prend), je laisserois derrière le canal l'armée destinée pour la conservation de Bruges & de Gand, & avec le reste je me mettrois à portée de Mortagne, afin d'être en état d'aller défendre la France. Vous ne pouvez faire qu'une seule objection à ce que je propose, à savoir qu'en démasquant Oudenarde nous laissons libre le chemin de Bruxelles ; mais à cela je réponds qu'indépendamment des difficultés qui se trouveront dans une saison avancée au travers d'un pays gras, l'ennemi ne sauroit faire passer de Bruxelles aucuns convois, que toute son armée ne vienne

en deçà de l'Escaut pour l'escorter ; & en ce cas peut-être trouverons-nous le moyen de nous placer de l'autre côté d'Oudenarde , pour lui barrer le retour ; mais quand cela ne seroit pas , nous garderons toujours Bruges & Gand , & nous couvrirons notre pays , en attendant que nous voyons jour à faire des entreprises prématurées.

Les ordres que vous avez envoyés pour faire des magasins de fourrages à Bruges & à Gand , nous seront très-utiles , aussi-bien que les armes que vous y voulez faire passer , &c.



L E T T R E

*De M. de Chamillart , à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Marli , le 8 Octobre 1708.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 5 , a pour objet la fin de cette campagne , & les dispositions que vous croyez qu'il faudroit faire , soit que Lille soit pris , ou non. Il me semble qu'il y a un article préalable sur lequel vous ne vous étendez pas assez ; c'est l'état présent , la situation dans laquelle se trouvent les armées , & ce qu'il y auroit à faire pour ôter aux ennemis tous moyens de

à tirer des convois de Bruxelles & d'Ostende. S'il est vrai, comme on l'assure, qu'ils n'ont pas de munitions suffisantes pour prendre la ville de Lille, comment pourroient-ils faire pour la garder & pour prendre la citadelle, en demeurant comme vous êtes, & faisant tout ce qu'il y aura à faire de votre part, & de celle de M. de Vendôme, pour ôter la communication d'Ostende & de Bruxelles ? Si l'on en croit ceux qui écrivent avec connoissance, & qui sont remplis de bonnes intentions, le seul poste de Lessingue pourroit ôter toute inquiétude du côté d'Ostende. Les ennemis s'y retranchent & le fortifient, ils passeront à Slupe comme ils ont fait à Guistele; & lorsque leurs convois seront préparés, ils feront avancer un corps de troupes si considérable, que celui qui est aux ordres de M. de Vendôme sera exposé, ou qu'il se trouvera obligé de prendre des partis de sagesse, au lieu d'attaquer les ennemis, qui leur donneront des facilités pour passer. Si les quarante-trois bataillons & les soixante-quatre escadrons, qui sont aux ordres de M. de Vendôme, ressembloient, pour l'infanterie, au régiment de Piémont, & pour la cavalerie, à la Gendarmerie, je tiendrois les ennemis plus embarrassés que lui; car avec un corps aussi nombreux, ils auroient besoin de la moitié de leur armée pour se rendre supérieurs; & dans l'état où est

eille du Prince Eugene , ils l'exposeroient s'ils s'avançoient trop du côté d'Ostende , dans le temps que Mgr. le Duc de Bourgogne est à portée d'eux avec une armée suffisante pour marcher droit à Lille , s'il pouvoit y arriver pendant que M. de Marlborough ne seroit occupé que de faire passer le convoi.

Le moyen le plus sûr pour suspendre ces mouvemens , c'est de faire des-ponts sur l'Escaut , pour donner lieu aux ennemis de craindre que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne ne tombe sur eux , & qu'il ne passe cette riviere d'un moment à l'autre , avec toute son armée , pour s'avancer où il croiroit la pouvoir faire agir plus utilement , ou du moins pour suspendre les mouvemens des ennemis , en les obligeant de se tenir ensemble à portée de Lille , garantissant , par cette voie , M. le Duc de Vendôme de toute inquiétude , & ôtant tous moyens aux ennemis de tirer des convois. Je ne vous dis rien sur les précautions que vous auriez à prendre pour assurer les ponts de communication , si Mgr. le Duc de Bourgogne se déterminoit d'en faire faire sur l'Escaut ; car je ne doute point qu'il ne fit faire quelques redoutes & des retranchemens pour les couvrir , & que l'on ne prît soin de les replier la nuit du côté du Brabant. Il y a même bien de l'apparence qu'il les feroit faire à Poela & Esca.

naff, & dans une distance assez grande de Tournay pour donner une égale inquiétude aux ennemis du côté de Rouffelaer ou de Lille, suivant les mouvemens qu'ils feroient. En un mot, sans vouloir digérer un projet, je vous dirai qu'étant occupé comme je le suis, & comme je le dois être de la douleur de voir Lille tomber entre les mains des ennemis, en faisant tout ce qu'ils veulent devant une armée de cent mille hommes, je crois que Mgr. le Duc de Bourgogne peut employer plus utilement celle qu'il a, qu'à garder l'Escaut; qu'il vaudroit beaucoup mieux songer à conserver Lille avant qu'il soit aux ennemis, qu'à le reprendre quand il sera entre leurs mains, & qu'il leur aura peut-être fourni les moyens d'hiverner dans l'étendue des pays que les armées des deux Couronnes occupent, dont la meilleure partie est de la domination de Sa Majesté. Il sera temps de se déterminer sur le projet de Mgr. le Duc de Bourgogne, lorsque l'on verra plus clair à l'affaire de Lille. Les ennemis n'en sauroient faire usage, quand même ils l'auroient pris, s'ils n'ont des vivres & des munitions pour le soutenir & pour le conserver: faites-y bien vos réflexions; songez que dans l'éloignement où se trouve M. de Vendôme, une partie du bien ou du mal qui arrivera du côté de Mgr. le Duc de Bourgogne, roulera sur vous. Je vous mando

librement & naturellement ce que je pense ; vous en savez plus que moi , mais mon zèle m'a forcé de vous écrire cette lettre , dont vous ferez l'usage que vous jugerez plus convenable au service du Roi , à la gloire de Monseigneur le Duc de Bourgogne & à la vôtre, &c.

L E T T R E

*De M. de Chamillart , à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Marli , le 9 Octobre 1708.

POURRIEZ-VOUS demeurer avec quatre-vingt bataillons & cent cinquante escadrons derrière l'Escaut, dans le temps que les ennemis feroient encore passer un convoi de l'Ecluse & du Sas, par le canal de Bruges à Gand ? Il y va de la gloire de Mgr. le Duc de Bourgogne, & votre honneur est un peu intéressé à contribuer aux moyens de l'empêcher, ou du moins de faire un mouvement qui vous tire de l'état extrême où vous êtes. N'abandonnez point Lille, ni M. le Maréchal de Boufflers. Il a trop bien rempli ce que l'on pouvoit attendre de son zèle & de son courage , pour le voir sortir par une capitulation de la plus importante place que le Roi ait. Ne croyez pas pouvoir reprendre

Lille si vous le perdez ; j'envisage des suites si fâcheuses si nous n'avons que cette dernière ressource, qu'il ne me restera de consolation que celle de n'avoir rien à me reprocher : agissez en homme vertueux comme vous êtes. Ath n'est point un objet qui doive trouver sa place dans une pareille conjoncture ; puisque vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille , ou d'en rendre la conquête inutile aux ennemis , employez-les promptement & utilement , &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy , le 10 Octobre 1708.

DANS les lettres précédentes que je vous ai écrites , en vous proposant les partis à prendre , Lille pris ou non pris , je n'ai point prétendu qu'il fallût rien négliger , dès - à - présent , pour embarrasser les ennemis dans l'exécution de leur entreprise. Je dis plus , quoique l'affaire de M. le Comte de la Mothe ne nous donne pas grande confiance dans une partie de notre infanterie , je ne laisse pas d'être de sentiment que dès que l'on pourra trouver l'occasion favorable de tomber sur les ennemis ,

il ne la faut point laisser échapper : mais en faisant maintenant tout ce qui dépend de nous pour ôter le passage des convois, & pour se mettre à portée de profiter des conjonctures favorables qui se pourroient présenter, la prudence requiert que l'on fasse, sans perte de temps, un plan pour l'avenir, selon les différens cas & situations des affaires ; car si on n'y est pas préparé à l'avance, on se trouvera bien embarrassé alors dans l'exécution de ce qu'on jugera à propos de faire. Vous dites que les ennemis ne sauroient faire d'usage de Lille ni la soutenir, s'ils n'ont des vivres & des munitions de guerre pour y mettre ; j'ai toujours été de ce sentiment, & tout ce que je me suis donné l'honneur de proposer, n'a rendu qu'à cela ; conserver Bruges & Gand, qui leur coupent ou rendent très-difficile la communication avec Lille & Menin, & empêcher qu'ils ne puissent tirer des subsistances hors des Provinces de la France. L'exécution de ces deux projets sera facile, en prenant, dès-à-présent, les mesures ; attendez plus long-temps, je n'en répons plus. Dès en arrivant ici, Mgr. le Duc de Bourgogne fit faire des ponts sur l'Escaut, vis-à-vis de la gauche, à Hérines, à Poth & à Escanaff, & tous les jours nos partis vont par-là à la guerre : nous avons aussi des postes aux châteaux d'Elchin & de Warcoïn par le
moyen

moyen des susdits ponts. A l'égard de l'inaction où il paroît qu'est l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne, permettez-moi de vous dire que si les troupes ne demeuroident pas fixes dans les postes qu'elles occupent, comment barreroit-on le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait sur l'Escaut ? S'il n'en a pas été de même du côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le Duc de Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en faut prendre, puisque, dès notre arrivée à ce camp, Monseigneur avoit donné ses ordres précis pour l'inondation ; s'ils eussent été exécutés, il n'y auroit point de convoi qui eût pu passer, & Lille étoit sauvé ; de plus, il a envoyé pour arrêter & battre le convoi, le double de troupes que les ennemis : c'est tout ce qu'il peut faire, si on ne les emploie pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas ; c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui.

Vous aurez su que M. de Marlborough a marché il y a trois jours à Rouffelaer avec une grande partie de son armée, sur quoi Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit pris le parti (en cas qu'il s'éloignât davantage du siège) de marcher au Prince Eugene pour l'attaquer dans ses lignes : mais ayant appris, hier matin, que Marlborough avoit renvoyé un corps de quatorze mille hommes, & qu'il restoit toujours campé avec le reste à Rouff-

Tome II.

X

selacr , ayant des ponts sur la Lis auprès de Menin, Monseigneur a jugé à propos de renforcer encore M. de Vendôme de quinze bataillons & de dix escadrons , pour mieux empêcher que les ennemis ne puissent forcer le canal de Bruges à Gand , & par-là faire venir du Sas-de-Gand ou de l'Ecluse , les convois qu'ils y ont tout prêts , d'autant que , dans la situation où est Marlborough , il seroit aussi-tôt de retour à Lille que nous y pourrions arriver , à cause que partie de nos troupes sont occupées à masquer Oudenarde.

Vous verrez par la lettre de M. de Vendôme à Mgr. le Duc de Bourgogne , qu'il assure qu'il ne passera point de convois , & les avis que nous avons eus portent que Marlborough doit revenir à Ronques.

J'espère que vous me connoissez assez pour être persuadé que , sans avoir attention au public , ni au qu'en dira-t-on , je donnerai toujours à Mgr. le Duc de Bourgogne les meilleurs avis dont je suis capable , agissant par des principes de zele & d'attachement pour le Roi , pour son Etat & pour la gloire personnelle de Monseigneur. Je ne me donnerai point pour infailible , mais pour droit & vrai , &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulfoy , le 11 Octobre 1708.

AU reste , je ne crois pas que personne ici ait besoin d'être animé & réveillé pour se souvenir de son devoir & du bien de l'Erat. On prend les partis que l'on croit les meilleurs , & l'on seroit très - obligé à ceux qui voudroient proposer des moyens solides pour faire plus.

Je tombe d'accord qu'Ath n'est pas un objet bien considérable , ni l'équivalent de Lille ; mais quand l'entreprise ne nous détourne d'aucune autre chose , je n'y vois point d'inconvénient : & quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire , que nous avons en nos mains les moyens de sauver Lille , ayez la bonté de nous les expliquer ; & j'ose vous asûrer par avance , que Mgr. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme ne demandent pas mieux : de mon côté j'y contribuerai autant qu'il dépendra de moi , sans en demander ni gloire ni honneur , trop content de la satisfaction de voir les affaires se bien tourner , &c.



L E T T R E

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Versailles, le 14 Octobre 1708.

MA réponse à vos deux lettres du 11 sera fort courte. Je suis bien éloigné de vous rien imputer ; mais je voudrois bien , quand par une expérience tardive on connoît que l'on auroit dû empêcher un premier convoi de passer , que l'on punit ceux qui ont mal exécuté les ordres qu'ils ont reçus : c'est le moyen de réussir. Pour le siege de Lille , je le vois réduit à de grandes extrémités ; & je plains M. le Maréchal de Boufflers de ne pouvoir jouir pleinement du fruit de la plus belle défense qui ait jamais été faite.

Je ne croyois pas que ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 9 , eût besoin d'explication ; je crois encore que vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille , ou d'en rendre la conquête inutile ; & pour me faire entendre , il me paroît que si les ennemis ont des munitions suffisantes pour prendre la ville , s'il ne passe plus de convois , ils n'en auront pas assez pour la conserver : voilà ce que j'ai pensé , & j'espère que vous ferez en sorte de me confirmer dans

mon idée. J'apprehende bien l'obstination du Prince Eugene : quelques jours nous éclairciront ; ils sont longs à passer , &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Au camp du Saulfoy , le 17 Octobre 1708.

LE S ennemis ont trouvé moyen , malgré les inondations , de faire venir des poudres , qui commencerent hier à arriver à leur camp devant Lille ; ainsi nous allons , dans un jour ou deux , avoir la douleur d'apprendre la perte de cette importante place ; mais il ne faut pas , quelque sensibles que nous y soyons , que cela nous fasse perdre un instant à nous déterminer sur le parti à prendre. Il est sans difficulté qu'il faut garder Bruges & Gand , ce qui ne se peut qu'en y mettant un corps de troupes suffisant pour défendre le passage du canal. M. de Vendôme en a déjà un nombre considérable ; pour peu qu'on le renforce , le tout sera en sûreté de ce côté-là : reste à savoir si , pour empêcher que les ennemis ne tirent point de convois de Bruxelles , on veut que l'armée demeure pendant tout l'hiver derriere l'Escaut , occupant les

X iij

mêmes postes, & masquant Oudenarde. Si l'on prend ce parti, indépendamment de la liberté que vous laissez aux ennemis de se promener en Picardie, (car nous ne saurions garder Bruges & Gand, masquer l'Escaut, & être assez en force pour empêcher le Prince Eugene d'envoyer, quand il lui plaira, cent escadrons en France); comment notre cavalerie subsistera-t-elle ? elle souffre déjà beaucoup par l'éloignement des fourrages qu'il faudra chaque jour aller encore chercher plus loin, outre que les chemins vont se gâter : de plus, l'ennemi réuni après la prise de Lille, percera indubitablement quelque part, l'étendue du pays étant trop grande pour la bien garder : mais quand même il ne le feroit pas, de quoi a-t-il besoin ? Il trouvera dans Lille des grains plus que suffisans ; ce ne sera que de munitions de guerre : il en tirera par Ostende ; ou s'il n'en tiroit pas, pour l'empêcher de conserver Lille, il faut en venir à l'assiéger ; car les ennemis, à qui vous bouchiez le chemin du retour, sont dans la nécessité d'y demeurer ; & pour les en chasser il faudra que ce soit par la force.

Il est donc question de savoir si le Roi veut que Lille pris, nous continuions, pendant l'hiver, à garder l'Escaut, ou bien si nous rapprochant de la Scarpe, nous nous mettions en état & à portée de barrer & couvrir, tant l'Ar-

tois que la Picardie. Il faut opter , nous ne saurions faire l'un & l'autre : je vous dirai même que beaucoup de gens assûrent que le Prince Eugene a dessein de faire hiverner toute son infanterie autour de Lille , & le long de la Lis , dans Courtrai , Menin , Warvick , Comines , Warneton , Armentieres , Rontain , Lannoi , Turcoin , & peut-être dans la Bassée. Cela pourroit être encore une raison pour se présenter à lui (Lille pris) du côté de l'Artois , de peur qu'il ne pousse ses quartiers plus avant , &c.

L E T T R E

*De M. de Chamillart , à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Versailles , le 17 Octobre 1708.

DANS aucun cas , il n'a paru à Sa Majesté , qu'il convînt que Mgr. le Duc de Bourgogne se joignît à M. de Vendôme pour aller combattre l'armée du Duc de Marlborough , éloignée du siège de Lille ; il seroit même assez difficile , pour ne pas dire impossible , que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne pût passer la Lis à Deinsle comme il se l'étoit proposé , sans aucune opposition de la part du Duc de Marlborough , &c.

L E T T R E.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 19 Octobre 1708.

J'AI reçu votre lettre du 17, par laquelle je vois que vous croyez qu'indépendamment de M. de Vendôme, Mgr. le Duc de Bourgogne devroit passer l'Escaut pour s'approcher de Lille. J'ai à vous dire sur cela que le Duc de Marlborough étant à Rousselaer, n'a que cinq lieues à faire pour arriver au camp du Prince Eugene, qu'il a même déjà une vingtaine de bataillons d'alongés sur Menin, & qu'il a des ponts sur la Lis auprès dudit Menin; de maniere qu'il ne seroit pas possible qu'ayant à rassembler nos troupes, étendues jusqu'à Oudenarde, nous pussions dérober une marche & arriver sur le Prince Eugene avant Marlborough; mais quand même cela seroit, on n'attaque point des retranchemens sans quelques préparatifs; & sûrement pendant lesdits préparatifs arrivera le Duc de Marlborough, lequel nous voyant en beau débur, extrêmement inférieurs en nombre, ne manquera pas de devenir l'agresseur; car quoique M. de Vendôme marchât en même temps sur Rousselaer, il ne pourroit nous donner la main,

ni, par conséquent, nous empêcher d'être battus : ainsi, quant à présent, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'empêcher (s'il est possible) les passages des convois d'Os- tende, à moins que Marlborough ne s'éloignât du siège ; car quant à la proposition que fait M. de Vendôme, ensuite de l'avoir lui-même réfutée, il ne me paroît pas que cela soit faisable, ni même que cela puisse convenir, par la raison qu'il n'est pas possible que nous passions l'Escaut & la Lis pour arriver à Rousselaer, sans que Marlborough en soit averti ; & en ce cas, il se mettra derrière la Lis, dont il nous défendra le passage, & nous obligera, pour revenir sur Oudenarde, à faire le tour par Gand ; si même pendant ce temps-là Lille venoit à se perdre, notre communication avec la France deviendroit difficile par ailleurs que par Ypres, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillard.

Au camp du Saulfoy, le 22 Octobre 1708.

J'AURAI l'honneur de vous dire que je n'ai point changé de sentiment au sujet de cette

XV

... M. de Vendôme. Quand
 je suis allé à Monsieur, je ne
 ai pu point de mon gré ; néanmoins, comme
 quelques personnes m'ont dit, je suis d'avis de
 le laisser à M. de Vendôme pour en avoir
 son sentiment ; il ne l'approuvera pas, la résolu-
 tion que j'en ai prise me semble bonne aussi
 à moi. J'ai répondu depuis, sans en dire
 rien, que je ne le fais plus comme
 d'habitude ; mais à l'avenir point de
 plus de ces choses-là ; les bonnes raisons
 de la cour me paraissent, à l'égard de
 cette affaire, être de venir de lui ; après cela
 je ne puis que vous dire que l'on
 ne peut pas se vanter de l'indulgence unique-
 ment de la cour. Je vous prie de dire, tou-
 tefois, ce que vous en direz à M. de Vendôme.
 Je vous en prie aussi. Et je vous le répète,
 que si je ne suis pas content de la
 conduite que l'on tient à son égard en
 général, et en particulier, l'avis de venir en
 aide à la cour, me paraît être grand de
 l'être. Mais je ne puis jamais approuver ce
 que l'on veut faire au sujet de la cour, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy , le 23 Octobre 1708.

L'ON vient d'avoir nouvelle que Lille capitule ; il n'y a point de temps à perdre pour que le Roi envoie des ordres sur ce que Monseigneur fera. Vous avez vu ce que je pensois dans les différentes lettres & mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Je crois que la principale attention doit être la conservation de Bruges & de Gand , jusqu'à ce que les ennemis prennent le parti de se séparer. Pour cet effet , je croirois qu'il faudroit renforcer M. de Vendôme , & avec le reste de cette armée se mettre derriere la Scarpe ; mais sur tout cela je me remets aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, où j'ai traité la matiere au long ; je ne pourrois que vous redire les mêmes choses , car je n'ai point changé de sentiment, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick , à M. de Chamillart.

Am camp du Saulfoy , le 23 Octobre 1708.

Nous avons eu encore , cette après-dinée , confirmation de tous côtés que Lille a capitulé hier : Mgr. le Duc de Bourgogne en rend compte au Roi , & demande en même temps ses ordres. Je crois que tout le monde est d'accord de l'importance de conserver Gand & Bruges ; pour cet effet , il faut de nécessité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons ; reste à savoir ce que fera le reste de l'armée. Si nous masquons Oudenarde & gardons l'Escaut , il est sûr que nous ôtons aux ennemis le moyen de tirer de chez eux des munitions de guerre , mais en même temps nous leur laissons la liberté de vivre aux dépens de notre pays , d'y prendre même des cantonnemens. Si nous marchons à eux pour les en empêcher , le masque d'Oudenarde cesse , & ils s'y viennent camper , puis font venir du Brabant tout ce dont ils auront besoin. De plus , si nous nous opiniâtrons à rester sur l'Escaut , notre armée périra , sur-tout notre cavalerie , pendant que les ennemis seront chez nous dans l'abondance ; outre cela je ne doute pas ,

Si les ennemis veulent en forcer le passage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue est bien grande depuis Condé jusqu'à Gavre. Mon avis seroit donc, ainsi que je vous l'ai mandé il y a long-temps, de nous mettre derriere la Scarpe dès que les breches de Lille seront un peu raccommodées.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'est pas question d'y songer, ni d'en prendre, jusqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple, &c.

L E T T R E

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal
de Berwick.*

A Versailles, le 23 Octobre 1708.

Si les nouvelles que je reçois de différens endroits, sont fondées, il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne songent à un établissement fixe, à portée de Lille, pour s'y maintenir pendant tout l'hiver, & se donner une communication par mer & par terre avec leur pays. Rien ne leur sera plus facile, dans l'arrangement que Mgr. le Duc de Bourgogne se proposoit, que d'en venir à bout. S'il s'épare dès à présent son armée, & qu'il ne puisse pas

faire hiverner une bonne partie de ses troupes dans toutes les places qui sont à portée d'eux, lorsque la leur sera séparée, & tenir la sienne ensemble le plus qu'il pourra jusqu'à ce temps-là, il est certain que celui qui obligera son ennemi à se séparer le premier, aura de grands avantages. Vous rendriez un grand service au Roi & à la France, si vous pouviez contribuer par vos soins, & votre application, à conserver les chevaux de la cavalerie, & leur faire trouver des moyens pour se mettre à l'abri de l'injure du temps, en prenant d'ailleurs des mesures avec M. de Bernieres pour leur subsistance, proposant dès à présent à Mgr. le Duc de Bourgogne de renvoyer en France toutes les bouches inutiles, même tous les Officiers qui s'ennuyeroient d'une si longue campagne. C'est le moyen de calmer leurs inquiétudes, & d'y faire cesser les discours que quelques-uns tiennent, qui font grand tort aux affaires, & au service de Sa Majesté. Ils trouveront sans doute qu'il vaut mieux aller passer les journées à Tournay, que de demeurer dans certains villages, où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & souvent peu de bois pour se chauffer : mais la conjoncture est de telle nature, qu'il faut prendre la résolution de forcer l'impossible ; & si Mgr. le Duc de Bourgogne ne se détermine pas à prendre ce parti-là, il verra les ennemis

s'établir dans la partie du Royaume qui est la plus forte, & en état de commencer la guerre, la campagne prochaine, sur la frontière de Picardie. Si vous joignez à cela la terreur qu'un pareil établissement va répandre dans l'esprit des peuples, l'inquiétude des gens de finance, qui perdront le peu de confiance qui leur reste, & qui ferreront leur argent avec grand soin, vous reprendrez ce même esprit de courage & de force, que je vous ai connu, & qui est devenu si nécessaire, que je suis obligé de vous dire que c'est se flatter que de se faire une idée de reprendre Lille cet hiver, après avoir donné le temps aux ennemis de s'approvisionner de toutes choses, de rétablir la place, & de fortifier tous les postes qui l'environnent, qu'il faudroit commencer par attaquer & s'en rendre maître, avant que de la pouvoir investir. Il ne tiendra qu'à vous de juger si l'on doit se promettre un succès prompt & favorable d'une pareille idée, puisque vous voyez que le poste de Lessingue, qui n'est rien par lui-même, devient un objet impénétrable pour les troupes de Sa Majesté. Ceux qui veulent remettre à un temps éloigné le mal qu'ils sentent, ne sont occupés que du présent, & point de l'avenir. Je vous répète encore que si Mgr. le Duc de Bourgogne ne forme pas présentement tous les embarras qu'il pourra aux ennemis, il en arrivera des incon-

vénient, auxquels il ne sera plus temps de remédier. Je mande à M. de Bernieres d'avoir une conférence sérieuse avec vous, sur la matière de cette lettre : il peut, par sa capacité, aussi bien que par sa bonne volonté, & par les secours qu'il tirera de M. le Blanc, vous aider à faire un arrangement capable de soulager Mgr. le Duc de Bourgogne, & parvenir au moyen d'obliger les ennemis à chercher ceux de faire passer une partie de leurs troupes dans leur pays, au hasard de ce qui leur en pourroit arriver, en leur rendant impossible toute communication pour les subsistances de leur Cavalerie pendant l'hiver, &c.



L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 25 Octobre 1708.

Je ne pourrai répondre bien exactement à la lettre que vous m'avez écrite le 23, par la raison qu'il y a plusieurs choses que je n'ai point bien comprises : je me contenterai donc de vous répéter ce que je pense sur le parti que doit prendre Mgr. le Duc de Bourgogne dans la situation présente des affaires, & puis de vous

demandeur une explication claire & positive des intentions du Roi, afin que nous puissions nous y conformer exactement, du moins, autant qu'il nous sera possible.

Si je ne me trompe, le principal objet de votre lettre roule sur les moyens d'empêcher l'ennemi de faire un établissement fixe, à portée de Lille : je vous dirai franchement que si le Prince Eugene en a envie, & que les Alliés y consentent, je ne sache pas de moyen pour l'en empêcher, d'autant qu'outre les amas de grains qu'ils ont tirés d'Artois & d'ailleurs, ils en trouveront dans Lille plus que suffisamment pour y faire vivre leur armée : voilà donc de quoi nourrir ses hommes ; il ne s'agit plus que des bêtes. Les environs de Lille, selon toute apparence, sont fort mangés ; ainsi toute leur Cavalerie auroit de la peine à subsister, si on leur barre l'entrée de l'Artois ; car ils ne peuvent voiturier des fourrages par terre de leur pays (ce trajet étant trop long), ni par mer, tant que nous aurons Gand. Pour empêcher donc qu'ils ne tirent des fourrages de l'Artois, il faut s'en mettre à portée avec un corps de troupes suffisant ; ou, pour mieux dire, avec une armée ; car de petits corps peuvent bien incommoder une armée ennemie, mais ne l'empêchent pas d'exécuter ce qu'elle veut.

Je conclus donc que l'unique moyen de tâcher

d'empêcher que l'ennemi n'hiverne dans le voisinage de Lille, c'est de lui ôter totalement les commodités qu'il pourroit tirer de l'Artois, par y mettre une partie de l'armée, & de lui laisser une porte ouverte, pour s'en retourner chez lui; car si l'on s'obstine à vouloir lui boucher tous les passages, vous le réduirez de nécessité à rester dans notre pays, & à chercher les expédiens pour y vivre: je parle de la cavalerie; car pour son infanterie, elle aura abondamment de quoi y subsister.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que pour barrer entièrement aux ennemis le retour chez eux, ou la communication avec leur pays, il faut que nous nous étendions depuis Bruges jusqu'à Condé, par derrière le canal & l'Escaut; & il faut, pour garder cette étendue de pays, toute notre armée: ainsi, il ne reste plus rien du côté de la France. Je sais bien que les ennemis n'ont pas de quoi y faire des sièges, que la saison même ne le permet pas, & que, par conséquent, nos places n'ont à craindre que les surprises. Je sais aussi que les ennemis ne voudront pas aventurer leur armée, & pénétrer en France, sans magasins & sans places; mais notre armée, étendue depuis Bruges jusqu'à Condé, ne sauroit empêcher leur cavalerie de se cantonner au beau milieu de l'Artois; leur infanterie demeurera sur la Lis, pays si coupé

que de la cavalerie n'y fauroit agir. Vous me direz que dès l'instant que les ennemis prendront ce parti, nous n'avons qu'à marcher pour troubler ces établissemens. Je vous répondrai que si nous réunissons toutes nos forces, nous laissons libre aux ennemis la porte du retour chez eux ; soit par l'autre côté de la Lis, soit de ce côté-ci de l'Escaut, notre armée ne pouvant garder l'un & l'autre. Je dirai plus, que si nous marchons droit dessus les ennemis campés leur droite auprès de Lille, leur gauche à la Lis, la Basse-Deulle devant eux, ils nous y attendront avec seulement leur infanterie, & leur cavalerie ne se remuera point de ses cantonnemens en Artois. Si nous marchons en Artois pour les en chasser, c'est en revenir à ce que j'ai proposé ci-devant, & alors les ennemis sont les maîtres de s'en retourner, & de communiquer avec leur pays par où ils voudront.

Mais supposé que, malgré toutes ces raisons, le Roi se déterminât de faire rester son armée derriere le canal & l'Escaut, pour barrer le retour aux ennemis, ayez la bonté de nous faire savoir les moyens de faire subsister notre cavalerie; car vous pouvez compter qu'à six lieues de l'Escaut tout est mangé; toutefois, pour en défendre le passage, il faut que nous soyons campés dessus. MM. de Bernieres & le Blanc

sont de très-habiles gens, zélés, pleins d'expédiens ; mais ils ne sauroient faire chose impossible. Il arriveroit donc que notre armée dépériroit entièrement, pendant que les ennemis seroient bien plus à leur aise. Je vous dirai aussi que, malgré toutes nos précautions, les ennemis peuvent renvoyer chez eux par le Cambrésis le nombre de cavalerie qu'ils jugeront à propos, ne gardant avec eux que ce qu'ils pourront faire subsister.

Voilà bien du raisonnement, & pour l'achever, j'aurai l'honneur de vous répéter que l'unique moyen d'empêcher les ennemis de s'établir solidement sur les frontieres de France, c'est de leur laisser une porte ouverte pour s'en retourner chez eux : & quant au moyen d'empêcher que l'année prochaine l'ennemi ne porte la guerre sur la frontiere de Picardie, il me paroît que cela se pourra fort aisément, en prenant de bonne heure les mesures nécessaires pour remettre l'armée, & remplir les magasins ; car alors l'on sera en état de se rassembler tous, & d'arrêter ou de combattre l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre pour s'y préparer, sur-tout pour faire les recrues, les remontes, remplir les arsenaux, où vous n'avez plus suffisamment de poudres, racommoder vos places qui sont en mauvais état, faire mettre

des farines pour la subsistance de votre armée, & que le tout soit prêt d'assez bonne heure pour prévenir les ennemis, & vous mettre en campagne avant eux. Il y a de plus une chose essentielle à faire, c'est de fortifier Gand & Bruges, de manière à n'être pas obligé d'y laisser une armée pour les garder, &c.

L E T T R E

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 26 Octobre 1708.

MONSIEUR de Vendôme vient de mander à Mgr. le Duc de Bourgogne la prise de Lessingue. Ce poste étoit absolument nécessaire pour nous conserver une communication libre de Bruges avec la France. Il faut présentement y faire travailler, & de plus faire des redoutes le long du canal de Nieuport, pour en assurer la navigation ; mais en même temps il faut se tenir en force derrière le canal de Bruges à Gand, de peur que Marlborough n'entreprenne de le forcer ; & pour nous, nous n'avons point d'autre parti à prendre, que d'avoir attention à couvrir l'Artois & la Picardie. Je vous en ai donné les raisons plus au long dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, & qui est ci-jointe.

Vous saurez apparemment que M. le Prince de Hesse est à la Bassée, & qu'il y fait travailler : cela mérite attention, & vous montre que, lorsque je vous ai marqué que, Lille pris, il falloit songer à couvrir la France, ce n'étoit pas hors de saison, ni envie de nous mettre en quartier ; car je vous le répète, tant que les ennemis ne finiront point la campagne, il nous faut rester campés, & même après ; mais il faut prendre des situations utiles, & ne point vouloir, en s'imaginant embarrasser son ennemi, nous détruire, nous & notre pays.

Depuis cette lettre commencée, Mgr. le Duc de Bourgogne m'a fait voir celle que vous avez écrite d'hier ; vous verrez par la réponse, que si les ennemis grossissent à la Bassée, il sera obligé de prendre son parti, avant votre arrivée, & de se porter vers Douay avec les troupes qui gardent présentement l'Escaut, &c.



L E T T R E.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 28 Octobre 1708.

Vous savez, sans doute, que le Prince de Hesse est à la Bassée avec treize bataillons &

trente escadrons ; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui sont le long & de l'autre côté de la Lis ; & l'on dit que les ennemis ont dessein , dans peu de jours , de se rassembler pour forcer le passage de l'Escaut ou du canal de Bruges à Gand. Je suis toujours de même sentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laisser pour la défense du canal de Bruges à Gand , ce qui sera nécessaire , & avec le reste de l'armée nous replier vers l'Artois , pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des subsistances pour leur hiver. Tant que nous resterons derrière l'Escaut , nous leur laissons faire ce qu'ils veulent , & nous dépérissions ; laissons-leur le débouché d'Oudenarde , ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qui leur faut qu'avec beaucoup de temps , de peines & d'escortes. De plus , je ne crois pas chose facile d'empêcher qu'ils ne fassent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il sera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un passage sur le canal de Bruges à Gand , à plus forte raison ne le pouvons-nous empêcher sur l'Escaut , puisqu'il est de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propose , de se réunir tous de l'autre côté de la Lis , je ne vois pas à qu'elle fin. Marlborough se mettra de ce côté-ci , & non-seulement vivra de l'Artois & de la France ,

mais s'établira encore une communication avec Bruxelles. De plus, nous mangerons Gand & Bruges, que nous devrions plutôt songer à munir de vivres, les habitans même commençant à en manquer. Mais de tout cela, si vous venez ici, nous raisonnerons plus au long, supposé que les ennemis nous en donnent le temps; car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il soit deux jours, nous ne leur voyions faire quelques mouvemens. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans plusieurs de mes lettres précédentes.

J'oubliois de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les fix bataillons de plus qu'il lui a demandés; & que, comme il ne nous restera que soixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Escaut, il a ordonné à M. d'Hutifort, en cas que les ennemis vinssent pour passer à Oudenarde avec toute leur armée, de se replier sur Escanaff, n'étant pas possible, en voulant tout garder, de n'être pas percés quelque part, & esclandre nous arriveroit : Monseigneur a aussi mandé à M. de Vendôme, d'envoyer dix escadrons à Ypres, pour harceler & incommoder les ennemis de ces côtés-là, &c.



LETTRE

L E T T R E

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. le
Comte de Bergueick.*

Au camp du Saulsoy, le 29 Octobre 1708.

IL est constant que ne pouvant barrer l'Artois & la Picardie, masquer Oudenarde & l'Escaut, & en même-temps avoir un corps de troupes suffisant pour conserver Bruges & Gand, il faut abandonner celui de nos trois objets qui fera le moins utile aux ennemis. Je tombe d'accord avec vous que le point principal, c'est la conservation de Bruges & de Gand; c'est pourquoi j'y veux mettre soixante-dix bataillons, & à-peu-près autant d'escadrons, & avec le reste de l'armée je me replierois en Artois, resserrant les ennemis. J'avoue que prenant ce parti nos forces sont séparées: mais quel profit en tirera l'ennemi? Il a beau rassembler les siennes, il ne peut pénétrer en France, ni faire d'entreprises sur nos places, puisque vous dites vous même qu'il n'a pas de munitions de guerre. Il ne peut nous enlever ni Bruges, ni Gand, puisque nous avons derrière le canal une armée suffisante pour lui en empêcher le passage; ce qu'il ne peut tenter avec toutes ses forces.

Tome II.

Y

car enfin pendant que nous sommes en Artois , il ne peut se dispenser de laisser un gros corps dans Lille , & même s'il ne veut point que nous secourions la citadelle , il faut qu'il ait une armée pour nous en barrer l'approche , sans quoi nous trouverions moyen , malgré l'inondation , d'y faire non-seulement entrer tout ce que nous voudrions , mais aussi d'y faire peut-être entrer un si gros corps de troupes , que l'on reprendroit la ville par l'esplanade ; quand même cela ne seroit pas praticable , nous serions en état de nous poster si près de la citadelle , que les ennemis ne nous en pourroient plus chasser ; & c'est en ce cas que je demeurerois volontiers campé tout l'hiver : mais ceci n'est qu'une idée , revenons au fait. Gand & Bruges sont en sûreté au moyen du corps que j'ai marqué ci-dessus ; & l'ennemi , lorsque nous serons en Artois , ne pouvant plus tirer de vivres que de Bruxelles , je vous laisse à juger s'il lui sera possible de songer à hiverner avec toute son armée dans notre pays. S'il est obligé de repasser l'Escaut avec partie de son armée pour aller prendre des quartiers ailleurs , c'est alors que je consentirois de nous rassembler tous sur l'Escaut , afin de faire le siège de Lille (objet que nous ne devons point perdre de vue , & auquel nous devrions nous être préparés depuis un mois).

Je n'ai qu'une seule chose à ajouter pour finir mon raisonnement, c'est que je ne saurois croire que nous puissions garder le canal & l'Escaut contre les forces réunies de l'ennemi ; nous serons trop foibles sur l'un ou sur l'autre : cela étant , je ne puis être jamais d'avis de nous replier tous du côté de Gand , car alors non-seulement il tirera des convois de Bruxelles , & ramassera autant de grains qu'il lui plaira en Artois , mais aussi ses parties se promèneront en Picardie , & s'ils veulent même jusqu'aux portes de Paris.

N°. 2.

CETTE anecdote est assurément bien singulière ; on ne peut s'empêcher d'être surpris que le Roi & son Conseil se soient laissé conduire dans la réponse que M. de Chamillart fut chargé de dicter au Duc de Berwick , par l'idée que c'étoit la crainte qui faisoit agir le Duc de Marlborough. Si on avoit pu imaginer que la situation des ennemis autour de l'Isle , les mettoit dans l'embarras , & devoit leur donner de l'inquiétude ; on ne pouvoit plus le supposer après la capitulation de la ville , quoique la citadelle ne fût pas encore prise. C'étoit le même homme que l'on voulut acheter six mois après au poids

Y i

de l'or , qui se présentoit de lui-même pour négocier la paix avec toutes les apparences de la bonne foi. C'étoit un homme dont le crédit alors étoit monté si haut, qu'il étoit le maître de la guerre & de la paix , & qu'on laissa échapper par une réponse choquante & mal-adroite. On savoit cependant que, si le Maréchal de Berwick avoit rétabli les affaires en Espagne, les malheurs, depuis la bataille d'Hochstet, s'étoient accumulés par-tout ailleurs, à Ramilly, à Turin, &c. ; que la Cour avoit été tellement abattue de la première défaite, que dès 1705 elle avoit été tentée d'entamer une négociation avec les Etats Généraux. Le Médecin Helvetius, Hollandois, pere de celui qui a été premier Médecin de la feue Reine, & grand-pere de l'Auteur du *Livre de l'Esprit*, & M. le Marquis d'Alegre, depuis Maréchal de France, avoient été employés l'un après l'autre à cet effet. (Voyez le Supplément aux Mémoires de M. de Torcy.) En 1707, M. Helvetius ayant été invité par M. de Wenvoirden de l'illustre Maison de Wasseenaar, qui étoit un des principaux Membres du Conseil secret, de passer en Hollande pour le traiter d'une longue maladie, on avoit profité encore de cette occasion pour renouer la négociation, qui étoit demeurée suspendue par les opérations de la guerre. M. Helvetius donna avis que les Etats Généraux étoient plus dis-

posés que jamais à entrer en négociation pour la paix , pourvu qu'elle se fît secrètement , & à l'insu de leurs Alliés , dont ils parurent fort mécontents. Sur cet avis , la Cour de France envoya en Hollande le sieur Menager , pour entamer la négociation du traité particulier , que l'on ne désespéroit pas de conclure avec les Hollandois à l'insu de leurs Alliés ; mais le Prince Eugene & le Duc de Marlborough avoient acquis un tel ascendant auprès des Etats Généraux par l'éclat de leurs victoires , & par l'étendue de leurs conquêtes , qu'il étoit difficile que toutes ces négociations secrètes & particulières que l'on faisoit sans eux , pussent avoir aucun succès. Ces deux Généraux s'étoient rendus maîtres des délibérations de la République , & rien ne passoit que par leur avis : le Pensionnaire Heinsius vivoit avec eux dans une parfaite intelligence ; les Membres du Conseil secret qui avoient écouté les propositions d'Helvetius , du Marquis d'Alegre & du sieur Menager , craignirent plus d'une fois de s'être trop avancés , & ils ne recommandèrent rien tant au sieur Menager , quand il partit de la Haye , que de garder un secret inviolable sur ce qui s'étoit dit dans leurs conférences secrètes , & sur-tout de ne point compromettre les Membres du Conseil , en disant leur nom ; ce qui faisoit assez voir qu'ils ne se croyoient pas autorisés à

traiter indépendamment du Prince Eugene & du Duc de Marlborough , qui avoient assez de crédit pour les perdre , s'ils avoient su ce qui s'étoit passé entr'eux & les Envoyés secrets de la Cour de France.

Voilà où en étoit l'affaire de la négociation avec les Hollandois , lorsque le Duc de Marlborough fit des offres de service qui parurent sinceres. Seulement six mois après , sans que la France eût reçu d'autre échec que la perte de Gand & de Bruges , que les alliés reprirent à la fin de la campagne , on regarda la paix , que l'on venoit en quelque sorte de rejeter , comme l'unique ressource de l'Etat. Les Ministres de la Cour de Versailles , ayant perdu toute espérance de réussir par une négociation particuliere avec la Hollande , prirent le parti de traiter à découvert ; & le Président Rouillé fut envoyé à la Haye avec la qualité de Plénipotentiaire , pour obtenir la paix. Louis XIV , ce Monarque accoutumé jusques-là à vaincre & à prescrire des Loix à toutes les Puissances , offrit inutilement la restitution d'une grande partie de ses conquêtes , celle de la Monarchie d'Espagne , l'abandon de ses alliés , &c.

» La relation des dernières Conférences de
 » M. le Président Rouillé avec les Négocia-
 » teurs Hollandois , lue au Conseil , dissipa
 » toute espérance de paix , (dit M. de Torcy) :

» on en sentit encore plus la nécessité de l'ob-
 » tenir, quelque prix qu'elle pût coûter...
 Le Roi consentit à de nouveaux sacrifices,
 & il accepta l'offre que M. de Torcy, son Mi-
 nistre des affaires étrangères, lui fit, d'aller
 solliciter lui-même le Pensionnaire de Hollande.
 Je n'ai garde de transcrire ce qu'on lit dans les
 Mémoires de Torcy, tome I, pages 337 & sui-
 vantes. On ne peut s'empêcher de dire que ceux
 qui composoient le Conseil du Roi, ne se sont
 pas montrés assez Romains en cette occasion.
 La consternation & la foiblesse de la Cour de
 France eurent l'effet qu'elles devoient avoir,
 celui de rendre un ennemi peu généreux encore
 plus insolent : aussi le bon vieillard Foscarini
 disoit-il aux Négociateurs (Suppl. aux Mém.
 de M. de Torcy) : » Voudriez-vous abandonner
 » la Monarchie d'Espagne, quand vous pour-
 » vez la conserver ? Faites la paix ou la guerre,
 » ne demeurez pas indignement dans un lieu si
 » peu convenable (à Gertruidenberg); vous
 » avez affaire à des gens grossiers qui ne com-
 » noissent pas la générosité ; cela ne vous ap-
 » porte que de la honte sans profit ; vous perdez
 » de toute manière. Si vous avez si grand be-
 » soin de la paix, que vous preniez la réso-
 » lution d'agir vous-même contre Philippe V,
 » faites au moins vos conditions, & vous ob-
 » tiendrez certainement Naples & Sicile. Cet

« gens-ci ne sont orgueilleux , que parce qu'ils
 « vous voient dans une indigne humiliation ;
 « ils ne se croient forts , que parce que vous
 « vous montrez foibles ; ils ne s'estiment riches ,
 « que parce que vous vous avouez gueux ; &
 « si vous y pensez bien , vous trouverez que
 « vous n'êtes guere plus mal qu'eux ». Quoi
 qu'il en soit , M. de Tórcey nous apprend que le
 Duc de Marlborough , qui avoit fait offre de
 ses services en 1708 , fut le grand mobile de
 1709 de tout ce qui se fit en Hollande , pour
 traverser toutes les mesures , de la Cour de
 France. Ses grands succès avoient tellement
 confirmé son autorité en Angleterre , que , quoi-
 que la Reine Anne se fût déjà dégoûtée de la
 Duchesse de Marlborough , Godolphin le Tré-
 sorier & lui y régnerent en Souverains ; ils
 donnaient toutes les charges à leurs amis ; ils
 chassèrent Harley du Conseil ; ils formerent une
 Chambre des Communes à leur dévotion , qui
 sans débats accorda tous les subsides demandés.
 Ils obtinrent sept millions sterlings pour la cam-
 pagne , dix mille hommes d'augmentation pour
 l'armée. Le Général Anglois passa en Hollande
 au printemps , où il anima le Pensionnaire
 contre la France , & fut la cause des réponses
 dures que Buys & Vander-Dussen firent à M.
 Rouillé. Il retourna en Angleterre à la fin du
 mois d'Avril , & n'attendit pas que le vent fût

bon pour son trajet : c'étoit pour se maintenir & soutenir ses amis ; mais son animosité fut si publique, que l'opinion commune étoit, que le principal motif de ce voyage ne pouvoit être que le dessein formé de rompre toute négociation de paix. A son retour en Hollande, il dit à M. de Torcy : (1) » Qu'il avoit fait » un voyage pour les affaires particulières, » qu'il ne l'auroit pas entrepris & qu'il seroit » demeuré en Hollande, s'il eût su que le Ministre du Roi dût y arriver : il se plaignit » obligeamment de n'en avoir pas été averti, » comme il pouvoit l'être facilement *si le Duc de Berwick eût été chargé de l'en instruire :* » outre l'affectation de sa part de nommer le » Duc de Berwick, il marqua beaucoup de » tendresse pour un neveu, digne de l'estime » & de l'amitié de ceux qui le connoissoient ». N'étoit-ce pas pour reprocher au Ministre le peu d'égards que la Cour de Versailles avoit eus pour les avances faites par ce neveu, de sa part, quelques mois auparavant ?

(1) Mémoires de Torcy, Tome II, pag. 145.



N°. 3.

LE Maréchal de Berwick ne s'accorde point avec les relations de plusieurs Ecrivains, dans ce qu'il dit de la bataille de Villaviciosa : écoutons le Roi d'Espagne, qui étoit en personne à cette affaire. Ce Prince avoit trop de grandeur réelle & de véracité, pour déguiser la vérité dans la vue de cacher des circonstances capables de diminuer sa gloire. On va donner ici un extrait de la lettre qu'il écrivit à la Reine d'Espagne ; & l'on verra que ce qu'avance le Maréchal de Berwick, y est entièrement conforme.

EXTRAIT de la Lettre du Roi d'Espagne, écrite au camp de Fuentes, le 11 Décembre 1710.

» UN moment après, nos deux lignes s'é-
» branlerent pour charger les ennemis ; & sur
» les trois heures & demie la bataille com-
» mença par la droite de la cavalerie, qui
» rompit entièrement leur gauche, & la mit
» en déroute ; tomba sur quelques-uns de leurs
» bataillons qu'elle enfonça & maltraita beau-
» coup, & se rendit maîtresse d'une batterie de

» canon qu'ils avoient à leur gauche. La nôtre
» chargea un moment après, & après plusieurs
» charges & avoir poussé & été repoussée à
» diverses reprises, elle gagna les derrieres de
» l'infanterie ennemie, & notre cavalerie de
» la droite, qui avoit défait les ennemis de
» son côté, se joignit à elle par le derriere de
» cette infanterie, pendant qu'elle combattoit
» avec beaucoup de vigueur avec la nôtre &
» la pouffoit tout doucement, à la réserve de
» mes Gardes Walonnes, qui percerent les
» deux lignes & le corps de réserve des enne-
» mis, & poussèrent ceux qui étoient devant
» eux bien au delà du champ de bataille, en
» faisant un très-grand carnage. *M. de Ven-*
» *dôme, voyant que notre centre plioit & que*
» *notre gauche de cavalerie n'entamoit pas la*
» *droite, crut qu'il falloit songer à se retirer*
» *vers Torija, & donna l'ordre pour cela ;*
» *mais comme nous y avions avec une bonne*
» *partie des troupes, nous apprîmes que le*
» *Marquis de Val-de-Canas & Mahoni avoient*
» *chargé l'infanterie ennemie avec la cava-*
» *lerie (1) qu'ils avoient à leurs ordres, & l'a-*
» *voient fort maltraitée.... Ce qui nous fit pren-*
» *dre sur-le-champ le parti de remarcher avec*

(1) C'étoit une réserve de quinze escadrons.

« le reste (2) de l'armée , & nous nous avan-
 « çâmes sur les hauteurs de Brihuega , où nous
 « avons attendu le jour pour rentrer dans le
 « champ de bataille , &c. &c.

On ne peut s'empêcher d'admirer la modestie du Roi d'Espagne dans son récit de la bataille , au succès de laquelle il eut la plus grande part , puisque l'aile droite , qu'il commandoit , se trouva la seule , avec les Gardes Walonnes , qui renversa l'ennemi. Ce fut certainement à la fermeté de Philippe , à son courage héroïque , & même , dans cette occasion , à son activité qu'il dut le rétablissement & la formation d'une nouvelle armée , qui le mit en état de se relever de la défaite & de la déroute de ses troupes à la bataille de Saragosse.

(1) On voit que le reste de l'armée est l'armée castillane , à l'exception de quinze escadrons de Val-de-Canas.

F I N.





PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : **SALUT.** Notre cher & bien amé cousin le Maréchal de FITZ-JAMES, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *les Mémoires Militaires de notre bien amé cousin le Maréchal de Berwick*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. **A CES CAUSES**, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ? & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux ar-

articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de celui qui le représentera, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUR DE MIROMESNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

cheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-huitieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixantedix-huit, & de notre Regne le quatrieme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1299, fol. 524, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à la susdite Chambre huit exemplaires, prescrits par l'Article CVIII du même Règlement. A Paris, ce 18 Avril 1778. G O U E , Adjoint.

ERRATA du Tome second.

- P**AGE 45 , lig. 19 , raison , *lif.* raisons.
Pag. 52 , lig. 5 , *ajoutez* à la marge , voy. la note n. 2.
Pag. 60 , lig. 16 , culbuter , *lif.* de culbuter.
Pag. 70 , lig. 7 , cinq cents , *lif.* cinquante.
Pag. 96 , lig. 9 , la ville d'Aost , *lif.* la vallée d'Aost.
Pag. 97 , lig. 22 , d'Argentiere : *lif.* de l'Argentiere.
Pag. 104 , lig. 20 , sur l'Abbaye , *lif.* sur l'Ubaye.
Pag. 110 , lig. 6 , des vivres , *lif.* de vivres.
Pag. 116 , lig. 21 , Catholique , *lif.* Chrétienne.
Pag. 122 , lig. 24 , qui peut valoir environ de trois , *lif.*
qui peut valoir environ trois , &c.
Pag. 139 , lig. 20 , planche , *lif.* Planche.
Pag. 163 , lig. 14 , se retiroient , *lif.* se retirèrent.
Pag. 199 , lig. 8 , de s'écrier , *lif.* de crier.
Pag. 201 , lig. 5 , d'Angleterre , *lif.* de l'Angleterre.
Pag. 266 , lig. 2 , à Aucherader : *lif.* à Auchteraader.
Pag. 269 , lig. 2 , du Mflord , *lif.* de Milord.
Pag. 345 , lig. 3 , ce Prince , *lif.* cette place.
Pag. 352 , lig. 21 , Ettingen , *lif.* Etlingen.
Pag. 355 , lig. 19 , après le déguiser , au lieu de la vir-
gule , *mettez* un point.
Pag. 355 , lig. 20 , après talens , *mettez* une virgule.
Pag. 415 , lig. 18 , dès l'instant je passerai , *lif.* dès l'ins-
tant que je passerai.
Pag. 420 , lig. 15 , Cheylades , *lif.* Cheyladet.
Pag. 450. lig. 9 , inquiete , *lif.* inquiet.





